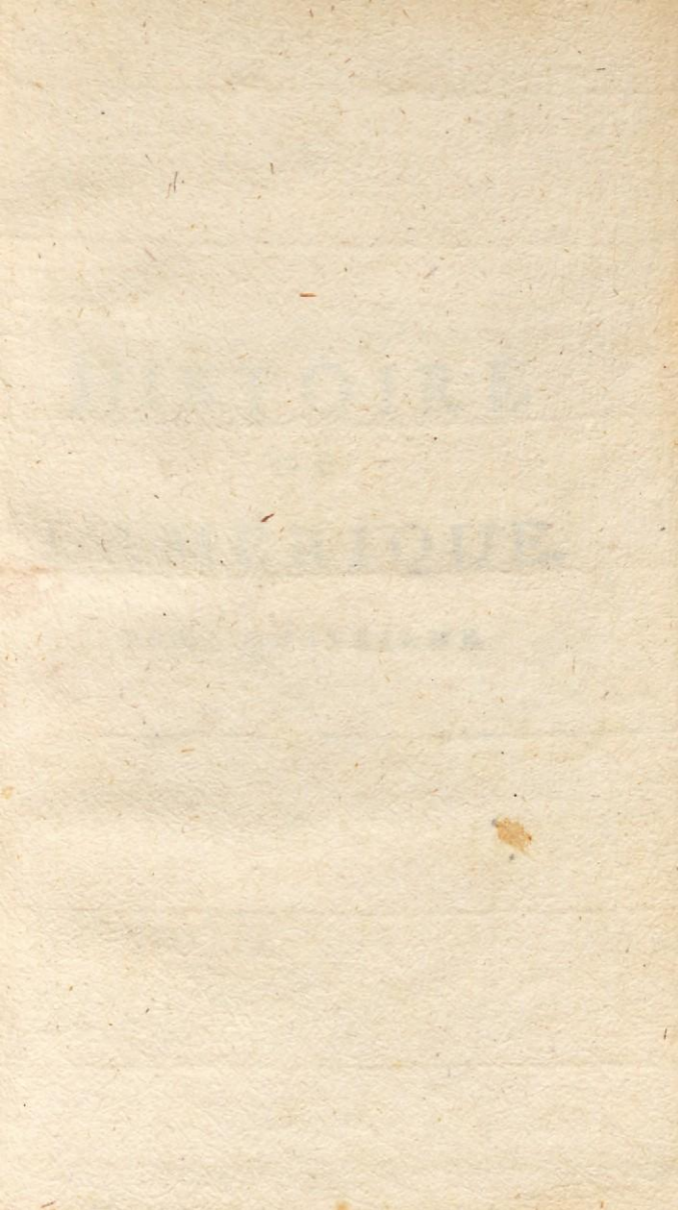






2025. I. J. D. 1. A.





HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME QUATRIÈME.

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE

TOME QUATRIÈME

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

Par M. ROBERTSON, Docteur en Théologie,
Principal de l'Université d'Edimbourg,
& Historiographe de Sa Majesté Britannique
pour l'Ecosse.

NOUVELLE EDITION,

revue, corrigée & augmentée d'après la seconde
Edition Angloise & enrichie des Cartes
nécessaires.

TOME QUATRIEME.



A A M S T E R D A M,

Chez D. J. C H A N G U I O N.

M D C C L X X I X.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise.

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE

Par M. ROBERTSON, Docteur en Théologie,
etc., Principal de l'Université d'Edimbourg.
Et Historiographe de Sa Majesté Britannique
pour l'Écosse.

NOUVELLE ÉDITION

revue, corrigée et augmentée d'après la seconde
Édition Angloise de l'auteur des Cartes
Incollées.

TOME QUATRIÈME



J. M. S. T. R. D. A. M.

CH. B. J. CHANGLIN

M. D. C. C. L. X. I. K.

Avec Privilege de M. S. les Rois de la Grande-Bretagne & de l'Écosse.

COU MER DU NORD
GOLFE DE MEXIQUE



COU MER DU NORD
GOLFE DE MEXIQUE


COU MER DU NORD
GOLFE DE MEXIQUE





CARTE
DES PAYS,
Situés sur la
MER DU SUD,
depuis Panama, jusqu'à Guajajaquil,
pour l'Histoire de
L'AMERIQUE,
par le D^r ROBERTSON.
*
Lieues de 20 au Degré
5 10 15 20 25 30





HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

LIVRE SEPTIÈME.

LA conquête du Mexique & du Pérou Liv. VII.
étant l'événement le plus éclatant & le plus intéressant de l'histoire de l'Amérique, un tableau des institutions politiques & des mœurs nationales de ces deux grands empires présente aux yeux d'un observateur intelligent l'espece humaine dans une époque singulière de ses progrès (1).

Lorsqu'on compare le Mexique & le Pérou avec les autres parties de l'Amérique, on peut regarder ces deux empires comme des états civilisés. Au lieu de petites tribus indépendantes & continuellement en guerre, Le Mexique & le Pérou plus policés que les autres parties de l'Amérique.

(1) Voyez la NOTE XLVIII.

~~l. iv. VII.~~ n'ayant qu'une subsistance précaire au lieu des bois & des marais, étrangères aux arts & à toute industrie, ne connoissant aucune subordination ni presque aucune forme de gouvernement régulier, nous trouvons au Mexique & au Pérou des nations nombreuses, soumises à un seul souverain & rassemblées dans des villes, une législation occupée de la subsistance & de la sûreté des citoyens, l'empire des loix reconnu, une religion établie, plusieurs des arts nécessaires à la vie portés jusqu'à un certain point de perfection, & ceux qui servent à l'embellir commençant à se montrer.

Nations
du nou-
veau con-
tinent in-
férieures
à celles de
l'ancien.

Mais si l'on compare les Américains avec les nations de l'ancien continent, on ne peut plus les placer parmi les peuples vraiment civilisés; on les trouve comme les tribus sauvages qui les environnent, ignorant entièrement l'usage des métaux & n'ayant point étendu le domaine de l'homme sur les animaux. Les seuls animaux que les Mexicains fussent apprivoiser & nourrir étoient les poules d'indes, les canards, les lapins, & une espèce de petits chiens (1). A la vérité, ces foi-

(1) Herrera, *Decad. 2, lib. VII, c. 12.*

bles essais de leur industrie avoient rendu leur subsistance un peu plus abondante & plus sûre que celle de l'homme qui n'a de ressource pour se nourrir que la chasse; mais ils n'avoient pas tenté de se foumettre des animaux plus forts, ni de s'en faire aider dans leurs travaux. Parmi les petites especes, les Péruviens n'avoient rendu domestique que le canard; mais ils avoient apprivoisé le lama, animal particulier à leur pays, ressemblant pour la forme à un chameau & pour la taille un peu au-dessus du mouton. Sous la protection de l'homme cette espece s'étoit fort multipliée: sa laine habilloit les Péruviens; sa chair les nourrissoit. Cet animal étoit même employé comme bête de charge & portoit un fardeau modique avec beaucoup de patience & de docilité (1). Il ne servoit pas de bête de trait, & comme on ne l'élevoit que dans les montagnes on n'en tiroit pas de grands secours, si l'on en juge par différentes circonstances que rapportent les premiers historiens du Pérou.

Dans l'histoire des progrès des nations vers la civilisation, on a toujours regardé l'inven-

(1) Vega, p. 1, lib. VIII, c. 16. Zarate, lib. I, c. 14.

tion des métaux utiles & l'établissement de
 Liv. VII. l'empire de l'homme sur les animaux comme
 des pas de la plus grande importance. Dans
 notre continent la société a été encore long-
 tems barbare après ces deux découvertes.
 L'homme après avoir acquis cet empire sur
 la nature a vu s'écouler encore beaucoup de
 siècles avant que son industrie fût assez per-
 fectionnée pour rendre sa subsistance assu-
 rée, avant que les arts qui fournissent à ses
 besoins & à ses commodités fussent inventés
 & qu'on eût aucune idée des diverses institu-
 tions nécessaires pour conserver l'ordre dans
 la société. Les Mexicains & les Péruviens,
 privés de la connoissance des métaux les plus
 utiles & du secours des animaux domestiques,
 étoient donc arrêtés par des obstacles puis-
 sans, & quoiqu'au moment de la découver-
 te de l'Amérique ils fussent arrivés aux pro-
 grès les plus grands qu'on pouvoit attendre
 d'eux ils paroissent encore à cette époque
 dans l'enfance de la vie civilisée.

Coup-
 d'œil sur
 les insti-
 tutions &
 les mœurs
 des Mexi-
 cains &
 des Péru-
 viens.

Après cette observation générale sur la cir-
 constance la plus singulière qui distingue les
 deux grandes nations de l'Amérique, je vais
 tâcher de présenter la constitution & la po-
 lice intérieure de l'un & de l'autre sous un

point de vue d'après lequel on pourra déterminer leur rang dans l'échelle politique & leur véritable place entre les peuplades grossières & barbares du nouveau monde & les nations civilisées de l'ancien ; c'est à dire estimer de combien ils sont au-dessus de celles-là & au dessous de celles-ci.

=====
Liv. VII.

De ces deux empires, le Mexique a été le premier soumis à la couronne d'Espagne, mais nous n'en connoissons pas mieux pour cela les coutumes & les loix. Ce que j'ai dit ailleurs de l'inexactitude des relations qui pouvoient nous donner quelque connoissance de l'état & des mœurs des tribus sauvages de l'Amérique peut être appliqué à l'empire du Mexique. Cortès & les aventuriers avides qui l'accompagnèrent n'avoient ni le tems, ni les lumières nécessaires pour enrichir l'histoire civile & naturelle de nouvelles observations. Ils n'avoient qu'un seul but dans leurs expéditions & paroissent à peine avoir porté les yeux sur d'autres objets. Si dans quelques courts intervalles de tranquillité, lorsque la guerre cessoit & que l'ardeur du pillage se ralentissoit, les institutions & les mœurs du peuple conquis attiroient leur attention, des soldats ignorans devoient mettre

L'ancien empire du Mexique mal connu.

~~=====~~
 L. v. VII. dans leurs recherches sur ces objets intéres-
 sans peu d'ordre & de sagacité; aussi le ta-
 bleau qu'ils nous ont tracé de la police &
 des loix du Mexique est superficiel, confus &
 peu développé. Ce sont certains traits qui
 leur échappent sans dessein, plutôt que leurs
 observations directes, ou les conséquences
 qu'ils tirent eux-mêmes des faits, qui peu-
 vent nous donner quelque idée du génie & des
 mœurs des Mexicains. L'obscurité dans la-
 quelle l'ignorance des conquérans du Mexi-
 que a laissé les annales de ce pays s'est en-
 core augmentée par la superstition de leurs
 successeurs. Comme la mémoire des événe-
 mens passés étoit conservée parmi les Mexi-
 cains par des figures peintes sur des peaux,
 sur des toiles de coton, sur des écorces d'ar-
 bres, les premiers missionnaires incapables
 d'entendre la signification de ces figures &
 frappés de leur bizarrerie, les regarderent
 comme des monumens d'idolâtrie qu'il fal-
 loit détruire pour faciliter la conversion des
 Indiens. Pour obéir à une ordonnance de
 Jean de Zummaraga, moine Franciscain, pre-
 mier évêque de Mexico, toutes ces pein-
 tures furent rassemblées & livrées aux flam-
 mes. Ce zele fanatique des premiers moines

qui s'établirent dans la nouvelle Espagne, & dont les Espagnols eux mêmes déplorèrent bientôt les effets, détruisit entièrement ces monumens grossiers qui pouvoient conserver quelque trace des anciens événemens & de l'ancien état de l'empire; & il n'en est resté que ce qu'en a pu conserver la tradition, si l'on en excepte quelques-unes de ces peintures qui échappèrent aux recherches barbares de Zummaraga (1). L'expérience de toutes les nations prouve que la mémoire des événemens passés ne peut se conserver un peu long-tems ni se transmettre avec quelque fidélité par la tradition. Les peintures Mexicaines, qui sont aujourd'hui les seules annales de l'empire, sont en petit nombre & d'une signification très-obscur. D'après ces circonstances on conçoit combien sont incomplètes les notions que nous pouvons recueillir de la petite quantité de matériaux dispersés dans les ouvrages des historiens Espagnols.

Les Mexicains eux-mêmes reconnoissoient que leur empire ne datoit pas d'une haute

Origine
de l'em-
pire du
Mexique.

(1) Acosta, *lib. VI*, c. 7. Torquemada *proem. lib. II*, *lib. III*, c. 6, *lib. XIV*, c. 6.

~~=====~~
Liv. VII. antiquité. Leur pays étoit, disoient ils, originai-
rement possédé plutôt que peuplé par de
petites tribus indépendantes, dont les mœurs
ressembloient à celles que nous avons obser-
vées chez les peuples les plus sauvages. Mais
vers le commencement du dixieme siecle de
l'ere chrétienne, plusieurs tribus vinrent suc-
cessivement de régions inconnues situées au
nord & au nord-ouest & s'établirent dans dif-
férentes provinces du pays d'*Anabac*, ancien
nom de la nouvelle Espagne. Ces peuplades
nouvelles, moins barbares que les habitans du
pays, commencerent à leur donner quelque
goût pour la vie civile. Vers le commence-
ment du treizieme siecle, les Mexicains, na-
tion plus formée qu'aucune de celles qui l'a-
voient précédée, s'avancerent des bords du
golfe de la Californie & prirent possession
des plaines voisines du grand lac, à peu près
au centre du pays d'*Anabac*. Après y avoir
résidé environ cinquante ans, ils y fonderent
une ville depuis connue sous le nom de Me-
xico, qui devint bientôt la plus considérable
du nouveau monde. Cette nation depuis son
établissement dans ses nouvelles possessions
demeura comme les autres tribus guerrieres.
de l'Amérique sans rois, gouvernée dans la
paix.

paix & conduite pendant la guerre par ceux Liv. VII.
 que leur sagesse & leur valeur faisoient pré-
 férer. Mais bientôt, comme il est arrivé
 par-tout où le pouvoir & le territoire se sont
 étendus, la suprême autorité tomba entre
 les mains d'une seule personne, & lorsque
 les Espagnols entrèrent dans le pays sous la
 conduite de Cortès, Montézume étoit le
 neuvième monarque régnant, non par succes-
 sion mais par élection.

Selon cette tradition conservée parmi les Très-ré-
cente.
 Mexicains, l'origine de leur empire est très-
 récente. Ils ne comptent pas plus de trois
 cents ans depuis la première migration de
 leurs ancêtres; & depuis l'établissement du
 gouvernement monarchique, environ cent
 trente ans selon quelques-uns (1), & cent
 quatre vingt dix-sept selon d'autres (1). Si
 d'un côté nous supposons l'empire du Mexi-
 que plus ancien, & établi depuis assez de
 tems pour que nous puissions admettre le
 degré de civilisation que lui attribuent les
 historiens Espagnols, il est difficile de con-
 cevoir comment un peuple qui possédoit

(1) Acosta, *histoire*, lib. VII. c. 8. &c.

(2) Purchas *Pilgrim* III, p. 1068, &c.

l'art de conserver par des peintures le sou-
 Liv. VII. venir des événemens passés, & qui considé-
 roit comme une partie essentielle de l'édu-
 cation des enfans le soin de leur apprendre
 les chansons historiques qui célébroient les
 exploits de leurs ancêtres (2), a laissé s'af-
 foiblir ainsi & se perdre presque entièrement
 la mémoire des anciens événemens de son
 histoire. D'un autre côté, si nous nous en
 tenons à l'opinion de la nation elle-même
 sur la nouveauté de son origine, il n'est pas
 plus aisé de comprendre les progrès qu'elle
 avoit faits vers la civilisation, ni l'étendue
 de sa domination au tems de l'invasion des
 Espagnols. L'enfance des nations est si lon-
 gue, lors même que toutes les circonstances
 sont favorables; il leur faut tant de tems
 pour acquérir quelque force & se donner
 une forme de gouvernement, que d'après
 la nouveauté de l'origine de l'empire des
 Mexicains, on ne peut s'empêcher de soup-
 çonner fortement une grande exagération
 dans les descriptions avantageuses qu'on nous
 a données de leur gouvernement & de leurs
 mœurs.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* 11, c. 18.

Mais ce n'est pas d'après la théorie ou de simples conjectures qu'un historien peut déterminer l'état politique & le caractère d'une nation. Il ne peut fonder que sur des faits les jugemens qu'il se hasarde à prononcer. En recueillant ceux qui peuvent nous guider dans cette recherche, on en trouve qui semblent indiquer chez les Mexicains de grands progrès de civilisation, tandis que d'autres pourroient nous les faire regarder comme n'étant pas fort différens des tribus sauvages dont ils étoient environnés. Nous mettrons les uns & les autres sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'en les comparant ils puissent eux-mêmes leur opinion.

=====
Liv. VII.

Faits qui prouvent les progrès des Mexicains vers la civilisation.

Le droit de la propriété étoit parfaitement connu & établi dans toute son étendue chez les Mexicains. Nous avons vu que chez plusieurs tribus sauvages cette notion d'un droit exclusif à la possession d'un objet étoit presqu'inconnue & que dans toutes elle étoit très-bornée & très-confuse. Mais au Mexique où l'agriculture & l'industrie avoient fait quelques progrès, la distinction de la propriété foncière & usufructière, territoriale & mobilière étoit

Droit de propriété établi chez les Mexicains.

=====
Liv. VII.

établie. Ces diverses especes de propriété pouvoient se transporter par l'échange ou la vente, & se transmettre par voie de succession. Tout homme libre avoit une propriété en terre. Les terres étoient cependant possédées à différens titres. La possession étoit quelquefois pleine & entiere & pouvoit se transmettre à des héritiers. Quelquefois elle étoit attachée à quelqu'office ou dignité & se perdoit avec l'office. Ces deux sortes de possessions étoient regardées comme les plus nobles & étoient particulieres aux citoyens des plus hautes classes. Le gros de la nation possédoit les terres d'une maniere très-différente. A chaque district étoit attribuée une certaine quantité de terres proportionnée au nombre de familles qui le formoit. Ces terres étoient cultivées par le travail réuni de toute la communauté. Leur produit se portoit dans un magasin commun, & se partageoit entre les familles selon leurs besoins respectifs. Aucun membre de cette espece de communauté appelée *Calpullée*, mot Indien synonyme d'*association*, ne pouvoit aliéner sa portion dont la propriété demouroit indivisiblement atta-

chée à l'entretien de la famille (1). Cette distribution du territoire intéressoit chaque individu au bien général & lioit son bonheur avec la tranquillité publique.

Une des circonstances les plus frappantes qui distingue les Mexicains des autres nations de l'Amérique c'est le nombre & la grandeur de leurs villes. Tant que la société demeure dans l'état de barbarie, les besoins des hommes sont en petit nombre & ils se passent facilement les uns des autres. Alors les motifs qui les portent à se rapprocher sont extrêmement foibles. Leur industrie est en même-tems si imparfaite qu'elle ne peut assurer la subsistance de beaucoup de familles sur un même terrain. Ils vivent dispersés autant par choix que par nécessité, ou tout au plus ils s'assemblent dans de petits hameaux sur les bords des rivières qui leur fournissent une partie de leur nourriture, ou sur des terres que la nature a laissées ouvertes ou qu'ils ont défrichées eux mêmes. A leur entrée dans le Mexique, les Espagnols qui n'avoient vu jusques-là en Amérique

Nombre
& gran-
deur de
leurs vil-
les.

Liv. VII.

(1) Herrera, *dec.* 3, *lib.* IV, c. 15. Torquemada. *Monod. Ind.* lib, XIV, c. 7. Corita, *manuscrit.*

Liv. VII.

que des peuplades sauvages furent extrêmement étonnés d'y trouver les habitans rassemblés dans des villes d'une aussi grande étendue que beaucoup de villes d'Europe. Dans la première chaleur de leur admiration ils comparèrent Zempoalla, ville du second ou du troisième ordre, aux plus grandes villes d'Espagne. Lorsqu'ils eurent vu successivement Tlascala, Cholula, Tacuba, Tezucó & enfin Mexico même, leur étonnement augmenta si fort qu'ils se laisserent aller à l'exagération, même après avoir eu le loisir de faire des observations plus suivies & sans intérêt de tromper. Leurs estimations sur la population des villes furent très-peu exactes & leurs calculs communément très-enflés. Il ne faut donc pas s'étonner que Cortès & ses compagnons, peu accoutumés à cette sorte de calculs & fortement tentés d'exagérer pour exalter le mérite de leurs découvertes & de leurs conquêtes, se soient laissé aller à une erreur si commune & à des descriptions si éloignées de la vérité. Cette considération doit faire rabattre beaucoup du nombre d'habitans qu'ils donnent aux villes du Mexique; mais il reste toujours constant qu'on y en trouva d'assez considé-

rables pour ne pouvoir appartenir qu'à une nation déjà fort avancée dans les arts de la vie civile (1). Liv. VII.

La séparation des professions diverses parmi les Mexicains est encore une marque de leurs progrès qui n'est pas moins remarquable. Dans les premiers tems de la formation de la société les arts sont en si petit nombre & si simples que tout homme est en état de les exercer assez bien pour satisfaire des besoins & des desirs aussi bornés que les siens. Le sauvage peut faire son arc, aiguïser ses fleches, élever sa hutte & creuser son canot sans le secours de personne. Les besoins des hommes croissent avec le tems, & leur adresse fait des progrès avant que les productions de l'art soient assez compliquées dans leur fabrication pour qu'il faille une éducation particulière à chaque espece d'ouvrier. A mesure que les arts se perfectionnent, la distinction des professions s'étend & chacune se subdivise davantage. Chez les Mexicains cette séparation des arts étoit portée fort loin. Des métiers de maçon, de tisserand, d'orfevre, de peintre & plusieurs autres étoient exercés par

Séparation des professions.

(1) Voyez la NOTE XLIX.

des ouvriers. Chacun avoit son apprentis-
 sage. L'ouvrier se bornoit à un seul genre
 de travail & par la patience & l'affiduité
 particulieres aux Américains l'ouvrage étoit
 porté à un degré de perfection fort au delà
 de celui qu'on pouvoit naturellement atten-
 dre des outils grossiers qu'ils employoient.
 Les ouvrages étoient mis dans le commerce
 & portés à des marchés qui se tenoient
 régulièrement dans les villes; les citoyens
 satisfaisoient leurs besoins mutuels (1) avec
 la facilité & la régularité qu'on ne voit
 que dans les sociétés civilisées.

Distinc-
 tion des
 rangs.

La distinction des rangs établie au Mexi-
 que est une autre circonstance qui mérite
 notre attention. En faisant le tableau des
 tribus sauvages de l'Amérique, nous avons
 observé que dans l'enfance de la vie civile,
 l'homme a le sentiment de l'égalité & ne
 se soumet que difficilement à aucune espece
 d'autorité. Pendant la paix les sauvages
 connoissent à peine un chef, & l'autorité de
 celui qui les conduit à la guerre est extrê-
 mement limitée. Comme l'idée de la pro-

(1) Cortès, *Relat. ap. Ramus III*, 239, &c. Gom.
Cron. c. 79. Torquem. lib. XIII, c. 34. Herrera, de-
cod. 2. lib. VIII, c. 15, &c.

priété leur est étrangère, ils ne connoissent point la différence des conditions qui en résulte. Il n'y a point chez eux de prééminence donnée par la naissance & les dignités; on ne peut l'acquérir que par les qualités personnelles. La forme de la société parmi les Mexicains étoit fort différente. La plus grande partie de la nation vivoit dans un état très-abject. La condition des *Mayeques*, qui formoient une portion considérable du peuple, étoit très-approchante de celle des paysans Serfs des tems féodaux qui, sous diverses dénominations, étoient regardés comme des instrumens de la culture attachés à la glebe. Ils ne pouvoient changer de résidence sans la permission de leur seigneur. Ils passoient avec la propriété des terres sur lesquelles ils se trouvoient, d'un possesseur à un autre, & étoient obligés à cultiver & à exécuter différens genres de travaux serviles (1). D'autres habitans du pays étoient réduits à l'état encore plus humiliant de la servitude domestique & exposés à toutes les rigueurs qui accompa-

~~=====~~
Liv. VII.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, c. 17. Corita, *manuscrit*.

~~_____~~
 Liv. VII. gnent cette misérable condition. Ils étoient si avilis, & leur vie étoit si peu estimée qu'on pouvoit les tuer sans encourir aucune espece de peine (1). Parmi le peuple, ceux-mêmes qui étoient regardés comme libres étoient traités par des Seigneurs insolens comme des êtres d'une espece inférieure. Les nobles, possesseurs d'amples territoires, étoient divisés en différentes classes dont chacune étoit décorée de titres d'honneur particuliers. Quelques-uns de ces titres passoient du pere au fils comme les terres. D'autres étoient attachés à de certaines fonctions ou offices, ou conférés à vie comme des marques de distinction personnelle (2). Le monarque élevé au-dessus de tous, étoit revêtu de la suprême dignité & d'un pouvoir très-étendu. Ainsi la distinction des rangs y étoit parfaitement établie, & par une gradation régulière depuis le premier jusqu'au dernier des citoyens. Chacun connoissoit ses droits & ses devoirs. Le peuple, à qui il n'étoit pas permis de

(1) Herrera, *dec. 3. lib. IV, c. 7.*

(2) Hertera, *decad. 3, lib. IV, c. 15. Corita, manuscrit.*

porter les mêmes vêtemens que ceux des nobles ni d'habiter des maisons semblables aux leurs, ne les approchoit qu'avec les marques du plus grand respect. En présence de leur souverain ils se tenoient les yeux baissés vers la terre & n'osoient le regarder en face (1). Lorsque les nobles eux-mêmes étoient admis à son audience, ils ne s'y présentoient que pieds nuds avec des habillemens simples & lui rendoient comme ses esclaves des hommages qui alloient jusqu'à l'adoration. Ce respect, dû par les inférieurs à leurs supérieurs, étoit réglé avec un cérémonial si exact qu'il avoit influé jusques sur le génie de la langue & s'étoit pour ainsi dire incorporé avec elle. La langue du Mexique étoit abondante en expression de respect & de politesse. Les tournures & les mots dont les hommes d'un rang inférieur se servoient entr'eux auroient été des insultes dans la bouche d'un homme du peuple s'adressant à une personne d'un rang supérieur (2). C'est seulement dans les sociétés auxquelles le tems & les institutions d'un

Liv. VII

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* 11, *c.* 14.

(2) Voyez la NOTE L.

~~=====~~
 Liv. VII. gouvernement régulier ont donné leur forme, qu'on peut trouver les hommes distribués ainsi en diverses classes & qu'on peut mettre tant d'attention à conserver à chacune ses droits respectifs.

Constitu-
 tion poli-
 tique.

L'esprit des Mexicains ainsi accoutumé & plié à la subordination étoit très-bien préparé à recevoir le gouvernement monarchique, mais les descriptions de leurs institutions politiques & de leurs loix, transmises par les Espagnols qui ont détruit les unes & les autres, sont si inexactes & si remplies de contradictions qu'il est difficile d'en donner aucune idée précise. Quelques-uns nous représentent les souverains du Mexique comme absolus & décidant à leur gré de toutes les affaires publiques. Nous découvrons pourtant dans certains faits des traces de coutumes & de loix faites pour circonscrire le pouvoir de la couronne; & des droits, des privilèges de la noblesse qui paroissent des barrières contre les usurpations du monarque. Ces contradictions apparentes ont été l'effet du peu d'attention que les Mexicains ont apporté aux innovations faites par Montézume dans le gouvernement. Son ambition excessive avoit

détruit l'ancienne constitution & introduit à sa place le despotisme pur. Il avoit méprisé leurs loix, violé leurs privilèges & réduit tous ses sujets à la condition d'esclaves (1). Plusieurs des chefs ou nobles du premier rang s'étoient soumis au joug avec une grande répugnance. Dans l'espoir de le secouer & de recouvrer leurs premiers droits, ils avoient recherché la protection de Cortès & s'étoient réunis à un ennemi étranger contre un oppresseur domestique (2). Ce n'est donc pas sous le regne de Montézume, mais sous ceux de ses prédécesseurs que nous pouvons reconnoître la forme originaire & l'esprit du gouvernement du Mexique, qui paroissent avoir subsisté sans beaucoup d'altération depuis la fondation de l'empire jusqu'à l'élection de Montézume. Le corps de citoyens, que nous pouvons appeler les nobles, formoit le premier ordre de l'état. Il y avoit différentes classes parmi eux, comme nous l'avons déjà observé, & ils acquéroient les dignités & les

LIV. VII.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, c. 14. Torquem., *lib.* II, c. 69.

(2) Herrera, *decad.* 2, *lib.* V, c. 10. Torquem., *lib.* VI, c. 49.

~~====~~
 Liv. VII. transmettoient de diverses manieres. Ils étoient en grand nombre. Selon un auteur soigneux de bien constater ce qu'il avance, il y avoit dans l'empire du Mexique trente nobles du premier rang, dont chacun avoit dans son territoire & sous sa dépendance environ cent mille vassaux, parmi lesquels on comptoit trois mille nobles d'une classe inférieure qui lui étoient subordonnés (1). Le territoire dépendant des chefs de Tezeuco & de Tacuba n'étoit gueres moins étendu que celui qui formoit le district du monarque (2). Chacun de ces chefs possédoit dans son district une juridiction territoriale complete, & levoit des taxes sur ses vassaux; mais tous suivoient l'étendard du monarque à la guerre, y conduisoient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leur domaine & plusieurs d'entre eux payoient tribut au roi comme à leur seigneur suzerain.

Dans cette esquisse de la constitution du Mexique, on trouve les principaux traits du

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VIII, *c.* 12.

(2) Torquemada, *lib.* II, *c.* 57. Cosita, *manuscrit.*

gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide. On y reconnoît ses trois différences caractéristiques, une noblesse jouissant d'une autorité presque indépendante, le peuple abaissé à la plus abjecte soumission & un souverain chargé du pouvoir exécutif. L'esprit & les principes de cette espèce de gouvernement semblent avoir produit dans le nouveau monde les mêmes effets que dans l'ancien. L'autorité du souverain y étoit extrêmement limitée. Tout le pouvoir réel demuroit entre les mains des seigneurs qui n'en laissoient au roi que l'ombre. Jaloux à l'excès de leurs droits, il les défendoient avec la plus grande vigilance contre les entreprises du monarque. C'étoit une loi fondamentale du royaume que le roi ne pût décider sur aucune affaire importante & générale sans l'approbation d'un conseil composé de la première noblesse (1). Il ne pouvoit ni déclarer la guerre ni disposer à son gré d'une partie très-considérable du revenu public, dont la destination étoit réglée & qui ne pouvoit être divertie par le roi seul à au-

(1) Herrera, *decad. 3, lib. II, c. 19. Idem, decad. 3, lib. IV, c. 16.*

Liv. VII.
 cun autre usage (1). Pour assurer l'observation des ces droits fondamentaux, les nobles ne souffrirent point que la couronne se transmît par succession; elle étoit élective. Le droit d'élection semble avoir été d'abord entre les mains du corps entier de la noblesse: mais il avoit passé ensuite à six électeurs, parmi lesquels étoient toujours les seigneurs de Tezeuco & de Tacuba. Par respect pour les monarques, le choix tomboit communément sur quelque membre de leur famille; Mais comme une nation engagée dans des guerres continuelles avoit un besoin important d'un souverain actif & valeureux, on avoit plus d'égard dans le choix au mérite & à la maturité de l'âge qu'à l'ordre de la naissance, & on préféroit souvent des collatéraux à des parens plus proches du monarque décédé (2). C'est à cet usage que les Mexicains devoient cette succession de princes habiles & guerriers qui avoient élevé leur empire en si peu de tems à ce haut point

(1) *Ibid.* c. 17.

(2) Acosta, *lib. VI, cap. 24.* Herrera, *decad. II. c. 13.* Corita, *manuscrit.*

point de puissance où le trouva Cortès en =====
 débarquant dans la nouvelle Espagne. Liv. VII.

Tant que l'autorité des monarques demeu-
 ra limitée, il est probable qu'elle fut exer-
 cée sans beaucoup d'ostentation; mais lors-
 qu'elle s'étendit, ils augmentèrent aussi la Pouvoir
des mo-
narques
& splen-
deur de
leur cour.
 splendeur du trône. C'est dans ce dernier
 état que la cour du Mexique se montra aux
 yeux des Espagnols, qui en furent frappés &
 qui nous en décrivent la pompe fort au long
 & avec les expressions de la plus grande ad-
 miration. La nombreuse suite de Montézu-
 me, l'ordre, le silence, le respect avec les-
 quels il étoit servi, la vaste étendue de son
 palais, les logemens de ses différens officiers,
 le faste avec lequel il déployoit sa grandeur
 toutes les fois qu'il daignoit se laisser voir à
 ses sujets, tenoient plus de la magnificence
 des anciens monarques d'Asie que de la sim-
 plicité des états naissans du nouveau monde.

Mais ce n'étoit pas seulement par cette
 pompe extérieure que les souverains du Me-
 xique déployoient leur pouvoir. Ils le ma-
 nifestoient d'une manière plus avantageuse
 par l'ordre & la régularité avec laquelle ils
 administroient la police intérieure de leurs
 états. Le roi avoit sur ses vassaux immédiats

Ordre éta-
bli dans le
gouver-
nement.

Liv. VII.
=====
 une juridiction entiere, tant civile que criminelle. Chaque département avoit ses juges, & si nous pouvons compter sur ce que les écrivains Espagnols nous disent des principes & des loix sur lesquels ils fondonent leurs décisions dans ces deux genres d'affaires, la justice étoit administrée au Mexique avec avec autant d'ordre & d'équité qu'on en peut trouver dans les sociétés entièrement civilisées.

Dépense
publique.

Les moyens de fournir à la dépense publique étoient aussi fort bien entendus. C'étoient des taxes sur la terre, sur les richesses de l'industrie, & sur les marchandises de tous les genres mises en vente dans les marchés publics. Ces droits, quoique considérables, n'étoient ni arbitraires ni inégaux; ils étoient fixés d'après des regles établies, & chacun connoissoit la proportion des charges publiques qu'il avoit à supporter. Comme l'usage de la monnoie étoit inconnu au Mexique, tous les impôts se payoient en nature, & on portoit dans les magasins publics, non seulement toutes les productions naturelles des diverses provinces de l'empire, mais tous les ouvrages de l'industrie & des arts. De ces magasins l'empereur tiroit

de quoi pourvoir sa nombreuse suite pendant la paix & ses armées pendant la guerre, de nourriture, d'habits, d'armes, &c. Le petit peuple qui ne possédoit point de terre & qui ne faisoit point de commerce, payoit sa part des impôts en travaux de différens genres; & c'étoit par ce travail que les terres de la couronne étoient cultivées, les ouvrages publics exécutés & les diverses maisons de l'empereur construites & entretenues (1).

Les progrès des Mexicains dans le gouvernement se montrent non-seulement dans tous les points essentiels à toute société bien ordonnée, mais encore dans divers objets de police intérieure qu'on peut regarder comme d'une moindre importance. L'établissement de couriers publics postés de distance en distance pour faire passer les nouvelles d'une partie de l'empire à l'autre, étoit une invention ingénieuse de police que ne connoissoit à cette époque aucun état de l'Europe. La situation de la capitale sur un lac, avec des digues & des chaussées fort longues qui servoient d'avenues à ses différens quartiers, avoit demandé une adresse & un travail qu'on

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VII. c. 13, *decad.* 3, *lib.* IV, c. 16, 17. Voyez la NOTE LI.

ne pouvoit trouver que chez un peuple civilisé. On peut faire la même réflexion sur la structure des aqueducs, par lesquels ils avoient amené un cours d'eau douce d'une distance fort considérable le long des chaussées (1). Un certain nombre d'hommes employés régulièrement à nettoyer les rues, à les éclairer par des feux allumés en différentes places & à y faire la garde pendant la nuit (2), montrent encore un degré d'attention sur la tranquillité publique que les nations polies n'ont acquis que fort tard.

Arts. Mais la marque la moins équivoque des progrès des Mexicains est le degré auquel ils avoient porté les arts. Cortès & les premiers historiens Espagnols en parlent avec enthousiasme & prétendent que les artistes les plus célèbres de l'Europe n'auroient pu surpasser les Mexicains pour la délicatesse & la propreté du travail. Ils représentoient, dit-on, les hommes, les animaux & d'autres objets par le moyen de plumes

(1) Voyez la NOTE LH.

(2) Herrera, *decad.* 2, *lib.* VIII, c. 4, Torribio, *manuscrite*.

diversement colorées & nuancées, de sorte qu'on voyoit dans leurs tableaux tous les effets de la lumière & de l'ombre & la nature imitée avec autant d'agrément que de vérité. On dit aussi que leurs ouvrages d'or & d'argent n'étoient pas travaillés avec moins de délicatesse. Il faut cependant remarquer qu'en cherchant à se former des idées de l'état des arts chez une nation grossière, on est fort sujet à se tromper. Nous voyons les ouvrages des arts chez un peuple qui est à peu près à notre niveau avec un œil critique & quelquefois jaloux, au lieu que ceux d'une nation nouvelle & grossière nous étonnent quand nous comparons la force des obstacles qu'elles ont eus à surmonter avec la foiblesse de leurs moyens, & dans la chaleur de notre admiration nous sommes disposés à nous les représenter comme plus parfaits qu'ils ne le sont réellement. C'est à cette illusion qu'il faut attribuer l'exagération de quelques écrivains Espagnols dans les descriptions qu'ils donnent des arts des Mexicains, sans avoir d'ailleurs le projet de nous tromper.

Ce n'est pas aussi par ces descriptions que nous les devons juger, mais par l'examen

des ouvrages Mexicains qui se sont conser-
 Liv. VII. vés jusqu'à nos jours. Comme le vaisseau
 dans lequel Cortès envoya à Charles V. les
 chef-d'œuvres de leurs artistes rassemblés
 dans le premier pillage de l'empire par les
 Espagnols, fut pris par un corsaire Fran-
 çois (1), les monumens de leur industrie
 sont moins nombreux que ceux des Péru-
 viens. J'ignore s'il subsiste en Espagne
 quelques-unes de leurs peintures en plumes;
 mais on voit dans le cabinet du roi d'Es-
 pagne, nouvellement ouvert au public, plu-
 sieurs de leurs bijoux en or & en argent,
 ainsi que leurs divers ustensiles; & j'ai ap-
 pris par des personnes sur le goût & le juge-
 ment desquelles je puis compter que ces
 ouvrages vantés de leur industrie ne sont
 que des représentations informes d'objets
 communs & des figures grossières d'hommes
 & d'animaux sans vérité & sans grace (1).
 Ce qui est confirmé encore par l'inspection
 des gravures en bois ou en taille douce de
 leurs peintures publiées par différens auteurs.
 On n'y voit que des représentations gros-

(1) *Relat. de Cort.* Ramus III, 294, F.

(2) Voyez la Note LIII.

fières & mal-adroites d'hommes, de quadrupèdes ou d'oiseaux, ainsi que de la nature inanimée. Le style Egyptien le plus sec, tout roide & tout grossier qu'il est, a encore plus d'élégance. Les traits informes d'un enfant qui apprend à dessiner ne sont pas plus imparfaits.

Mais quoique les peintures des Mexicains considérées comme ouvrages de l'art, fussent très-imparfaites, si nous les considérons comme le dépôt de l'histoire de leur pays, comme des monumens de leurs loix & des principales révolutions de leur état, elles deviennent des monumens aussi curieux qu'intéressans. La plus noble & la plus utile invention dont puisse se glorifier l'esprit humain est sans doute l'art de l'écriture qui a contribué plus qu'aucun autre à la perfectibilité de l'espece ; mais ses premiers essais ont été très-grossiers & ses progrès très-lents. Quand le guerrier avide de renommée a désiré de transmettre la mémoire de ses exploits aux générations à venir, quand la reconnoissance d'une nation pour son souverain l'a portée à faire passer à la postérité le souvenir des actes de bienfaisance qu'elle en avoit reçus, le premier moyen qui sem-

==
 Liv. VII.

ble s'être présenté a été de dessiner le mieux qu'on a pu des figures représentant l'action dont on brûloit de conserver la mémoire. On a trouvé chez les nations sauvages de l'Amérique des ouvrages de cette espece d'art, appelé avec beaucoup de justesse *écriture en tableaux* (1). Un chef revenant de son expédition dépouilloit un arbre de son écorce & gravoit sur le tronc avec une sorte de peinture rouge quelques figures grossieres representant la route qu'il avoit tenue, le nombre de ses guerriers, & de ceux de l'ennemi, les chevelures, les prisonniers qu'il avoit enlevés : il confioit sa renommée à ces monumens grossiers & se flattoit de l'espérance qu'ils serviroient à lui obtenir les éloges des guerriers de sa nation dans les tems à venir (1).

Les peintures des Mexicains comparées à ces essais informes des nations sauvages de l'Amérique peuvent être regardées comme des ouvrages où se montre une sorte de

(1) Divine Legat. of Moses III. 73.

(2) Sir. W. Johnson. *Phil. Transact.* vol. 63, p. 143.
 Mém. de la Hontan II, 191. Lafitau, *mœurs des Sauvages*, II, 43.

de génie & de deſſein. A la vérité les deux méthodes ſe reſſemblent en ce qu'elles conſiſtent toutes deux à repréſenter les événemens par la peinture des objets ; mais les Mexicains pouvoient tracer une ſuite plus longue de faits dans l'ordre des tems par la diſpoſition de leurs figures ; préſenter, par exemple, les événemens d'un regne depuis l'avénement du roi à ſa couronne juſqu'à ſa mort ; les progrès de l'éducation d'un enfant depuis ſa naiſſance juſqu'à l'âge viril ; les différentes récompensés & les marques de diſtinction accordées à un guerrier à meſure qu'ils s'étoit ſigné par de nouveaux exploits. On a conſervé quelques-unes de ces écritures en tableaux qui ſont regardées avec raiſon comme les monumens les plus curieux des arts du nouveau monde. Les plus remarquables de ces planches ſont celles qu'a publiées Purchas au nombre de ſoixante-fix. Elles ſont partagées en trois ſuites. La première contient l'hiſtoire de l'empire du Mexique ſous dix de ſes monarques. La ſeconde eſt le rôle des impoſitions, repréſentant ce que chaque ville conquiſe paie au tréſor royal. La troiſième eſt un code de leurs inſtitutions civiles,

politiques & militaires. L'archevêque de Toledé qui siege aujourd'hui a publié d'autres esquisses de peintures Mexicaines en trente-deux planches. On trouve joint à chacun de ces tableaux une explication complète de ce qui y est représenté, donnée aux Espagnols par des Indiens qui connoissent très-bien leurs arts. Toutes sont faites dans le même goût : elles représentent des choses & non des mots ; elles offrent des images aux yeux & non des idées à l'esprit. Elles peuvent donc être considérées comme les premiers & les plus grossiers essais de l'homme dans l'art d'écrire. On a dû sentir bientôt l'imperfection de cette méthode de conserver la mémoire des faits. Ce doit être une opération bien longue & bien fastidieuse que celle de peindre ainsi chaque événement ; & comme les affaires se compliquent & que les événemens se multiplient dans toutes les sociétés, les annales devoient former en peu de tems un volume énorme. D'ailleurs on ne peut peindre que les objets qui tombent sous les sens. Nos conceptions n'ont aucune forme sensible, & puisque l'écriture en tableau ne pouvoit les peindre, elle ne pouvoit être qu'un art très-imparfait.

La nécessité de le perfectionner a dû aiguïser l'invention ; & l'esprit humain, dans le nouveau monde tenant la même route qu'il a suivie dans l'ancien, l'art a dû faire successivement les mêmes progrès, c'est-à-dire, aller de la peinture de l'objet à l'hiéroglyphe, au symbole allégorique, ensuite à des caractères arbitraires, pour arriver avec le tems à un alphabet capable d'exprimer toutes les différentes combinaisons des sons employés dans le discours. On voit dans les peintures des Mexicains qu'ils procédoient ainsi. En observant avec attention les planches dont j'ai parlé, on y remarque quelques figures qui approchent de l'hiéroglyphe simple, & dans lesquelles une partie principale de l'objet ou quelque circonstance importante du sujet est employée pour représenter le tout. Dans les annales que Purchas nous a données de leurs rois, les villes conquises sont constamment représentées par la figure grossière d'une maison, mais pour distinguer les villes particulières dont les souverains du Mexique s'étoient emparés, on trouve employés des emblèmes particuliers, quelquefois des objets naturels, d'autrefois des figures artificielles.

Dans le rôle des impôts publié par l'archevêque de Toledé, on ne voit point la maison, symbole ordinaire d'une ville, mais seulement un emblème qui la représente. Ailleurs on a été plus loin & l'on s'est approché davantage de l'hiéroglyphe plus figuré & plus arbitraire. Pour désigner un monarque qui a étendu son domaine par la force des armes, on a figuré le monarque & les villes qu'il a conquises avec un bouclier couvert de fleches placé entre lui & les villes. On ne trouve cependant dans leurs peintures qu'un seul exemple de tentative pour exprimer des idées d'objets qui n'ont aucune forme sensible; c'est dans leur maniere de désigner les nombres. Ils avoient inventé pour cela des caractères ou signes de pure convention dont ils se servoient pour compter les années du regne de leurs rois & le montant des sommes payées au trésor royal. La figure du cercle représente l'unité. Elle se répète pour exprimer les petits nombres, des marques particulieres expriment les nombres plus grands, & il y en a pour désigner tous les nombres cardinaux depuis vingt jusqu'à huit mille. La courte durée de l'empire des Mexicains ne leur

a pas permis d'avancer plus loin dans cette route qui conduit les hommes de la peinture si laborieuse & si compliquée des objets réels à la simplicité & à la facilité de l'écriture alphabétique. Quoiqu'on découvre dans l'emploi de ces moyens quelques nuances d'idées qui pouvoient les conduire à notre écriture, on ne peut cependant y voir rien de plus qu'une écriture en tableaux, plus parfaite que celle des sauvages de l'Amérique, en raison même de leur supériorité sur ces petites peuplades, mais qui est encore assez défectueuse pour n'appartenir qu'au premier période du progrès que doit avoir fait une nation pour être mise au rang des peuples civilisés (1).

Leur maniere de mesurer le tems est une preuve moins équivoque de leur industrie. Ils divisoient l'année en dix-huit mois, chacun de vingt jours, qui tous ensemble faisoient trois cents soixante jours. Mais comme ils avoient observé que le soleil ne faisoit pas sa révolution toute entiere dans cette période, ils avoient ajouté cinq jours à

Leur maniere de mesurer le tems.

(1) Voyez la NOTE LIV.

Liv. VII. l'année. Ces cinq jours intercalaires étoient appelés d'un nom fynonyme de *surnuméraire* ou *perdu*, & comme ils n'appartenoient à aucun mois, pendant toute leur durée il ne se faisoit aucun travail ni aucune cérémonie religieuse. Ils étoient consacrés à la joie & aux plaisirs (1). Une différence si peu considérable entre l'année des Mexicains & l'année réelle, prouve que ces peuples avoient porté quelque attention à des recherches & des spéculations sur lesquelles les hommes ne tournent jamais leurs pensées tant qu'ils sont dans l'état de barbarie.

Faits qui indiquent un état imparfait de civilisation.

Tels sont dans les mœurs & le gouvernement des Mexicains les traits les plus frappans qui peuvent les faire regarder comme un peuple très-civilisé, tandis que d'autres circonstances peuvent faire croire que par leur caractère & plusieurs de leurs institutions il ne différoient par beaucoup des autres Américains.

Leurs guerres continuelles & féroces.

Les Mexicains comme les tribus sauvages qui les environnoient, étoient sans cesse en guerre, & les motifs qui les y pou-

(1) Acofta, lib. VI, c. 2.

soient semblent avoir été les mêmes : ils ~~combatoient~~ ^{Liv. VII.} combattoient pour affouvir leur vengeance en versant le sang de leurs ennemis. Dans les combats il cherchoient principalement à faire des prisonniers & la victoire étoit d'autant plus éclatante qu'ils en faisoient davantage. On ne rendoit jamais de prisonniers : tous étoient égorgés sans miséricorde, & les vainqueurs les dévoroient avec la férocité d'un peuple entièrement sauvage. En quelques occasions, la barbarie étoit portée à des excès encore plus monstrueux. Leurs principaux guerriers se couvroient quelquefois de la peau sanglante des malheureuses victimes qui avoient tombé sous leurs coups & alloient dansant dans les rues, célébrant leur propre valeur & insultant à leurs ennemis (1). Jusques dans leurs institutions civiles on trouve des traces de cette barbarie que leur système de guerre leur inspiroit. Les quatre principaux conseillers de l'empire étoient distingués par des titres atroces qui n'avoient pu être ima-

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* 11, c. 15. Gomera, *Cron.* c. 217.

Liv. VII. **=====** ginés que chez une nation qui aime à se baigner dans le sang (1). Cette férocité de caractère se trouve dans toutes les nations de la nouvelle Espagne. Les Tlascalans, les peuples du Mechoacan & d'autres états ennemis des Mexicains ne respiroient que la guerre & traitoient leurs prisonniers avec la même cruauté. A mesure que les hommes s'unissent en société & vivent sous l'empire des loix & sous une police régulière, on voit leurs mœurs s'adoucir, leurs sentimens d'humanité se développer. Les droits & les devoirs sont mieux connus. La férocité des guerres s'affoiblit, & même au milieu des combats les hommes se souviennent de ce qu'ils se doivent les uns aux autres. Le sauvage combat pour détruire, le citoyen pour conquérir. Le premier est inaccessible à toute pitié & n'épargne personne; le dernier a acquis une sensibilité qui adoucit ses fureurs. Cette sensibilité paroît avoir été entièrement étrangère aux Mexicains. La barbarie avec laquelle ils faisoient la guerre étoit telle qu'on ne peut s'empê-

(1) Voyez la NOTE LV.

cher d'en conclure qu'ils étoient bien imparfaitement civilisés. Liv. VII.

Leurs cérémonies funebres respiroient aussi la cruauté qui caractérise des tribus sauvages. A la mort des grands & surtout de l'empereur, un certain nombre de ses domestiques étoient choisis pour l'accompagner dans l'autre monde, & ces malheureuses victimes étoient égorgées sans pitié & ensevelies dans le même tombeau (1). Leurs cérémonies funebres.

Quoique leur agriculture fût plus avancée que celle des peuplades errantes qui ne vivent presque que de leur chasse, elle ne paroît pas leur avoir fourni autant de subsistance qu'il en faut à des hommes rassemblés pour se livrer avec quelque suite aux travaux de l'industrie. Les Espagnols ne remarquerent point que les Mexicains fussent plus robustes que les autres Américains. Ils observoient que les uns & les autres étoient foibles & peu propres à supporter la fatigue, & que la force d'un Espagnol surpassoit celle de plusieurs Indiens. Ils imputoient cette différence au défaut de nourri- Imperfection de leur agriculture.

(1) Herrera, *decad.* 3. *lib.* 11, c. 18. Gomera, *Grpp.* c. 202.

ture & à la mauvaise qualité des alimens, qui
 Riv. VII. suffisoient pour soutenir la vie & non pour
 former une constitution robuste (1). Ces re-
 marques ne se feroient pas présentées dans
 un pays qui eût fourni avec abondance des
 subsistances à ses habitans. La difficulté
 que Cortés trouva à faire vivre le petit
 corps de troupes qu'il avoit avec lui & la
 nécessité où les Espagnols furent souvent de
 recourir aux productions spontanées de la
 terre semblent confirmer ce jugement &
 nous donner une idée défavantageuse de
 l'état de la culture de l'empire du Mexi-
 que.

Autres
 preuves
 de cette
 imperfec-
 tion.

Cette opinion se trouve encore confir-
 mée par une pratique universellement éta-
 blie dans toute la nouvelle Espagne. Tou-
 tes les femmes Mexicaines donnoient le sein
 à leurs enfans pendant plusieurs années, &
 pendant tout ce tems-là elles n'habitoient
 pas avec leurs maris (2). Cette précaution
 contre une augmentation de famille qui leur

(1) *Relat. ap. Ramus III, 306. A. Herrera, decad. 3, lib. IV, c. 17, dec. 2, lib. VI, c. 16.*

(2) *Gomera Gron. c. 208. Herrera, decad. 3, lib. IV, c. 16.*

seroit été à charge, quoique nécessaire, comme je l'ai déjà observé parmi des sauvages dont la vie est si dure & la subsistance si précaire, ne se seroit pas conservée chez un peuple qui eût vécu dans quelque aisance.

La vaste étendue de l'empire du Mexique, circonstance qu'on regarde avec raison comme la preuve la plus décisive d'un progrès considérable dans l'art du gouvernement est un de ces faits de l'histoire du nouveau monde qui semble avoir été admis sans un examen & des preuves suffisantes. Les historiens Espagnols pour relever les exploits de leurs compatriotes, s'accordent à représenter l'Empire de Montézume comme s'étendant sur toutes les provinces de la nouvelle Espagne du nord à la mer du sud; mais une grande partie des pays des montagnes étoit possédée par les *Otomies*, nation féroce, qui paroît avoir été le reste des habitans originaires du pays conquis par les Mexicains. Les provinces situées au nord & à l'ouest de Mexico étoient occupées par les *Chichemecas* & d'autres peuplades de chasseurs. Toutes ces nations ne reconnoissoient

Liv. VII.

Doutes sur l'étendue attribuée à cet empire.

point le monarque du Mexique. Même dans le pays plat & dans l'intérieur plusieurs villes & provinces n'avoient jamais subi le joug. Tlascala, quoique placée seulement à vingt-une lieues de la capitale de l'empire étoit une république indépendante & ennemie. Cholula, quoiqu'encore plus voisine, n'étoit soumise que depuis fort peu de tems lors de l'arrivée des Espagnols. Tepeaca, éloignée de trente lieues de Mexico, paroît avoir été un état séparé, gouverné par ses propres loix (1). Mechoacan, dont la frontière n'étoit qu'à quarante lieues de Mexico, étoit un royaume puissant, célèbre par son implacable inimitié pour les Mexicains (2). Ces puissances ennemies circonscrivoient l'empire de tous les côtés. Nous devons donc rabattre beaucoup des hautes idées que nous donnent de son étendue les descriptions des historiens Espagnols.

Défaut
de communication entre
les provinces.

Avec cette indépendance des divers états de la nouvelle Espagne, il ne pouvoit y avoir que peu de communication entre ses

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, c. 15. 21. B. Diaz, 130.

(2) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, c. 10.

diverses provinces. Même dans l'intérieur Liv. VII.
du pays & à peu de distance de la capitale il n'y avoit pas de routes d'un district à un autre, & quand les Espagnols voulurent y pénétrer ils furent obligés de s'ouvrir des chemins au travers des bois & des marais (1). Lorsque Cortès, en 1525, se hasarda à marcher de Mexico au pays des Honduras, il trouva des difficultés & essuya des fatigues aussi grandes que celles qu'il eût pu rencontrer dans les lieux les plus deserts de tout le reste de l'empire. Dans quelques endroits, il fut obligé de se frayer une route à travers des bois impénétrables ou des plaines couvertes d'eau. Dans d'autres il y avoit si peu de culture que ses troupes furent souvent à la veille de périr par la faim. Ces faits bien constans s'accordent mal avec les descriptions pompeuses de la police & de l'industrie des Mexicains, & ne donnent guere de ce pays des idées différentes de celles que nous avons des parties occupées par les tribus du nord de l'Amérique, où l'on n'a trouvé aucune trace de communication établie que ce que les sauvages appeloient & ce qu'on ap-

(1) B. Diaz, c. 166, c. 176.

peuple encore *un sentier de commerce ou de guerre*, peu de marques d'industrie & nul monument des arts (1).

Autre
preuve de
l'état peu
avancé
des Mexi-
cains.

Une preuve non moins frappante de ce défaut de communication & de commerce au Mexique, est le défaut de monnaie & de tout autre moyen général d'échange & d'évaluation. Cette découverte est un des pas les plus importants dans les progrès des nations. Sans ce secours tous les échanges se font si lentement, si difficilement qu'ils ne peuvent être ni nombreux ni variés. L'invention de ce véhicule de commerce est d'une si haute antiquité dans notre hémisphère & remonte si fort au-delà de toutes les époques authentiques de l'histoire qu'elle semble presque aussi ancienne que la société. Les métaux précieux paroissent avoir été employés de fort bonne heure à cet usage, parce que leur valeur est plus permanente, qu'ils sont plus facilement divisibles & qu'ils ont beaucoup d'autres qualités qui les rendent plus propres à servir de mesure commune qu'aucune autre substance que la nature ait fournie à l'empire de l'homme. Mais dans

(1) Herrera, *Decad. 3. lib. VII. c. 3.*

le nouveau monde, même dans les contrées où l'or & l'argent se trouvent en plus grande abondance, on n'y connoissoit point cet usage de ces métaux. Ils n'étoient pas encore assez nécessaires aux besoins des peuplades grossières ou des monarchies imparfaitement civilisées de l'Amérique. Tout le commerce étoit conduit par des échanges en nature. Ce défaut d'un moyen d'échange & d'évaluation si avantageux & qui apporte tant de commodités dans la vie civile, doit être regardé comme une marque certaine de l'état encore imparfait de la police des Mexicains. Cependant on commençoit à sentir dans le nouveau monde l'inconvénient de manquer de l'instrument général du commerce & l'on faisoit quelques efforts pour y suppléer. Au Mexique, où le commerce étoit plus étendu qu'en aucune autre partie de l'Amérique, on avoit commencé à employer une mesure commune de la valeur dont l'usage rendoit les petits échanges plus faciles. Comme le chocolat étoit d'un usage commun à toutes les classes de citoyens, les noix ou amandes de cacao étoient reçues en échange des marchandises de peu de valeur. Le cacao étant ainsi considéré comme un moyen

d'échange, la valeur de ce que l'acheteur
 Liv. VII. vouloit acquerir & de ce que le vendeur
 vouloit vendre s'estimoit par le nombre des
 noix de cacao qu'on pouvoit obtenir en
 échange de la marchandise achetée ou vendue.
 C'est-là le plus grand pas que les Améri-
 cains semblent avoir fait vers la découverte
 de la monnoie. Si le défaut de monnoie
 peut être regardé comme une preuve de leur
 barbarie, l'expédient par lequel ils avoient
 imaginé d'y suppléer est d'un autre côté une
 marque décisive de leur supériorité sur les
 autres nations de l'Amérique dans les con-
 noissances & dans les arts qui accompa-
 gnent la civilisation.

Doutes
 sur l'état
 de leurs
 villes.

Tel étoit l'état où les conquérans du Me-
 xique trouverent plusieurs de ses provinces.
 Leurs villes elles-mêmes, quelque grandes &
 peuplées qu'elles fussent, paroissent plutôt
 avoir été l'asyle d'hommes qui ne font que
 sortir de la barbarie que l'habitation paisible
 d'un peuple policé. D'après la description
 qu'on nous donne de Tlascala, cette ville
 ressembloit beaucoup à un village Indien.
 Ce n'étoit qu'un amas de huttes basses,
 dispersées çà & là selon le caprice de chaque
 propriétaire, bâties en terre & en pierre &

cou-

couvertes de roseaux, qui ne recevoient de jour que par une porte si basse qu'on ne pouvoit y entrer qu'en se courbant (1). Quoique la situation de Mexico sur le lac eût produit une disposition plus régulière des maisons, la structure du plus grand nombre étoit également grossière. Les temples mêmes & les édifices publics ne paroissent pas avoir mérité les éloges pompeux qu'en font les historiens Espagnols. Autant qu'il est possible d'en juger par leurs descriptions obscures & peu exactes, le grand temple de Mexico, le plus célèbre de la nouvelle Espagne, assez élevé pour qu'on y montât par un perron de cent quatorze marches, étoit une masse solide de terre de forme quarrée & revêtue en partie de pierre. Chaque côté de sa base avoit quatre-vingt-dix pieds, & comme il alloit en diminuant, l'édifice se terminoit par le haut en un espace d'environ trente pieds quarrés, où étoit placée une figure de la divinité & deux autels sur lesquels on sacrifioit les victimes (1). Les autres temples les plus célèbres

Liv. VII.

Leurs temples.

(1). Herrera, *decad. 2. lib. VI, c. 12.*(1). Herrera, *decad. 2, lib. VIII, c. 17.*

de la nouvelle Espagne ressembloient tous à celui de Mexico (2). De tels édifices ne donnent pas l'idée d'un grand progrès de l'art, puisqu'on peut difficilement concevoir plus de grossiereté dans les premiers ouvrages d'une nation qui commence à élever des monumens publics.

Et leurs
autres
édifices
publics.

A en croire les historiens Espagnols, le palais de l'empereur & les maisons des principaux nobles montroient plus d'art & d'industrie. On y voyoit quelque élégance dans le dessin, & des appartemens assez bien distribués. Cependant si des édifices pareils eussent existé dans les villes du Mexique, on en trouveroit encore quelques restes. Par la maniere dont Cortès conduisit le siege de Mexico, nous pouvons croire que tous les monumens un peu considérables de la capitale ont été détruits. Mais comme il ne s'est écoulé que deux siècles & demi depuis la conquête de la nouvelle Espagne, il paroît impossible qu'en un espace de tems si court ces édifices vantés aient disparu sans laisser après eux aucun vestige & que dans aucune des autres villes, sur-tout parmi

(2). Voyez la NOTE LVI.

celles qui n'ont pas été emportées de vive ~~force~~ ^{Liv. VII.} force , il n'y ait aucune ruine qui atteste leur ancienne magnificence.

Dans les plus petits villages des Indiens il y a des bâtimens d'une plus grande étendue & d'une plus grande élévation que les maisons des particuliers. Ceux où se tient le conseil de la nation , où elle s'assemble dans les fêtes publiques, peuvent passer pour superbes , quand on les compare aux autres. La distinction des rangs & l'inégalité des propriétés étant établie parmi les Mexicains , le nombre des grands édifices devoit y être aussi plus considérable que dans les autres nations de l'Amérique: il ne paroît pourtant pas qu'il y en ait eu aucun qui méritât par sa magnificence ou sa solidité les pompeuses épithètes que les auteurs Espagnols leur donnent en les décrivant. Il est probable que quoique plus ornés & construits sur une plus grande échelle , ils étoient bâtis des mêmes matériaux légers & peu durables qu'on employoit pour les maisons communes (1) , puisqu'en moins de deux

(1) Voyez la NOTE LVII.

cent cinquante années le tems en a emporté
 Liv. VII. jusqu'aux moindres vestiges (2).

Tous ces faits rassemblés prouvent évidemment que la civilisation du Mexique étoit beaucoup plus avancée que parmi les nations sauvages que nous avons fait connoître ; mais il n'en est pas moins manifeste qu'en beaucoup de choses les historiens Espagnols ont exagéré les progrès des Mexicains. Il n'y a point de source plus commune & plus féconde d'erreur, en décrivant les mœurs & les arts des nations sauvages ou à demi civilisées, que d'y appliquer les noms & les expressions dont on se sert pour désigner les institutions & les arts des peuples polis. Lorsqu'on eut donné le titre de roi ou d'empereur au chef d'une petite peuplade, le lieu de sa résidence dut s'appeler palais & son petit cortège prendre le nom de cour. De pareilles dénominations ont donné aux choses une importance qu'elles n'avoient pas ; l'illusion se répand & chaque parti du récit étant embellie de fausses couleurs, l'imagination est tellement égarée par la ressemblance des noms qu'il lui devient

(2) Voyez la NOTE LVIII

difficile de distinguer des objets qui n'ont aucune ressemblance entre eux. Lorsque les Espagnols aborderent pour la première fois au Mexique, ils furent si frappés de l'apparence de police & de quelques ouvrages des arts, fort supérieurs à ceux des nations grossières qu'ils avoient jusques-là visitées en Amérique, qu'ils s'imaginèrent avoir enfin découvert dans le nouveau monde un peuple civilisé. Dans leurs descriptions, ils paroissent ne perdre jamais de vue cette comparaison entre les habitans du Mexique & leurs sauvages voisins. En observant avec admiration la supériorité des Mexicains marquée en plusieurs choses, ils emploient à décrire leur police imparfaite & leurs arts grossiers, des termes qui ne sont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées dans la civilisation & dans les arts. Ces deux circonstances concourent à diminuer beaucoup la confiance qu'on doit aux descriptions de l'état du Mexique que nous ont laissées les premiers historiens Espagnols. En comparant cette nation à d'autres petits peuples sauvages, ils ont laissé leurs idées s'élever beaucoup au-dessus du vrai, & les termes qu'ils ont employés dans leurs des-

Liv. VII.

criptions ont encore contribué à augmenter l'exagération. Les écrivains postérieurs ont adopté le style des premiers & l'ont chargé encore davantage. Solis, en traçant le caractère de Montézume & en décrivant la splendeur de sa cour, les loix & la police de son empire, emploie les mêmes expressions dont on se serviroit pour faire connoître le souverain & les institutions de la nation la plus civilisée de l'Europe.

Mais quoiqu'il faille reconnoître que la chaleur de l'imagination Espagnole a ajouté quelques embellissemens à ces descriptions, on n'est pas en droit pour cela de prononcer avec le ton décisif qu'emploient plusieurs auteurs, que tout ce qu'on a écrit de l'étendue, de la police & des loix du Mexique, n'est qu'un amas de fictions d'hommes qui ont voulu tromper ou qui avoient un grand penchant à croire au merveilleux. Il y a peu de faits historiques qu'on puisse établir sur des témoignages plus incontestables que les faits principaux de l'histoire du Mexique. Ce sont des témoins oculaires qui rapportent ce qu'ils ont vu, des hommes qui ont vécu parmi les Mexicains avant & après la conquête qui décrivent des instituti-

ons & des mœurs qui leur étoient familia- ~~res~~ Liv. VII.
res, des personnes de profession différentes,
militaires, prêtres, jurifconsultes, à qui les
objets doivent s'être présentés sous des af-
pects différens; & tous concourent à rendre
le même témoignage. Si Cortès s'étoit ha-
sardé à tromper son souverain en lui faisant
un tableau de mœurs imaginaires, il n'eût
pas manqué d'ennemis & de rivaux empressés
à découvrir sa tromperie & à en tirer parti
pour lui nuire. Mais, comme le remarque
avec raison un auteur qui a éclairci par sa
sagacité & embelli par son éloquence l'histoire
de l'Amérique (1), cette supposition est
aussi invraisemblable que le projet eût été
audacieux. Parmi les destructeurs de ce
grand empire il n'y en avoit pas un seul assez
éclairé pour imaginer un système de police
aussi bien combiné & aussi bien d'accord
dans toutes ses parties que celui qu'ils attri-
buent aux Mexicains. D'où auroient-ils em-
prunté l'idée de plusieurs institutions ignorées
à cette époque de toutes les autres nations
connues? Au commencement du seizième
siècle, il n'y avoit en Europe aucun éta-

(1) M. l'Abbé Raynal, *hist. phil. & polit.* III, 127.

~~=====~~ blissement semblable à celui qu'on avoit
Liv. VII. formé au Mexique pour porter au souverain
des nouvelles de toutes les parties de son
empire. La même observation peut s'appliquer
à ce qu'on nous dit de la forme de la ville
de Mexico, de sa police & de ses différentes
loix pour l'administration de la justice. Tout
homme accoutumé à observer les progrès
des nations remarquera souvent dans les pre-
miers pas qu'elles font, les germes de ces
idées, d'où résultent des établissemens qui
font la gloire & l'ornement des sociétés ar-
rivées au plus haut degré de civilisation.
Même dans l'état de civilisation imparfaite
où se trouvoit l'empire du Mexique, la sa-
gacité ingénieuse de quelqu'observateur,
excitée ou aidée par des circonstances que
nous ne connoissons pas, a pu y introduire
des institutions dignes des sociétés les plus
policées. Mais il étoit presque impossible que
les conquérans ignorans & grossiers du nou-
veau monde, en se faisant aucune idée des
coutumes & des loix du pays qu'ils subjugu-
oient, fortissent hors des limites connues
dans leur siècle & dans leur pays, & si Cor-
tès & quelques-uns de ses compagnons eussent
été capables de cet essor; pourquoi leurs
suc-

successeurs auroient-ils travaillé à perpétuer l'erreur? Pourquoi Corita ou Motolina ou Acoſta auroient-ils voulu amuſer leur ſouverain & leurs compatriotes de contes entièrement fabuleux? Liv. VII.

En un point cependant les guides que nous avons dû ſuivre ont représenté les Mexicains comme plus barbares peut-être qu'ils ne l'étoient réellement. Leurs dogmes religieux & les cérémonies de leur culte ſont représentés comme féroces & cruelles au plus haut degré.

La religion, qui ne tient pas une grande place dans la tête d'un ſauvage qui n'a pas des idées fort claires d'une puissance ſupérieure & dont les rites ſont ſimples & en petit nombre, étoit chez les Mexicains un ſyſtème régulier; elle avoit ſes prêtres, ſes temples, ſes victimes & ſes fêtes. Cela même eſt une preuve claire que l'état des Mexicains étoit très-différent de celui des nations ſauvages de l'Amérique. Mais de l'extravagance de leurs notions religieuſes, ou de l'atrocité de leurs cérémonies, on ne peut tirer aucune conſéquence contre leur civilisation. Les nations conſervent des ſyſtèmes de ſuperſtition fondés ſur les abſur-

Religion
des Me-
xicains.

des notions des premiers âges de leur formation, long-tems après que leurs idées ont commencé à s'étendre & leurs mœurs à se polir. Nous pouvons cependant juger du caractère des Mexicains d'après l'esprit de leur religion. La superstition s'y monroit sous un aspect sombre & atroce. Leurs divinités y étoient environnées de la terreur & se plaisoient dans la vengeance. Elles étoient représentées au peuple sous les formes les plus capables d'inspirer l'horreur. Les temples étoient décorés de figures de serpens, de tigres & d'autres animaux destructeurs. La crainte étoit le sentiment qui animoit leurs dévots. Les jeûnes, les mortifications, les souffrances, poussés aux excès les plus cruels, étoient les moyens qu'ils employoient pour appaiser la colere de leurs dieux, & ils n'approchoient jamais de leurs autels sans les teindre de leur propre sang. De toutes les offrandes les sacrifices humains étoient celles qu'ils croyoient le plus agréables à ces Dieux. Une pareille religion se joignant à l'esprit de vengeance implacable commun à tous les Américains & y ajoutant une force nouvelle, devoit à une mort cruelle tous les prisonniers de guerre, qui étoient

immolés solennellement à la divinité (1). =====
Liv. VII.
 Le cœur & la tête de la victime étoient la part consacrée aux dieux. Le guerrier qui s'étoit rendu maître du prisonnier emportoit le corps pour s'en repaître dans un festin avec ses amis. Sous l'empire de ces idées funestes & terribles, accoutumé à verser le sang & à voir ces scènes horribles consacrées par la religion, le cœur de l'homme devoit s'endurcir & se fermer à tout sentiment d'humanité. Aussi les Mexicains étoient-ils féroces & impitoyables. L'esprit de leur religion balançoit si fortement l'influence de la police & des arts que, malgré les progrès qu'ils y avoient faits, leurs mœurs au lieu de s'adoucir en étoient devenues plus féroces. L'histoire de ce peuple ne nous est pas assez connue pour que nous sachions quelle cause avoit donné à leur superstition ce caractère de cruauté; mais l'influence de leur religion est évidente & avoit produit chez eux des effets singuliers dans l'his-

(1) Cortès, *Relat. ap.* Ramus III, 240, &c. B. Diaz, c. 82. Acosta, *lib. V*, c. 13, &c. Herrera, *decad. 3*, *lib. II*, c. 15, &c. Gomera, *Cron. c.* 80, &c. Voyez la NOTE LIX.

==
 Liv. VII. toire de l'esprit humain ; les mœurs du peuple du nouveau monde qui avoit fait le plus de progrès vers la civilisation étant plus féroces & quelques-unes de leurs coutumes plus barbares que celles des nations sauvages du reste de l'Amérique.

Prétention des Péruviens sur la grande ancienneté de leur empire.

Incertains.

L'empire du Pérou se vante d'une antiquité plus reculée que celui du Mexique : selon les traditions recueillies par les Espagnols il avoit subsisté quatre cents ans sous douze monarques ; mais les Péruviens n'ont pu communiquer à leurs conquérans que des connoissances très-imparfaites & très-incertaines de leur ancienne histoire (1). Ils ignoroient, comme les autres nations de l'Amérique, l'art d'écrire & manquoient du seul moyen par lequel on peut conserver avec quelque exactitude la mémoire des événemens. Chez les peuples mêmes où l'art de l'écriture est connu, l'époque où l'histoire commence à prendre quelque authenticité est de beaucoup postérieure à cette utile invention qui a servi long-tems aux usages ordinaires & communs de la vie, avant d'être employée à fixer le souvenir des faits pour

(1) Voyez la NOTE LX.

le transmettre d'un siècle à l'autre. Mais la ~~tradition~~ ^{Liv. VI.} seule n'a jamais transmis les connaissances historiques d'une manière suivie & régulière durant un période aussi long que la moitié de celui qu'on donne à la durée de la monarchie du Pérou.

Les quipos, ou nœuds de cordons de différentes couleurs, que des écrivains, amateurs du merveilleux, nous donnent comme des annales régulières de l'empire, ne suppléaient que très-imparfaitement à l'écriture. Selon la description obscure qu'en fait Acoſta (1), suivi à la lettre par Garcilasso de la Vega qui n'a fait que le copier, les quipos paroissent n'avoir été qu'un moyen de calculer plus vite & plus sûrement. Les couleurs différentes exprimoient les différents objets & chaque nœud un nombre particulier. Les quipos étoient une espèce de registre où l'on tenoit compte du nombre d'habitans de chaque province & de ses différentes productions qu'on rassembloit dans des magasins pour le service de la nation; mais comme ces nœuds, de quelque manière qu'ils fussent variés & combinés, ne

Insuffi-
sance de
l'inven-
tion des
quipos.

(1) *Hist. lib. VI, c. 8.*

liv. VII. pouvoient porter à l'esprit aucune notion abstraite & morale & ne pouvoient peindre ni les opérations ni les qualités de l'esprit, ils étoient de peu d'utilité pour conserver la mémoire tant des anciens événemens que des institutions politiques. Les peintures imparfaites & les symboles grossiers des Mexicains pouvoient servir mieux à cet usage. Quand les quipos auroient été plus utiles pour conserver l'histoire & plus propres à suppléer à l'écriture, ils ont été si entièrement détruits, ainsi que tous les autres monumens de l'industrie des Péruviens, dans la dévastation générale causée par la conquête & par les guerres civiles qui l'ont suivie, qu'aucune lumière ne peut nous venir de ce côté-là. Tout le zèle de Garcilasso de la Vega pour la gloire de la race des monarques dont il descendoit, toute l'activité de ses recherches & les grandes facilités qu'il avoit pour les suivre ne lui ont pas fait connoître une seule source où n'eussent pas puisé les auteurs Espagnols qui avoient écrit avant lui. Dans son *commentaire royal*, il se borne à éclaircir ce qu'ils ont rapporté de l'histoire & des

institutions du Pérou (1) & ses éclaircis-
semens, comme leurs récits, ne sont fon-
dés que sur la tradition courante parmi ses
compatriotes.

Liv. VII.

Il suit delà que les petits détails que ces écrivains nous donnent des exploits, des conquêtes & du caractère particulier des premiers monarques Péruviens ne méritent guere notre croyance. Nous ne pouvons regarder comme authentiques qu'un petit nombre de faits si étroitement liés avec le systéme de leur religion & de leur politique intérieure que la mémoire n'a pu s'en perdre : à quoi il faut ajouter les coutumes & les institutions qui étoient encore établies au tems de la conquête & que les Espagnols purent observer. C'est en examinant ces deux sortes de faits avec attention & en tâchant de les séparer de ceux qui paroissent fabuleux ou dépourvus de preuves que je me suis efforcé de me faire une idée des mœurs & du gouvernement des Péruviens.

Origine
de leur
gouver-
nement.

Les peuples du Pérou, comme je l'ai dé-

(1) *Lib. I, c. 10.*

==
Liv. VII. jà dit (1), étoient encore dans toute la grossièreté de la vie sauvage lorsque Manco Capac & sa femme Mama Ocollo se montrèrent à eux pour les instruire & les civiliser. La tradition des Péruviens ne nous apprend point qui étoient ces deux personnages extraordinaires; s'ils apportoit leur système de législation & les connoissances des arts de quelque pays plus civilisé, ou s'ils étoient natifs du Pérou; comment ils s'étoient élevés à des idées si fort au-dessus de celles de la nation à laquelle ils s'adressoient. Manco Capac & sa femme profitant du penchant des Péruviens à la superstition, & sur-tout de leur vénération pour le soleil, prétendirent qu'ils étoient les enfans de ce bel astre & qu'ils venoient les éclairer & les instruire en son nom & par son autorité. La multitude écouta & crut. Nous avons vu plus haut le changement qui se fit dans les mœurs & dans la police des Péruviens, & que les historiens attribuent aux fondateurs de cet empire, & comment les instructions de l'Inca & de sa femme répandirent parmi eux quelque

(1) *Lib. VI, p. 317, &c.*

connoissance des arts & quelque goût pour ~~les~~ ⁼⁼ les commodités de la vie. Ces bienfaits furent d'abord resserrés dans des limites fort étroites, car l'autorité du premier Inca ne s'étendit point au-delà de quelques lieues autour de Cuzco. Mais dans la suite des tems & peu à peu ses successeurs souvirent tous les pays qui s'étendent à l'ouest des Andes depuis le Chili jusqu'à Quito & établirent dans toutes ces provinces leur gouvernement & leur religion.

Le gouvernement des Péruviens a cela de singulier & de frappant qu'il doit à la religion son esprit & ses loix. Les idées religieuses font très-peu d'impression sur l'esprit d'un sauvage; leur influence sur ses sentimens & sur ses mœurs est à peine sensible. Parmi les Mexicains, la religion réduite en système, tenant une grande place parmi leurs institutions publiques, concouroit avec une force particulière à former le caractère national. Mais au Pérou tout le système civil étoit fondé sur la religion. L'Inca n'étoit pas seulement un législateur, mais un envoyé du ciel. Ses préceptes étoient reçus, non pas comme les ordres d'un supérieur, mais comme les oracles de

Liv. VII.

Il est fondé sur la religion.

=====
Liv. VII.

la divinité. Sa famille étoit sacrée, & pour la tenir séparée & sans aucun mélange impur d'un sang moins précieux, les enfans de Manco Capac épousoient leurs propres sœurs & aucun ne pouvoit monter sur le trône sans prouver qu'il descendoit des seuls *enfants du soleil*. C'étoit-là le titre de tous les descendans de l'Inca, & le peuple les regardoit avec le respect dû à des êtres d'un ordre supérieur. On croyoit qu'ils étoient sous la protection immédiate de la divinité qui leur avoit donné naissance & que toutes les volontés de l'Inca étoient celles de son pere le soleil.

Effets remarquables de cette influence de la religion.

Deux effets résultoient de cette influence de la religion sur le gouvernement. L'autorité de l'Inca étoit absolue & illimitée dans toute la force de ces termes. Lorsque les décrets d'un souverain sont regardés comme des commandemens de la divinité c'est non-seulement un acte de révolte, mais un acte d'impiété de s'y opposer. L'obéissance devient un devoir de religion, & comme ce seroit un sacrilège de blâmer l'administration d'un monarque qui est immédiatement sous la direction du ciel & une audace présomptueuse de lui donner

des avis, il ne reste plus qu'à se soumettre avec un respect aveugle. Tel doit être nécessairement le principe de tout gouvernement établi sur la base d'un commerce avec le ciel. Delà aussi la soumission des Péruviens envers leurs souverains : les plus puissans & les plus élevés de leurs sujets reconnoissoient en eux des êtres d'une nature supérieure; admis en sa présence, ils ne se présentoient qu'avec un fardeau sur leurs épaules comme un emblème de leur servitude & une disposition à se soumettre à toutes les volontés de l'Inca. Il ne falloit au monarque aucune force coactive pour faire exécuter ses ordres. Tout officier qui en étoit chargé étoit l'objet du respect du peuple &, selon un observateur judicieux des mœurs des Péruviens (1), il pouvoit traverser l'empire d'une extrémité à l'autre sans rencontrer le moindre obstacle; car en montrant une frange du *borla*, ornement royal de l'Inca, il devenoit le maître de la vie & de la fortune de tous les citoyens.

Il faut regarder comme une autre consé- Tous les crimes y étoient punis de mort.

(1) Zarata, *lib. I, c. 13.*

quence de cette liaison de la religion avec le
 Liv. VII. gouvernement la peine de mort infligée à
 tous les crimes. Ce n'étoient plus des dé-
 sobéissances à des loix humaines, mais des
 insultes à la divinité. Les fautes les plus
 legeres, appeloient la même vengeance sur
 la tête du coupable & ne pouvoient être ex-
 piées que par son sang. La peine suivoit
 la faute inévitablement parce qu'une offense
 envers le ciel ne pouvoiten aucun cas être
 pardonnée (1). Parmi des nations déjà cor-
 rompues, des maximes si séveres, en con-
 duisant les hommes à la férocité & au dé-
 sespoir, sont plus capables de multiplier les
 crimes que d'en diminuer le nombre. Mais
 les Péruviens avec des mœurs simples &
 une crédulité aveugle étoient contenus dans
 une telle crainte que le nombre des fautes
 étoit extrêmement petit. Leur respect pour
 des monarques éclairés & guidés par la di-
 vinité qu'ils adoroient, les maintenoit dans
 le devoir; & la crainte d'une peine qu'ils
 étoient accoutumés à regarder comme un
 châtiment inévitable de l'offense faite au
 ciel, les éloignoit de toute prévarication.

Le systéme de superstition sur lequel les

(1) Vega, lib. II, cap. 6.

Incas avoient fondé leur autorité étoit très-différent de celui des Mexicains. Manco Capac avoit tourné tout le culte religieux vers les objets de la nature. Le soleil, comme la première source de la lumière, de la fécondité de la terre & du bonheur de ses habitans, étoit le premier & le principal objet de leur hommage. La lune & les étoiles, seconçant le soleil dans ses bienfaisantes opérations obtenoient après lui les adorations des Péruviens. Par-tout où le penchant de l'homme à reconnoître & à adorer une puissance supérieure prend cette direction & se porte à admirer & à contempler l'ordre & la bienfaisance qui existent réellement dans la nature, l'esprit de superstition est doux; lorsqu'au contraire des êtres imaginaires, ouvrages de l'imagination & de la crainte des hommes, sont supposés conduire l'univers & deviennent les objets du culte religieux, la superstition prend des formes plus bizarres & plus atroces. La première de ces religions étoit celle des Péruviens, la dernière celle des Mexicains. Les Péruviens, il est vrai, ne s'étoient pas élevés jusqu'à des idées justes de la divinité : on ne trouve même dans

leur langue aucun terme, aucun nom donné
 Liv. VII. au pouvoir inconnu & suprême qu'ils ado-
 roient, qui puisse faire conjecturer qu'ils le
 regardassent comme createur & gouverneur
 de l'univers (1). Mais les cérémonies d'un
 culte adressé à cet astre brillant qui, par
 son énergie universelle & vivifiante, est le
 plus bel emblème de la bienfaisance divine,
 étoient douces & humaines. Ils offroient
 au soleil une partie des substances que sa
 chaleur fait produire à la terre. Ils lui
 sacrifioient en témoignage de leur reconnois-
 sance quelques-uns des animaux dont ils se
 nourrissoient & dont l'existence & la multi-
 plication étoient dues à son influence. Ils
 lui présentoient des ouvrages choisis & pré-
 cieux de l'industrie de leurs mains guidées
 par sa lumière. Jamais les Incas ne teigni-
 rent ses autels de sang humain; jamais ils
 n'imaginèrent que le soleil leur pere pût se
 plaire à recevoir de si barbares sacrifices
 (2). Ainsi les Péruviens éloignés de ce culte
 sanglant qui éteint la sensibilité & qui
 étouffe les mouvemens de la compassion à

(1) Acofta *lib. V, c. 3.*

(2) Voyez la NOTE LXI.

la vue des souffrances de l'homme, devoient à l'esprit même de leur superstition un caractère national, plus doux que celui des autres peuples de l'Amérique.

Cette influence de la religion s'étendoit jusqu'à leurs institutions civiles & en écartoit tout ce qui étoit contraire à la douceur des mœurs & du caractère. Le pouvoir des Incas, quoique le plus absolu des despotismes étoit mitigé par son alliance avec la religion. L'esprit de ses sujets n'étoit pas humilié & avili par l'idée d'une soumission forcée à la volonté d'un être semblable à eux. L'obéissance qu'ils rendoient à un souverain revêtu d'une autorité divine étoit volontaire & ne les dégradoit point. Le Souverain convaincu que la soumission respectueuse de ses sujets étoit l'effet de leur croyance à son origine céleste, avoit continuellement sous les yeux des motifs qui le portoient à imiter l'être bienfaisant dont il étoit le représentant. Aussi trouve-t-on à peine dans l'histoire du Pérou quelques révoltes contre le prince regnant, & aucun de ses douze monarques ne fut un tyran.

Dans les guerres mêmes où furent engagés

Liv. VII.
Son influence sur les institutions civiles.

Et même sur leur système de guerres.

Liv. VII. les Incas, ils se conduisirent avec un esprit très-différent de celui des autres nations d'Amérique. Ils ne combattoient pas comme les sauvages pour détruire & pour exterminer, ou comme les Mexicains pour rassembler de sang leurs barbares divinités. Ils faisoient la guerre pour civiliser les vaincus & pour répandre les connoissances & les arts. Les prisonniers n'étoient point exposés aux insultes & aux tourmens qu'ils étoient destinés à subir dans toutes les autres parties du nouveau monde. Les Incas prenoient sous leur protection les peuples qu'ils avoient soumis & les faisoient participer à tous les avantages dont jouissoient leurs anciens sujets. Cette pratique, si opposée à la férocité Américaine & si digne de l'humanité des nations les plus polies, doit être attribuée, comme d'autres circonstances que nous avons observées dans les mœurs des Péruviens, au génie de leur religion. Les Incas considérant comme impie l'hommage rendu à tout autre objet qu'aux puissances célestes qu'ils adoroient, s'efforçoient de faire des prosélites. Les idoles des peuples conquis étoient portées en triomphe au grand temple de Cuz.

Cuzco (1) & y étoient placées comme des trophées qui montraient la puissance supérieure de la divinité protectrice de l'empire. Le peuple étoit traité avec douceur & instruit dans la religion de ses nouveaux maîtres (2), afin que le conquérant eût la gloire d'avoir augmenté le nombre des adorateurs du soleil.

La manière dont les terres étoient possédées au Pérou par les citoyens n'étoit pas moins singulière que leur religion & contribuoit également à adoucir le caractère de ce peuple. Toutes les terres étoient divisées en trois portions. L'une étoit consacrée au soleil, & tout ce qu'elle produisoit étoit employé à la construction des temples & aux dépenses du culte religieux. L'autre appartenoit à l'Inca & fournissoit à la dépense publique & à tous les frais du gouvernement. La troisième & la plus considérable étoit employée à la subsistance du peuple à qui elle étoit partagée. Personne cependant n'avoit un droit de propriété exclusive sur la portion qui lui étoit attribuée. Il la possédoit seulement pour une année. A l'expir-

Liv. VII.

Espèce de propriété particulière aux Péruviens.

(1) Herrera, *dec.* 5, *lib.* IV, c. 4. Vega, *lib.* V, c. 12.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, c. 8.

=====
Liv. VII.
 ration de ce terme, on faisoit une nouvelle division selon le rang, le nombre & les besoins de sa famille. Toutes ces terres étoient cultivées par un travail commun de tous les membres de la communauté. Le peuple averti par un officier préposé à cette administration se rendoit dans les champs & remplissoit la tâche imposée. Des chants & des instrumens de musique les animoient au travail (1.) Cette distribution du territoire, aussi bien que la maniere de le cultiver gravoit dans l'esprit de chaque citoyen l'idée d'un intérêt national & de la nécessité d'un secours mutuel entre eux. Chaque individu sentoit l'utilité qui résultoit pour lui de sa liaison avec ses concitoyens & le besoin qu'il avoit de leur secours. Un état ainsi constitué pouvoit être considéré comme une grande famille dans laquelle l'union des membres étoit si entière & l'échange mutuel des secours si marqué qu'il en naissoit le plus grand attachement, & que l'homme étoit lié à l'homme plus étroitement que dans aucune autre société établie en Amérique. Delà des mœurs douces & des ver-

Effets qui
en résultent.

(1) Herrera, *dec. 5, lib. IV, c. 2.* Vega, *lib. V, c. 5.*

tus sociales inconnues dans l'état sauvage & presqu'entièrement ignorées des Mexicains. =====
Liv. VII.

Mais, quoique les institutions des Incas fussent dirigées à fortifier les liens d'une affection mutuelle entre leurs sujets, il régnoit cependant au Pérou une grande inégalité dans les conditions. La distinction des rangs y étoit complètement établie. Un grand nombre de citoyens, sous la dénomination de *Tanaconas* étoit tenu dans l'état de servitude. Leurs habillemens & leurs maisons étoient d'une forme différente de celle des hommes libres. Comme les *Tamemes* du Mexique, ils étoient employés à porter des fardeaux pénibles (1). Au-dessus d'eux étoient les hommes libres qui n'étoient revêtus d'aucun office & d'aucune dignité héréditaire. Ensuite venoient ceux que les Espagnols ont appelés *Orejones*, à raison des ornemens qu'ils portoient à leurs oreilles. Ceux-là formoient le corps des nobles & exerçoient tous les offices, en paix comme en guerre (2). A la tête de la nation étoient les enfans du soleil qui, par leur naissance & leurs privilèges, étoient autant au-dessus des Ore-

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, c. 4, *lib.* X, c. 8.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, c. 1.

====
 Liv. VII. jones que ceux-ci étoient au-dessus des autres citoyens.

Etat des arts. Cette forme de société, tant par l'union de ses membres que par la distinction des rangs, étoit favorable aux progrès des arts. Mais les Espagnols connoissant déjà le degré de perfection où différens arts avoient été au Mexique, ne furent pas si frappés de ce qu'ils virent au Pérou lorsqu'ils en firent la découverte; & c'est avec un sentiment d'admiration beaucoup plus foible qu'ils décrivent les objets d'industrie qu'ils y remarquèrent. Cependant les Péruviens avoient fait beaucoup plus de progrès que les Mexiquains, & dans les arts nécessaires, & dans ceux qui ne servent qu'à l'agrément de la vie.

Etat avancé de l'agriculture. L'agriculture, cet art de première nécessité dans l'état social, étoit beaucoup plus étendu au Pérou & y étoit exercé avec plus d'habileté que dans aucune autre partie de l'Amérique. Les Espagnols en s'avancant dans le pays y trouvoient si abondamment des provisions de toute espèce que dans le récit de leurs expéditions, on ne les voit jamais exposés à ces cruelles situations où la famine réduisit souvent les conquérans

du Mexique. Ce n'étoit pas la volonté des particuliers qui régloit la quantité de terre mise en culture, mais l'autorité publique selon les besoins de la communauté. Les calamités qui sont la suite ordinaire des mauvaises récoltes n'étoient pas fort sensibles, parce que le produit des terres consacrées au soleil, aussi bien que la portion des Incas étant déposée dans les *tambos* ou magasins publics, on y trouvoit toujours des ressources pour les tems de disette (1). Par une prévoyance si sage l'étendue de la culture étant proportionnée aux besoins de l'état, l'industrie & l'esprit d'invention des Péruviens ne se déployoient avec quelque activité que pour remédier à certains inconvéniens particuliers à leur climat & à leur sol. Toutes les grandes rivières qui coulent des Andes dirigent leurs cours vers l'est jusqu'à la mer Atlantique. Le Pérou n'est arrosé que par des eaux qui coulent des montagnes en torrens. Les parties basses sont presque toutes sablonneuses & stériles & la pluie ne les humecte jamais. L'industrie des Péruviens avoit imaginé différens moyens pour rendre ces terres fertiles. Il

(1) Zarata, *lib. 1, c. 14.* Vega, *lib. 1, c. 8.*

avoient fait avec beaucoup d'adresse & de patience des canaux artificiels qui distribuoient à leurs terres d'une manière régulière les eaux de ces torrens (1). Ils amélioient leur sol en y répandant la fiente des oiseaux de mer dont toutes les isles répandues le long de leurs côtes sont couvertes (2). Dans le tableau d'une nation entièrement civilisée, ces pratiques attireroient à peine notre attention; mais dans l'histoire du nouveau monde, où nous ne trouvons que des hommes dépourvus de prévoyance, elles sont dignes d'être remarquées comme des preuves frappantes d'art & d'industrie. L'usage de la charrue étoit à la vérité inconnu aux Péruviens, ils travailloient la terre avec une espece de bêche faite d'un bois dur (3). Ce travail n'étoit pas regardé comme assez humiliant pour être abandonné aux femmes seules. Les hommes le partageoient avec elles, & même les enfans du soleil donnoient l'exemple en cultivant de leur mains un champ situé près de Cuzco & ils hono-

(1) Zarate, *lib. I*, c. 4. Vega, *lib. V*, c. 1 & 24.

(2) Acofta, *lib IV*, c. 37. Vega, *lib. V*, c. 3. Voyez la NOTE LXII.

(3) Zarate, *I*, c. 8.

roient cette fonction en l'appelant *leur* Liv. VII.
triomphe sur la terre (1).

La supériorité de l'industrie des Péruviens Leurs
 sur celle des autres nations se montre en- bâtimeus.
 core dans la construction de leurs maisons
 & de leurs édifices publics. Dans les vastes
 plaines qui s'étendent le long de l'océan
 pacifique, où le climat est doux & le ciel
 toujours serein, leurs maisons ne pouvoient
 être que d'une bâtisse très-légère; mais dans
 les parties plus élevées où tombent des
 pluies, où il y a de la vicissitude dans les
 saisons & où la rigueur du froid se fait sen-
 tir, elles étoient construites avec une plus
 grande solidité. Leur forme étoit générale-
 ment carrée. Les murailles d'environ huit
 pieds de haut étoient faites de briques dur-
 cies au soleil. Elles étoient sans fenêtres,
 la porte en étoit basse & étroite. Toute
 simple que paroît cette construction & tout
 grossiers qu'en étoient les matériaux, les
 édifices étoient si solides que plusieurs sub-
 sistent encore aujourd'hui, tandis qu'il ne
 reste dans toutes les autres parties de l'Amé-
 rique aucun monument qui puisse nous don-
 ner une idée de l'état civil des autres na-

(1) Vega, lib. V, c. 2.

tions. C'est sur-tout dans les temples con-
 sacrés au soleil & dans les palais de leurs
 monarques que les Péruviens déployoient
 toute leur industrie. Les descriptions que
 nous ont laissé de ces édifices les écri-
 vains Espagnols qui les ont vus lorsqu'ils
 étoient encore presqu'entiers, pourroient
 être regardées comme fort exagérées, si
 leurs ruines encore subsistantes ne garantis-
 soient la vérité de leurs relations. On trouve
 dans toutes les provinces de l'Empire des
 restes des édifices sacrés & des palais des
 Incas, & leur nombre seul prouve qu'ils
 font l'ouvrage d'une nation puissante qui doit
 avoir subsisté pendant un assez long période
 & avoir fait des progrès assez considérables
 dans les arts & dans la civilisation. Ils font
 de différentes grandeurs, quelques-uns d'une
 étendue médiocre, plusieurs immenses, se
 ressemblant par leur solidité ainsi que par le
 style de leur architecture. Le temple de
 Pachacamac, avec le palais de l'Inca & une
 forteresse, formoient ensemble une grande
 fabrique de plus d'une demi-lieue de cir-
 cuit. Ces édifices sont d'un goût singulier
 comme tous les autres ouvrages des Péru-
 viens. Comme ils ignoroient l'usage de la
 poulie

poulie & des autres puissances mécaniques, & qu'ils ne pouvoient élever à une grande hauteur les grosses pierres qu'ils employoient, les murailles de cet édifice, qui paroît être le plus grand effort de leur industrie, n'ont pas plus de douze pieds de hauteur au-dessus du sol. Sans mortier & sans aucune espece de ciment les briques & les pierres y sont si bien unies qu'à peine peut-on distinguer les jointures (1). Les appartemens en étoient mal distribués & furnissoient peu de commodités : autant qu'on peut reconnoître dans les ruines les anciennes distributions, il n'y avoit pas une seule fenêtre dans tout l'édifice & on n'y recevoit de lumière que par la porte ; de sorte que les plus grandes pieces devoient être absolument obscures à moins qu'on ne les éclairât par quelque'autre moyen. Mais ces imperfections, & d'autres qu'on pourroit indiquer dans les monumens de l'architecture des Péruviens, n'empêchent pas qu'on ne doive les regarder comme des efforts étonnans d'industrie chez un peuple qui ignoroit l'usage du fer, & comme une preuve de la puissance de leurs anciens rois.

(1) Voyez la NOTE LXIII.

=====
 Liv. VII.
 Chemins.

Ce n'étoient pourtant pas encore les ouvrages les plus beaux & les plus utiles des Incas. Les deux grandes routes de Cuzco à Quito, qui avoient plus de cinq cents lieues de long, méritent de plus grands éloges. L'une traversoit les parties intérieures & montueuses du pays, l'autre les plaines qui s'étendent le long de la mer. Les premiers historiens du Pérou qui virent ces monumens en parlent avec tant d'admiration & d'étonnement & ont été si bien secondés par les pompeuses descriptions des écrivains plus récents qui ont été conduits par quelque système à vanter les Américains, qu'on seroit tenté de comparer ces travaux des Incas aux anciens chemins militaires dont les restes attestent encore la puissance des Romains; mais dans un pays où il n'y avoit aucun animal domestique que le lama qui n'étoit pas même employé comme bête de trait & qui ne pouvoit porter que des fardeaux très-légers, & où les chemins un peu montueux n'étoient fréquentés que par les hommes, il ne falloit pas beaucoup d'industrie pour faire des routes. Les chemins du Pérou n'avoient que quinze pieds de largeur (1) & dans beaucoup

(1) Cieca, c. 60.

d'endroits ils étoient faits avec si peu de solidité qu'on ne reconnoît plus aujourd'hui leur direction. Dans les parties basses on n'avoit presque fait autre chose que de planter des arbres ou des bornes qui traçoient le chemin aux voyageurs. C'étoit une tâche plus difficile d'ouvrir des sentiers dans les montagnes. On avoit aplani quelques hauteurs & comblé quelques vallons, & pour conserver la route on l'avoit bordée des deux côtés d'un banc de gazon. De distance en distance on y trouvoit des *tambos* ou magasins pour l'Inca & sa suite lorsqu'il voyageoit dans ses domaines. Cette route faite dans des parties du pays plus hautes & moins praticables avoit été construite plus solidement, & quoique par la négligence des Espagnols sur tout ce qui n'est pas relatif à l'exploitation des mines, on n'ait rien fait pour l'entretenir, on peut encore la reconnoître partout (1). Telle étoit la célèbre route des Incas, dont la description, dépouillée de toutes les exagérations & réduite à ce qu'on ne peut révoquer en doute, nous présente encore une preuve incontestable d'un grand

Liv. VII.

(1) Xerès, p. 189, 191. Zarate, lib. I, c. 13, 14. Vega, lib. IX, c. 13. Bouguer, Voyage, p. 105. Ulloa, Entretienimientos, p. 365.

progrès dans les arts & dans la civilisation.
 Liv., VII. Les peuplades sauvages de l'Amérique n'ont pas même eu l'idée de former des communications entre les parties éloignées des pays qu'ils habitoient, les Mexicains l'avoient à peine entrevue, & l'on fait que dans les états les plus civilisés de l'Europe ce n'est qu'après avoir déjà acquis beaucoup d'autres connoissances que les gouvernemens se sont occupés d'une manière un peu suivie des moyens de faciliter le commerce par la construction des chemins.

En faisant des chemins, les Péruviens furent conduits à procurer à leur pays un autre avantage également inconnu au reste de l'Amérique. La route des Incas, dans son cours du sud au nord, étoit coupée par tous les torrens qui sortent des Andes pour se jeter dans l'océan occidental. La rapidité de leur cours, ainsi que les inondations fréquentes qu'ils occasionnent, en rendoient la navigation impossible. Il falloit donc trouver quelque expédient pour les traverser. Les Péruviens ignorant l'art de faire des arches & ne sachant pas travailler le bois, ne pouvoient construire ni ponts de pierre ni ponts de bois. La nécessité, mere de l'invention,

leur avoit suggéré un moyen de suppléer à ce défaut. Ils faisoient des cables d'une grande force avec de l'osier & des lianes, dont leur pays abonde. On tendoit fix de ces cables d'un bord à l'autre paralleles entr'eux & fortement attachés par chaque bout. On les lioit ensemble par d'autres cordages plus petits, assez rapprochés pour former en une seule piece une sorte de filet qui, étant couvert de branches d'arbres & ensuite de terre, faisoient un pont qu'on pouvoit passer avec assez de sécurité (1). Il y avoit des personnes établies à chaque pont pour les entretenir & aider les passagers (2). Dans les pays plats où les rivieres devenoient plus profondes & plus larges & avoient un cours moins rapide, on les passoit dans des *balzas*, espece de radeaux que les Péruviens construisoient & conduisoient avec une adresse qui prouve encore leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique. Toute l'industrie de ceux-ci se bornoit à l'usage de la rame. Les Péruviens avoient osé mâter leurs

(1) Voyez la NOTE LXIV.

(2) Sancho, *ap.* Ramus III, 376. Zarata, *lib.* 1, c. 14. Vega, *lib.* III, c. 7, 8. Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, c. 3, 4.

petits bâtimens & les conduire à la voile, de sorte que non-seulement ils favoient profiter du vent pour marcher avec plus de vîtesse mais ils pouvoient même virer de bord avec assez de célérité (1).

Leur ma-
niere de
traiter la
mine d'ar-
gent.

L'industrie des Péruviens n'étoit pas bornée à ces objets essentiels d'utilité. Ils avoient fait quelques progrès dans des arts qu'on peut appeler de luxe. Ils avoient l'or & l'argent en plus grande abondance qu'aucune autre nation de l'Amérique. Ils recueilloient l'or, comme les Mexicains dans le lit des rivieres ou en lavant les terres qui en contenoient; mais pour se procurer l'argent ils avoient employé une industrie & une adresse assez remarquables. Ils ne connoissoient pas, il est vrai, l'art de creuser la terre à de grandes profondeurs pour pénétrer jusqu'aux richesses qu'elle cache dans son sein; mais ils ouvroient des cavernes sur les bords escarpés des rivieres & dans les flancs des montagnes, & suivoient toutes les veines du métal qui ne se perdoient pas trop avant dans la terre. En d'autres endroits où le métal étoit près de la surface, ils ouvroient la mine en dessus sans creuser trop profon-

(1) Ulloa, *Voyage*, I, 167, &c.

dément, afin que les travailleurs pussent je- Liv. VII.
 ter le minéral sur les bords du trou ou le
 transmettre de main en main dans des paniers
 (1). Ils avoient l'art de fondre la mine &
 de la purifier, soit par la simple application
 du feu, ou, quand elle étoit trop refractai-
 re & mêlée de substances hétérogènes, en
 la traitant dans des petits fourneaux élevés
 & si artistement construits que le courant
 d'air faisoit la fonction de soufflet, machine
 qui leur étoit entièrement inconnue. Par
 ce moyen si simple la mine la plus rebelle
 étoit fondue avec tant de facilité que l'ar-
 gent étoit assez commun au Pérou pour
 qu'on en fît des ustensiles & des vases des-
 tinés aux usages ordinaires (2). On pré-
 tend que plusieurs de ces ustensiles étoient
 aussi précieux par le travail que par la ma-
 tière; mais comme les conquérans de l'A-
 mérique ne connoissoient bien que la valeur
 du métal & ne s'occupoient guere des formes
 que l'art lui avoit données, dans le partage
 du butin on ne tint compte que du poids &
 du degré de finesse, & presque tout fut
 fondu

(1) Ramulio III, 414, A.

(2) Acofta, *lib. IV.*, c. 4, 5. Vega, p. 1, *lib. VIII*,
 c. 25. Ulloa, *Entretien* p. 258.


 Liv. VII.
 Autres
 ouvrages
 de leurs
 arts.

On a vanté aussi leur adresse dans d'autres ouvrages plus recherchés, dont la plus grande partie a été trouvée dans les *guacas* ou élévations de terre dont ils couvroient les corps des morts. Ce sont des miroirs de diverse grandeur, faits d'une pierre dure & rendue brillante par un très-beau poli, des vases de terre de différentes formes, des haches & d'autres armes, des outils servant à leurs travaux, quelques-uns de filex, d'autres de cuivre durci par un procédé inconnu, de manière à pouvoir suppléer au fer dans plusieurs circonstances. Si l'usage de ces outils de cuivre eût été général chez les Péruviens, leurs progrès dans les arts les auroient rapprochés beaucoup des nations les plus éclairées; mais il paroît ou que le métal étoit rare, ou que l'opération par laquelle on le durcissoit étoit difficile & longue; car ces outils étoient en très-petit nombre, & si petits qu'ils ne pouvoient servir que pour les ouvrages les plus légers. Cependant on peut dire que c'est à cette découverte que les Péruviens ont dû leur supériorité sur les autres peuples de l'Amérique en différens arts (1). On peut appliquer aux ouvrages

(1) Zarata, *lib. I, c. 9.* Herrera, *decad. 5, lib. VI, c. 4.*

des arts trouvés au Pérou la même observation que nous avons faite sur ceux des Mexicains. Les pièces qu'on voit en dépôt dans le cabinet du roi à Madrid sont plus admirées à raison de l'adresse qu'il a fallu pour les exécuter avec des outils imparfaits que pour leur élégance & leur délicatesse réelle; & les arts des Péruviens, quoique plus avancés que chez les autres Américains, étoient encore dans l'enfance.

Les faits que nous venons de rassembler paroissent indiquer de grands progrès chez cette nation. Il y en a cependant d'autres qui font penser que la civilisation y étoit encore à ses premiers pas. Dans tous les domaines des Incas, Cuzco étoit la seule ville qui méritât ce nom. Par-tout ailleurs le peuple vivoit épars dans des habitations détachées, ou tout au plus rassemblé dans de petits villages (1). Or, à moins que les hommes ne se réunissent en nombre & ne se lient par une communication fréquente & continuelle ils ne sentent jamais bien le besoin qu'ils ont les uns des autres; ils ne prennent jamais parfaitement l'esprit & les mœurs de la vie sociale. Dans un pays immense

Liv. VII.

Etat imparfait de leur civilisation.

Cuzco étoit la seule ville.

(1) Zarata, *lib. 1, c. 9.* Herrera *decad. 5, lib. VI, c. 4.*

où il n'y avoit qu'une seule ville , les progrès de la civilisation & des arts ont dû être si lents & arrêtés par tant d'obstacles qu'il faut plutôt s'étonner que les Péruviens les aient portés si loin.

Nulla
sépara-
tion mar-
quée en-
tre les
profes-
sions.

En conséquence de cet état d'union imparfaite , la séparation des professions au Pérou n'étoit pas à beaucoup près aussi complète que chez les Mexicains. Plus l'association des hommes entre eux est foible , plus leurs mœurs sont simples & leurs besoins en petit nombre. L'industrie qui pourvoit aux usages communs de la vie n'est pas alors assez délicate ni assez difficile à acquérir pour qu'il soit nécessaire de s'y former par une éducation suivie. Chaque Péruvien exerçoit indistinctement toutes les professions. Il n'y avoit que les artistes occupés aux ouvrages de luxe & de curiosité qui formassent un ordre séparé & distingué des autres citoyens (1).

Peu de
commer-
ce.

Le défaut de villes dans le Pérou entraînoit un autre effet à sa suite. Il y avoit peu de commerce entre les parties de ce grand empire. La grande activité du

(1) Acofta , *lib. VI. c. 15.* Vega , *lib. V , c. 9.* Herrera , *deca. 5 , lib. IV. c. 4.*

commerce est de la même époque que la formation des villes. Aussi-tôt que les membres d'une société se rassemblent en grand nombre en un même lieu, les opérations de la communauté prennent plus de vigueur. Les citoyens des villes commencent à dépendre pour leur subsistance du travail des cultivateurs. Ceux-ci reçoivent des villes quelque'équivalent de leurs denrées. Le commerce entr'eux s'établit & les productions des arts s'échangent régulièrement pour celles de l'agriculture. Les villes du Mexique avoient des marchés réglés & tous les objets des desirs & des besoins des hommes y étoient en même tems les objets du commerce. Mais au Pérou, la division singulière de la propriété & la manière dont les terres étoient possédées étoient un obstacle à presque toute espèce de commerce & privoit la société de cette communication active entre tous ses membres (1), qui est en même tems le lien de leur union & l'aiguillon qui les presse dans leur marche vers la civilisation.

(1) Vega. *lib. c. 8.*

Liv. VII.
 Péru-
 viens peu
 propres
 à la guer-
 re.

 Les Péruviens manquoient absolument du courage guerrier, défaut aussi remarquable en eux qu'il leur fut funeste (1). La plus grande partie des nations grossières de l'Amérique résisterent aux Espagnols avec un courage féroce & indomptable, quoiqu'avec peu de conduite & de succès. Les Mexicains défendirent leur liberté avec beaucoup de persévérance & ne furent soumis qu'avec beaucoup de peine. Les Péruviens, subjugués tout d'un coup & presque sans résistance, perdirent par leur timidité les occasions les plus favorables de recouvrer leur liberté & d'exterminer leurs oppresseurs. Quoique leur tradition nous présente tous les Incas comme des princes guerriers, toujours à la tête d'armées conquérantes & victorieuses, on ne trouve aucune trace de cet esprit militaire dans aucune circonstance postérieure à l'invasion des Espagnols. Peut-être leurs institutions en adoucissant leurs mœurs leur donnoient-elles cette mollesse indigne de l'homme; peut-être la douceur de leur climat énermoit-elle leur constitution physique. Peut-

(1) Xerès, 190. Sancho, *ap.* Ramus III, 372. Herrera, *decad.* 5, *ib.* 1, c. 3.

être aussi quelque principe de leur gouvernement que nous ne connoissons pas étoit. Liv. VII.
il la cause de cette foiblesse politique. Liv. VII.
Quoi qu'il en soit, le fait est certain, & il n'y a pas dans l'histoire un seul exemple d'un peuple si peu avancé en ce genre, si destitué de tout art & de tout courage militaire. Leur postérité conserve le même caractère. Les Indiens du Pérou sont le peuple de l'Amérique le plus asservi & le plus familiarisé avec le joug. Enervés par une vie sans activité, ils paroissent incapables de toute action hardie & vigoureuse.

A ces vices de leur état politique se joignent quelques faits détachés, conservés par les historiens Espagnols, qui montrent encore des traces frappantes de barbarie dans les mœurs. Les Péruviens avoient la même coutume que nous avons vue parmi les nations sauvages de l'Amérique. A la mort de l'Inca & d'autres grands personnages, on égorgeoit un grand nombre de leurs domestiques sur leur tombeau & on les enterroit autour de leur guaca, afin que le prince ou le grand pussent paroître dans l'autre monde avec la même dignité & y être servis avec le même respect. A la mort d'Huana

Capac, le plus puissant de leurs monarques, plus de mille victimes furent immolées sur sa tombe (1). En un autre point les Péruviens paroissent avoir été plus grossiers que les nations les plus sauvages; quoiqu'ils connussent l'usage du feu & qu'ils s'en servissent à préparer le maïs & d'autres végétaux pour leur nourriture, ils mangeoient la viande & le poisson entierement crus & étonnerent les Espagnols par cette pratique si contraire aux idées de tous les peuples civilisés (2).

Autres
domaines
de l'Es-
pagne en
Améri-
que.

Quoique le Mexique & le Pérou soient parmi les possessions de l'Espagne au nouveau monde celles qui, à raison de leur état ancien & présent, ont attiré davantage l'attention de l'Europe, elle y possède d'autres domaines importans, soit par leur étendue, soit par leur produit. L'Espagne devint maîtresse de la plupart de ces établissemens pendant la première moitié du seizième siècle & dut ses conquêtes à des aventuriers particuliers qui armoient, soit à Saint-Domingue, soit dans la vieille Espagne. Si nous voulions suivre chacun de ces chefs dans ses expéditions nous retrouverions le

(1) Acosta, *lib. V, c. 7.*

(2) Xerès, p. 190. Sancho, *ap. Ram. III, p. 372, C. Herrera, dec. V. lib. 1, c. 3.*

même courage, la même ardeur, la même ==
 persévérance, la même avidité, la même Liv. VII.
 constance à supporter toutes les fatigues &
 à vaincre tous les obstacles, qui distinguerent
 les Espagnols dans leurs grandes conquêtes
 en Amérique. Mais au lieu d'entrer dans
 un détail qui ne présenteroit presque qu'une
 répétition des faits que nous avons déjà rap-
 portés, je me contenterai de jeter un
 coup-d'œil sur les autres provinces Espagno-
 les de l'Amérique dont je n'ai pas encore
 parlé, & de donner à mes lecteurs une idée
 plus juste de leur grandeur, de leur ferti-
 lité & de leur opulence.

Je commence par les contrées voisines Provin-
 des deux grandes monarchies dont je viens ces voisi-
 de tracer l'histoire & les institutions, & je nes du
 décrirai ensuite les autres possessions espa- Mexique.
 gnoles en Amérique. La juridiction du vi-
 ce-roi de la nouvelle Espagne s'étend sur
 diverses autres provinces qui n'étoient pas
 soumises à l'empire du Mexique. Celles de
 Cinaloa & de Sonora qui s'étendent le long Cinaloa
 de la côte orientale de la mer vermeille ou & Sonora.
 du golfe de Californie, aussi bien que les
 immenses contrées de la nouvelle Navarre
 & du nouveau Mexique à l'ouest & au nord,

ne reconnoissoient point l'autorité de Montezume ni celle de ses prédécesseurs. Ces régions, aussi vastes que le Mexique lui-même, sont plus ou moins soumises au joug Espagnol. Elles occupent une des plus agréables parties de la zone tempérée. Leur sol est en général très-fertile & les productions du genre animal & végétal y sont excellentes. Elles ont une communication avec la mer pacifique ou avec le golfe du Mexique & sont arrosées par des rivières qui les enrichissent & qui pourroient devenir d'un grand secours pour le commerce. Le nombre des Espagnols établis dans ces beaux pays est à la vérité extrêmement petit. Ils l'ont soumis & ne l'ont jamais occupé; mais si la population s'augmentoît dans leurs anciens établissemens de l'Amérique, elle pourroit s'étendre sur ces grandes régions, dont ils n'ont pas pu encore prendre véritablement possession.

Mines.

Une circonstance peut contribuer à amener ce changement. On y a découvert des mines très-riches tant d'or que d'argent. Si on les ouvre & qu'on les exploite avec quelque succès la population s'y portera. Pour fournir aux besoins de cette multitude

la

la culture s'accroîtra, des artisans s'y établiront, l'industrie & la richesse commenceront à s'y montrer. Il y a plusieurs exemples de ces changemens en différentes parties de l'Amérique depuis qu'elles sont tombées sous la domination des Espagnols. Des villages peuplés & de grandes villes se sont tout à coup élevées dans des lieux sauvages & inhabités. Le travail des mines n'est pas à beaucoup près l'objet le plus digne de fixer l'attention d'une société naissante; mais ce peut être un moyen d'y animer une activité utile & d'y augmenter la population. On a vu un exemple récent & singulier en ce genre, qui est encore peu connu en Europe & qui, pouvant avoir des suites importantes, mérite notre attention. Les Espagnols établis dans les provinces de Cinaloa & de Sonora avoient été long-tems inquiétés par les incursions de quelques tribus sauvages d'Indiens qui les avoisinent. En 1765 les incursions devinrent si fréquentes & si meurtrières que les habitans au désespoir s'adressèrent au marquis de Sainte-Croix, vice-roi du Mexique, pour obtenir de lui un corps de troupes qui pût les mettre en état de repousser dans leurs montagnes ces terribles

Liv. VII.

Décon-
verte ré-
cente &
reinar-
quable.

ennemis ; mais le fisc étoit si épuisé par les
Liv. VII. grandes sommes qu'on en avoit tirées pour
soutenir la dernière guerre contre la grande
Bretagne , qu'il ne fut pas possible au
vice-roi d'en tirer aucun secours. Ce qu'il
ne pouvoit par sa place , il l'exécuta par le
crédit que lui donnoient ses vertus. Il en-
gagea des négocians à avancer environ deux
cens mille pézos pour fournir aux frais de
l'expédition. On la confia à un bon offi-
cier : on employa trois années à poursuivre
les sauvages dans des montagnes & des dé-
filés presque impraticables ; enfin elle se ter-
mina en 1771 par l'entière soumission des
Indiens qui cessèrent d'être la terreur des
deux provinces qu'ils dévastoyent. Dans le
cours de cette entreprise les Espagnols
traversèrent des contrées où il ne paroît
pas qu'ils eussent pénétré auparavant , &
découvrirent des mines dont la richesse les
étonna , quoiqu'ils en connussent déjà de
fort riches. A Cineguilla , dans la province
de Sonora , ils entrèrent dans une plaine de
quatorze lieues d'étendue où ils trouverent
l'or en grains à la profondeur seulement de
seize pouces , en morceaux si considéra-
bles que quelques-uns pesoient jusqu'à neuf

marcs, & en si grande quantité qu'en peu ⁼⁼⁼⁼ de tems un petit nombre de travailleurs en ⁼⁼⁼⁼ Liv. VII. recueillit mille marcs sans prendre la peine de laver les terres qui les contenoient & qui paroissoient si riches que des personnes intelligentes estimoient qu'il y avoit pour un million de pezos de métal fin. Avant la fin de l'année 1771, il s'établit à Cineguilla, sous l'autorité de quelques magistrats & la conduite de plusieurs ecclésiastiques, environ deux mille personnes; & comme on a découvert plusieurs autres mines aussi riches que celles de Cineguilla, tant dans Sonora que dans Conaloa (1) il est probable que ces provinces, jusqu'à présent négligées & peu habitées, pourront égaler bientôt en richesses & en population les autres possessions des Espagnols dans le nouveau monde.

Effers
qu'elle
peut
avoir.

La Californie, péninsule située de l'autre ^{Californie.} côté de la mer vermeille, semble avoir été ^{son état.} moins connue des anciens Mexicains que les provinces dont je viens de parler. Elle fut découverte par Cortès dans l'année 1536, (liv. 5, p. 283). Pendant longtems, elle fut si peu fréquentée qu'on ignoroit

(1) Voyez la NOTE LXV.

== == jusqu'à sa forme & que dans plusieurs car-
 LIV. VII. tes elle étoit représentée comme une île
 (1). Quoique le climat de ce pays semble
 devoir être excellent, si l'on en juge par
 sa situation, les Espagnols n'ont pas réussi
 à y former des établissemens. Vers la fin
 du dernier siècle, les Jésuites qui s'étoient
 donné la peine de l'étudier & d'en civiliser
 les habitans, avoient acquis insensiblement
 sur eux une autorité aussi absolue que celle
 qu'ils avoient sur les peuples du Paraguay,
 & travailloient à y introduire la même po-
 lice & à y gouverner les Indiens par les
 mêmes maximes. Pour empêcher la cour
 d'Espagne de concevoir quelque jalousie de
 leurs opérations, ils avoient eu grand soin
 de donner une très-mauvaise idée du pays.
 Selon eux, le climat en étoit si mal-sain &
 le sol si stérile que le seul zèle de la con-
 version des Indiens avoit pu déterminer les
 missionnaires à s'y établir (2). Plusieurs bons
 citoyens s'étoient efforcés de détromper leur
 souverain en montrant la Californie sous un
 point de vue très-différent & ils n'y avoient
 pas réussi. Enfin lorsque la société fut

Possibilité
 d'en tirer
 parti.

(1) Voyez la NOTE LXVI.

(2) Venegas, *hist. de la Californie*, 126.

chassée de tous les domaines d'Espagne, la cour de Madrid se défiant autant des Jésuites qu'elle avoit eu jusques-là de confiance aveugle en eux, envoya D. Joseph Galves, que ses talens ont depuis élevé au ministère des Indes, pour visiter cette péninsule. Il en rendit un compte très-favorable. Il reconnut que la pêche des perles sur la côte pouvoit être très-avantageuse & y découvrit des mines d'or qui promettoient beaucoup (1). La Californie étant très-voisine de Cinaloa & de Sonora, il est probable que si la population de ces provinces s'augmente conformément aux conjectures que nous venons d'exposer, elle pourra s'étendre dans la péninsule, qui ne sera plus comptée alors parmi les possessions inutiles & désertes des Espagnols en Amérique.

A l'est de Mexico, le Yucatan & le pays des Honduras sont compris dans le gouvernement de la nouvelle Espagne, quoiqu'anciennement il ne paroisse pas qu'ils aient fait partie de l'empire du Mexique. Ces grandes provinces s'étendent depuis la baie de Campêche jusques par-delà le cap Gracias à

Liv. VII.

Yucatan
& pays
des Hon-
duras.

(1) Loranzano, 349, 350.

=====
 Liv. VII. Dios. Elles ne tirent pas leur valeur, com-
 me les autres provinces Espagnoles du nou-
 veau monde, ni de la fertilité de leur sol,
 ni de la richesse de leurs mines; mais elles
 donnent en plus grande abondance qu'aucu-
 ne autre partie de l'Amérique le bois de tein-
 ture qui est si supérieur à toutes les autres
 matieres employées dans les procédés de
 cet art, & dont la consommation est im-
 mense en Europe & forme l'objet d'un très-
 grand commerce. Pendant un long période
 aucune nation Européenne n'a mis le pied
 dans ces provinces & n'a tenté de partager
 ce commerce avec les Espagnols. Mais
 après la conquête de la Jamaïque par les
 Anglois, les Espagnols s'apperçurent bien-
 tôt qu'ils avoient près d'eux de redoutables
 voisins. Un des premiers objets qui tente-
 rent les Anglois fut le grand profit du com-
 merce de bois de teinture & la facilité d'en
 enlever quelque partie aux Espagnols. Quel-
 ques aventuriers de la Jamaïque firent une
 premiere tentative au cap Catoche, situé au
 sud-est de celui de Yucatan, & firent un
 grand profit en y coupant des bois. Lors-
 que les arbres les plus proches de la côte
 furent abattus, ils se porterent à l'isle de

Affoiblis-
 sement du
 commerce
 desEspag-
 nois dans
 ces pays.

Trist dans la baie de Campêche; & enfin ~~=====~~ ils ont placé leur principal établissement dans ^{Liv. VII.} la baie de Honduras. Les Espagnols alarmés de cette entreprise ont tâché par la voie des remontrances ou des négociations & enfin à force ouverte d'empêcher les Anglois de mettre le pied dans cette partie du continent de l'Amérique; mais après avoir lutté pendant plus d'un siècle, les revers de l'Espagne dans la dernière guerre ont arraché à la cour de Madrid un consentement à ce que ces étrangers s'établissent au milieu de ses possessions (1). Les Espagnols ont ressenti tant de peine à se voir forcés de faire cette humiliante concession qu'ils ont cherché & trouvé un moyen de la rendre inutile aux Anglois, qui leur a mieux réussi que la négociation & la force. Le bois de teinture de la côte de l'ouest du Yucatan, où le sol est plus sec, est bien supérieur à celui des terrains marécageux où les Anglois sont établis. En encourageant la coupe chez eux & en supprimant les droits que cette matière payoit en Espagne (2),

(1) Traité de Paris, art. XVIII.

(2) *Real Cedula* Campomaues III, 145.

~~==~~
 Liv. VII. ils ont donné une si grande activité à cette
 Il se branche de leur commerce que le bois des
 rétablit. Anglois est infiniment tombé de prix & con-
 séquemment le commerce de la baie de Hon-
 duras est déchu graduellement (1) depuis
 l'époque même où il a reçu une sanction lé-
 gale par l'accord des deux cours. Il est mé-
 me probable qu'il sera bientôt abandonné &
 que les provinces du Yucatan & de Hondu-
 ras redeviendront bientôt des possessions im-
 portantes pour l'Espagne.

Costa-
 Rica &
 Veragua.

Plus loin à l'est du pays de Honduras, sont
 situées les deux provinces, de Costa-Rica &
 Veragua qui dépendent encore de la vice-
 royauté de la nouvelle Espagne, mais qui
 ont été si négligées par les Espagnols & qui
 paroissent si pauvres qu'elles ne méritent gue-
 re notre attention.

Le Chili.

La province la plus importante qui dépen-
 de de la vice-royauté du Pérou est le Chi-
 li. Les Incas avoient établi leur domaine
 dans quelque partie du sud de ce grand
 pays; mais dans tout le reste le courage des
 naturels les avoit maintenus dans l'indépen-
 dance. Les Espagnols attirés par la renom-
 mée

(1) Voyez la NOTE LXVII.

mée de son opulence tenterent de bonne heure d'en faire la conquête sous les ordres de Diego Almagro. Après sa mort, Pedro de Valdivia reprit ce projet. Ils trouverent l'un & l'autre de grands obstacles. Le premier abandonna son entreprise, comme je l'ai dit plus haut (1); le dernier, après avoir déployé tout son courage & tous ses talens militaires, périt avec un corps considérable de troupes qui étoit sous ses ordres. La bravoure & l'habileté de François de Villagra son lieutenant contint les Indiens & sauva le reste des Espagnols. Peu à peu toute la plaine le long de la côte fut soumise. Les parties montagneuses sont encore occupées par les Puelches, les Araucos & d'autres tribus Indiennes dont le voisinage est toujours redoutable aux Espagnols qui depuis deux siècles sont obligés de soutenir avec ces peuples une guerre presque continuelle, interrompue seulement par quelques intervalles d'une paix mal assurée.

La partie du Chili qui peut être regardée comme province Espagnole s'étend sur une assez petite largeur le long de la côte, depuis le désert d'Aracamas jusqu'à l'isle de

Beauté
du climat
& bonté
du sol.

(1) Liv. 6. p. 379.

=====
Liv. VII. Chiloë, sur plus de neuf cens milles de long. Ce climat est le plus délicieux de l'Amérique, & peut-être en est-il peu dans le monde entier qu'on puisse lui comparer. Quoique voisin de la zone torride, on n'y éprouve jamais d'excessives chaleurs parce que les Andes lui servent d'abri, & qu'il est constamment rafraîchi par des brises de mer. La température de l'air y est si douce & si égale que les Espagnols la préfèrent à celle des provinces du sud de l'Espagne. La fertilité du sol répond à la douceur du climat & le rend propre à recevoir & à nourrir toutes les plantes de l'Europe. Les plus précieuses, le bled, le vin & l'huile, abondent au Chili comme si elles étoient naturelles au sol. Tous les fruits qu'on y a portés de notre continent y arrivent à une parfaite maturité. Les animaux de notre hémisphère s'y multiplient & leurs races se perfectionnent dans ce climat délicieux. Les especes des bêtes à corne y sont plus belles qu'en Espagne. Les chevaux du Chili sont plus beaux & plus vigoureux que les andalous dont ils descendent. La nature ne s'est pas bornée à y enrichir la surface de la terre; elle a caché des trésors dans ses entrailles. On a

découvert en différens endroits des mines très-riches d'or, d'argent, de cuivre & de plomb. Liv. VII.

Un pays si favorisé de la nature paroîtroit Causes devoir être un établissement préféré & l'ob- qui ont jet particulier des soins du gouvernement fait négliger le Chili Espagnol : le contraire est arrivé. Une gran- li par les de partie du Brésil est restée déserte. Il n'y Espa- a pas en tout plus de quatre-vingt mille gnols. blancs & environ trois fois autant de negres & de métis. Le sol le plus fertile de l'Amérique demeure sans culture & ses mines les plus riches ne sont point exploitées. Quelqu'étrange que cette négligence puisse paroître, on peut en assigner les causes. Tout le commerce de l'Espagne avec ses colonies de la mer du sud ne s'est fait pendant deux siècles que par Porto-Bello. Toutes les productions des colonies étoient embarquées dans les ports de Callao ou d'Arica au Pérou, & envoyées à Panama d'où elles étoient transportées par terre au travers de l'Isthme. Toutes les marchandises qu'elles recevoient de la métropole leur étoient portées de Panama & débarquées dans les mêmes ports du Pérou. Ainsi les importations au Chili, de même que les exportations de ce pays, passaient

par les mains des commerçans du Pérou.
 Liv. VII. Ceux ci faisoient un double profit, & dans
 les deux cas les habitans du Chili étoient
 dans leur dépendance, sans commerce direct
 avec l'Espagne & à la merci d'une autre co-
 lonie pour fournir à leurs besoins aussi-bien
 que pour vendre leurs productions. Avec
 de tels obstacles & privés de tout encoura-
 gement, la population & l'industrie ne pou-
 voient faire aucun progrès. Mais aujour-
 d'hui l'Espagne, par des raisons que j'ex-
 poserai plus bas, a adopté un nouveau sys-
 tème & conduit son commerce avec ses co-
 lonies de la mer du sud par des vaisseaux
 qui doublant le cap Horn établissent une
 liaison directe entre le Chili & la métropo-
 le. L'or, l'argent & les autres productions
 de cette province peuvent être échangés
 dans ses propres ports avec les ouvrages des
 manufactures de l'Europe. Par-là le Chili
 peut s'élever rapidement à l'importance que
 ses avantages naturels doivent lui donner
 parmi les établissemens Espagnols. Il peut
 fournir de grains le Pérou & les autres pays
 situés vers la mer pacifique. Il peut leur
 donner du vin, des bestiaux, des chevaux,
 du chanvre & beaucoup d'autres objets de

Raïsons
 de croire
 que l'état
 de ce pays
 deviendra
 meilleur.

consommation, pour lesquels les provinces de la mer du sud dépendent aujourd'hui de l'Europe. Quoique ce nouveau plan ne soit suivi que depuis un petit nombre d'années, les effets en sont déjà sensibles (1). Si on s'y tient avec quelque fermeté pendant un demi-siècle, on peut prédire que la population, l'industrie & la richesse auront bientôt fait au Chili de grands progrès.

=====
Liv. VII.

A l'est des Andes les provinces du Tucuman & de Rio de la Plata bornent le Chili & dépendent aussi de la vice-royauté du Pérou. Ces régions immenses s'étendent du nord au sud sur une longueur de plus de treize cents milles & sur une largeur de plus de mille milles. Beaucoup de royaumes d'Europe n'ont pas tant d'étendue. On peut les diviser assez naturellement en deux parties, l'une au nord & l'autre au sud de la rivière de la Plata. La première comprend le Paraguay, les fameuses missions des Jésuites, & quelques autres districts. Les bornes des possessions espagnoles & portugaises n'y sont pas encore bien déterminées & ont été l'objet des disputes qui subsistent encore entre les deux cours. Il est probable que

Provinces
du Tucuman & de
Rio de la
Plata.

Leur di-
vision.

(1) Campomanes II, 157.

la contestation se décidera enfin, soit à l'amiable, soit par les armes. Je traiterai pour cette raison de la partie du nord lorsque je ferai l'histoire de l'Amérique Portugaise. Je me servirai alors de relations authentiques, tant espagnoles que portugaises, pour faire connoître à fond les opérations & les vues des Jésuites dans l'établissement de ce gouvernement singulier qui a si fort attiré l'attention de l'Europe & qu'on a si mal connu. Je bornerai mes observations actuelles aux deux gouvernemens du Tucuman & de Buenos-Ayres.

Buenos-Ayres.

Les Espagnols entrèrent dans cette partie de l'Amérique par la rivière de la Plata. Leurs premières tentatives pour s'y établir furent très malheureuses; mais ils persistèrent, soutenus d'abord par l'espoir de découvrir des mines dans l'intérieur du pays, & ensuite par la nécessité de l'occuper eux-mêmes pour empêcher les autres nations de s'y introduire & de pénétrer par-là dans leurs riches possessions du Pérou. Ils n'y ont point fait d'autre établissement considérable que Buenos-Ayres. On n'y voit que quelques pauvres villages de deux ou trois cens habitans chacun, auxquels ils ont cherché à

donner de l'importance en les appelant du nom de villes & en y érigeant des évêchés. Liv. VII. Une circonstance qu'on n'avoit pas prévue a contribué à rendre ce district intéressant malgré le défaut de population. La province de Tucuman, ainsi que le pays situé au sud de la Plata, au lieu d'être couverte de bois comme les autres parties de l'Amérique, n'est qu'une vaste plaine sans un seul arbre. Son sol est une couche profonde de terre franche & fertile couverte d'une verdure continuelle & arrosée par un grand nombre de ruisseaux qui descendent des Andes. Dans ces riches pâturages les chevaux & les autres bestiaux importés d'Europe se sont multipliés à un degré presque incroyable. Cet avantage a mis les habitans en état d'entretenir un commerce lucratif & avec le Pérou, qu'ils fournissent de bestiaux, de chevaux & de mules, & avec l'Europe où ils portent une prodigieuse quantité de cuirs & de peaux. Mais la situation commode de cette colonie pour faire un commerce prohibé par la cour d'Espagne, a été la principale source de sa prospérité. Tandis que la cour de Madrid suivoit ses relations avec l'Amérique d'après son ancien système, la

Liv. VII. ~~=====~~ riviere de la Plata étoit si écartée de la route des vaisseaux Espagnols que les Interlopes pouvoient presque sans risques y verser les ouvrages des fabriques d'Europe en assez grande quantité pour fournir au besoin de la colonie & pour approvisionner aussi les parties orientales du Pérou. Lorsque les Portugais du Bresil étendirent leurs établissemens jusques sur les bords de la riviere de la Plata, il s'ouvrit encore un nouveau canal, par lequel les marchandises prohibées purent s'introduire dans les colonies espagnoles avec encore plus d'abondance & de facilité. Ce commerce illégal, quoique funeste à la métropole, contribua à faire prospérer la colonie qui en retiroit un avantage immédiat, & Buenos-Ayres devint par degrés une ville opulente & peuplée. Il est difficile de déterminer à présent avec quelque certitude quel sera l'effet du changement de système de la cour d'Espagne, relativement à cette colonie & à l'administration de son commerce, dont nous parlerons dans la suite de cette histoire.

Autresterritoires appartenans à l'Espagne. Tous les autres territoires appartenans à l'Espagne dans le nouveau monde, si l'on excepte les isles, sont compris sous deux

grandes divisions. La première porte le nom de *Tierra-Firme*, & s'étend le long de l'océan Atlantique depuis la frontière orientale de la nouvelle Espagne jusqu'à l'embouchure de l'Orenoque; la dernière s'appelle nouveau royaume de Grenade & occupe les parties intérieures. Je terminerai ce livre par une description abrégée de ces deux pays.

A l'est de Veragua, la dernière des provinces comprises de ce côté sous la vice-royauté du Mexique, est l'Isthme de Darien. Quoique cette partie du continent de l'Amérique ait vu les premiers établissemens des Espagnols, la population n'avoit fait aucun progrès dans le Darien. Comme le pays est extrêmement montagneux, que les pluies qui y regnent une grande partie de l'année le rendent très-mal sain & qu'il ne contient aucune mine de grand produit, il auroit été probablement abandonné sans la bonté du Havre de Porto-Bello sur la mer Atlantique d'un côté, & sans le havre de Panama de l'autre. Ces deux ports ont été appelés les clefs de la communication des deux mers, entre l'Espagne & ses plus riches colonies. Panama est devenue une ville

Liv. VII. considérable & florissante. L'insalubrité de l'air a arrêté l'accroissement de Porto-Bello. Comme le commerce de l'Espagne avec ses établissemens de la mer du sud est maintenant conduit par un autre canal, il est probable que Porto-Bello & Panama déclineront insensiblement lorsque ces établissemens ne seront plus soutenus par un commerce auquel ils doivent leur prospérité & même leur existence.

Carthagene & Sainte-Marthe.

Les provinces de Carthagene & de Sainte-Marthe sont à l'est de l'Isthme de Darien. Le pays en est montagneux aussi ; mais les vallées y sont moins resserrées, bien arrosées & très-fertiles. Pedro de Heredia le soumit à l'Espagne vers 1532. Il est mal peuplé & par conséquent mal cultivé. Il produit cependant beaucoup de drogues médicinales & quelques pierres précieuses & en particulier des émeraudes ; mais il tire sur-tout quelque importance du port de Carthagene, le meilleur & le mieux défendu de tous ceux que l'Espagne possède en Amérique. Avec une situation si favorable le commerce y a pris bientôt un grand accroissement. Dès 1544 Carthagene paroît avoir été une ville considérable. Mais lorf-

qu'elle fut choisie pour être l'abord des Galions à leur arrivée d'Europe & leur rendez-vous pour se préparer à retourner ensemble en Espagne, elle devint bientôt une des plus belles, des plus peuplées & des plus riches villes de l'Amérique. Il y a cependant lieu de croire qu'elle est arrivée à son plus haut période, & que le changement de système de la cour d'Espagne pour la conduite du commerce avec l'Amérique, en la privant de la visite des Galions, la fera déchoir insensiblement. Mais les richesses qui y sont déjà rassemblées pourront trouver quelque nouvelle destination & prendre une route jusqu'à présent négligée. Son port est sûr & si bien situé pour recevoir les marchandises d'Europe; ses négocians ont tellement l'habitude de les fournir à toutes les provinces adjacentes, qu'elle pourra retenir encore un grand commerce & conserver un rang distingué parmi les villes du nouveau monde.

La province contiguë à Sainte-Marthe, en allant à l'est, fut visitée pour la première fois dans l'année 1499 (1) par Alphonse d'Ojeda. Les Espagnols à leur débarque-

Venezuela.

(1) Livre II, pag. 294.

~~ment~~ voyant quelques huttes que les Indiens avoient établies sur des pieux pour les élever au-dessus des eaux stagnantes qui couvroient la plaine, donnerent au pays le nom de *Venezuela*, ou petite Venise, d'après leur penchant ordinaire à trouver des ressemblances entre ce qu'ils découvroient en Amérique & ce qu'ils connoissoient en Europe. Ils firent quelques tentatives pour s'y établir, mais sans succès. Ils en devinrent enfin les maîtres par des moyens bien différens de ceux qui les ont mis en possession de leurs autres domaines du nouveau monde. L'ambition de Charles V l'engagea souvent dans des projets si multipliés & si vastes que ses revenus ne suffisoient pas pour les dépenses de l'exécution. Parmi d'autres expédiens qu'il employa pour y suppléer, il avoit emprunté de grosses sommes des Velfers d'Augsbourg, qui étoient alors les plus riches négocians de l'Europe. Pour leur paiement, & peut-être pour en obtenir de nouveaux secours, il leur concéda la province de *Venezuela* pour la tenir en fief héréditaire de la couronne de Castille, à la condition pour eux qu'ils se rendroient maîtres du pays & qu'ils y établissent une colonie. On

devoit espérer que des commerçans donneroient à un pareil établissement une forme différente de celle que les Espagnols avoient donnée à leurs autres colonies, qu'ils y favoriseroient davantage les progrès de l'industrie utile, & qu'ils connoistroient mieux les sources véritables de l'opulence & de la prospérité du pays. Mais malheureusement ils confièrent l'exécution de leur plan à quelques-uns des soldats de fortune dont l'Allemagne étoit remplie au seizième siècle. Ces aventuriers, avides de s'enrichir afin de pouvoir abandonner promptement un pays dont le séjour leur parut très-désagréable, au lieu d'y établir une colonie qui auroit pu cultiver & améliorer le sol, se répandirent dans les différens districts, pour y chercher des mines, pillant par-tout les Indiens avec la plus cruelle rapacité & les accablant de travaux qu'ils ne pouvoient supporter. En peu d'années leurs exactions, plus atroces que celles des Espagnols eux-mêmes, désolèrent si complètement cette province qu'elle ne put plus leur fournir de subsistance & que les Velfers furent forcés d'abandonner une propriété qui ne pouvoit plus leur rapporter

— aucun avantage (1). Lorsque les restes
 Liv. VII. malheureux des Allemands eurent quitté Ve-
 nezuela, les Espagnols s'en remirent en pos-
 session; mais malgré plusieurs avantages na-
 turels dont ce pays est pourvu, c'est encore
 un des établissemens des Espagnols les plus
 languissans & les moins utiles à la nation.

Carracas
 & Cu-
 mana.

Les provinces de Carracas & de Cumana
 sont les dernières de cette côte qui appar-
 tiennent aux Espagnols. J'aurai occasion de
 décrire leur état & leurs productions lors-
 que je parlerai de l'établissement & des
 opérations de la compagnie qui a obtenu le
 privilege exclusif du commerce de ces deux
 colonies.

Nouveau
 royaume
 de Grenade.

Le nouveau royaume de Grenade est un
 pays tout-à-fait méditerranée & d'une grande
 étendue. Les rois d'Espagne en sont deve-
 nus maîtres vers l'an 1536, par le courage
 & l'habileté de Sebastien de Benalcazar & de
 Gonzale Ximenès de Quesada, deux des
 meilleurs officiers qui aient déployé leurs ta-
 lens en Amérique. Le premier qui comman-
 doit en ce tems-là à Quito, l'attaqua par
 le sud; le second y entra par Sainte-Marthe

(1) Oviedo y Bagnos, *hist. de Venezuela*, p. 2, &c.

du côté du nord. Comme les Indiens de cette partie étoient moins sauvages qu'aucun Liv. VII. ne des nations de l'Amérique, si l'on excepte les Mexicains & les Péruviens (1), ils se défendirent avec beaucoup de résolution & de conduite. Mais l'habileté & la confiance de Benalcazar & de Quesada surmonterent tous les obstacles & tous les dangers, & ajoutèrent cette conquête à toutes celles de l'Espagne dans la partie méridionale du nouveau monde.

Le nouveau royaume de Grenade est si élevé au-dessus du niveau de la mer que quoiqu'il soit très-voisin de la ligne, le climat en est très-tempéré. Ses vallées ne le cedent pas en fertilité aux meilleures terres de l'Amérique, & dans les parties élevées on trouve des pierres précieuses de différentes especes. L'or qu'on y recueille n'est pas enfoncé profondément dans la terre ; il est mêlé avec elle très-près de la surface & on l'en sépare facilement par des lavages répétés. Cette opération s'exécute par des esclaves negres. Car quoique l'expérience ait prouvé que l'air froid des mines profondes leur est funeste & qu'on ne puisse par cette

(1) Voyez le Livre quatrieme.

raison les employer dans les mines d'argent ,
 Liv. VII. ils sont plus capables des autres especes de
 travaux que les Américains. Les naturels du
 nouveau royaume de Grenade se trouvant
 exempts de ce service pénible, qui a dé-
 truit si rapidement leur race dans les autres
 parties de l'Amérique , se sont fort multi-
 pliés. Quelques districts fournissent l'or aussi
 abondamment que la vallée de Cineguilla
 dont j'ai parlé plus haut , & ce qui prouve
 encore combien il y abonde , c'est qu'on
 l'y trouve souvent en *pepitas* ou grains. Sur
 une hauteur voisine de Pampelune, on a vu
 tel travailleur en recueillir en un jour la
 valeur de mille pezos (1). Le dernier gou-
 verneur de Santa-Fé a rapporté en Espagne
 un bloc d'or massif estimé environ seize
 mille six cens cinquante livres tournois. Cet
 échantillon le plus beau , le plus gros que
 l'on ait trouvé dans le nouveau monde, est
 actuellement dans le cabinet Royal de Madrid.
 Mais sans établir aucun calcul sur ces exem-
 ples extraordinaires , il est certain que la
 quantité d'or recueillie annuellement de ces
 pays ,

(1) Piedrahita , *hist. del N. Reyno* , p. 481 , manus-
 crit entre les mains de l'Auteur.

pays, particulièrement dans le Popeyan & le Choco, est très-considérable. Les villes du nouveau royaume de Grenade sont florissantes & peuplées, & la population s'y accroît encore de jour en jour. La culture & l'industrie commencent à y être encouragées & prospèrent. Les produits des mines & d'autres marchandises sont portés à Carthagene par la grande riviere de Sainte-Madeleine & fournissent à cette ville la matiere d'un grand commerce. D'un autre côté le nouveau royaume de Grenade communique avec la mer Atlantique par l'Orénoque. Mais le pays arrosé par cette riviere du côté de l'est est encore peu connu, & les Espagnols n'y ont qu'un très petit nombre d'établissements.

Fin du septieme Livre.



HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

LIVRE HUITIEME.

=====
Liv. VIII.

Coup-
d œil sur
le gou-
verne-
ment &
le com-
merce
des co-
lonies es-
pagno-
les.

EN suivant les progrès des découvertes & des conquêtes des Espagnols pendant plus d'un demi siècle, je suis arrivé à l'époque où leur empire se trouva établi sur presque toutes les vastes régions du nouveau monde qui leur sont encore soumises aujourd'hui. Les suites de leur établissement dans les contrées dont ils sont devenus les maîtres, les maximes qu'ils ont suivies dans la fondation de leurs nouvelles colonies, la forme d'administration qu'ils y ont établie, l'influence que les progrès successifs de ces colonies ont eue sur la métropole & sur l'état du commerce des nations, sont des

objets intéressans qui méritent maintenant =====
notre attention. Liv. VIII.

La première conséquence qu'a eu pour l'Amérique l'établissement des Espagnols est la diminution aussi étonnante que déplorable du nombre des anciens habitans du nouveau monde. En faisant observer en différentes occasions les calamités que l'Europe a portées soit dans les isles soit dans les autres parties de l'Amérique j'ai indiqué différentes causes de la destruction rapide des malheureux Indiens. Partout où les habitans de l'Amérique prenoient les armes pour la défense de leur liberté, il en périssoit un grand nombre dans des combats si inégaux; mais la désolation étoit plus grande encore quand l'épée étoit remise dans le fourreau & que les vainqueurs étoient paisibles possesseurs de leurs conquêtes. C'est dans les isles & dans les provinces du continent qui s'étendent depuis le golfe de la Trinité jusqu'aux extrémités du Mexique que la dépopulation s'est fait le plus tôt & le plus fortement sentir. Ces contrées étoient toutes occupées soit par des tribus qui avoient fait peu de progrès dans les arts de la culture & de l'industrie. Forcés par leurs nouveaux maîtres de

Ses causes dans les isles & dans quelques parties du continent.

=====
Liv. VIII. s'attacher à une résidence fixe & de s'ap-
pliquer à un travail régulier au-dessus de
leurs forces & exigé avec une extrême
sévérité, ils n'avoient ni la vigueur d'esprit
ni la force de corps nécessaires pour soute-
nir le poids de l'oppression; l'abattement
& le désespoir en pouffoient un grand nom-
bre à mettre fin eux-mêmes à leur vie; il
en périssoit encore davantage par la fatigue
& la famine. La destruction s'étendoit ainsi
dans ces vastes contrées, & en quelques
endroits la race des habitans originares
s'étoit entierement éteinte. Au Mexique
où une nation puissante & belliqueuse avoit
résisté longtems à l'invasion des Esgagnols
avec un courage digne d'une meilleure des-
tinée, un grand nombre avoit péri sous le
tranchant de l'épée; & là, comme au Pé-
rou, les Espagnols traînant après eux les
Indiens pour porter leur bagage & leurs
munitions dans leurs guerres civiles & dans
leurs expéditions dans l'intérieur du pays,
l'excès des fatigues avoit emporté ces mal-
heureux par milliers.

Dans la
nouvelle
Espagne
& le Pé-
rou,
Mais la mauvaise administration des Espa-
gno's eut des effets encore plus tristes que
toutes leurs cruautés. Les calamités qui

accompagnoient la conquête ne furent que passageres, au lieu que les vices du gou.^{Liv. VIII.}vernement auquel ils étoient soumis furent une source permanente & durable de destruction. Lorsque les vainqueurs se partagerent les terres du Mexique & du Pérou, chacun d'eux voulut y trouver une récompense prompte de ses services. Des aventuriers accoutumés à la dissipation de la vie militaire, n'avoient ni l'industrie nécessaire pour former un plan de culture régulière, ni la patience d'en attendre les produits lents, mais certains. Au lieu de s'établir dans les vallées déjà occupées par les Indiens, où la fertilité du sol auroit récompensé les travaux du cultivateur, ils portèrent leurs habitations dans les parties montagneuses, si étendues dans le Mexique & dans le Pérou. Toute leur activité fut employée à la recherche des mines. Les espérances vastes & flatteuses que leur présentoit ce genre de travail convenoient merveilleusement au génie entreprenant qui anima les premiers conquérans de l'Amérique dans tous les pas de leur carrière. Le travail des mines demandoit tant de bras qu'il fut nécessaire d'y employer les naturels du pays. On les força

Liv. VIII. d'abandonner leurs anciennes habitations dans les plaines & de se porter en foule aux montagnes. Ce passage soudain du climat chaud des vallées à l'air froid & pénétrant, particulier aux terres hautes situées vers la zone torride; les fatigues d'un travail excessif; une nourriture peu abondante & mal-saine; le désespoir causé par une forte d'oppression à laquelle ils n'étoient pas accoutumés & dont ils ne voyoient pas le terme, firent sur eux le même effet que sur les habitans des isles. Les uns & les autres accablés du poids de tant de calamités réunies avoient disparu de la terre avec une égale rapidité (1). L'introduction de la petite vérole, maladie jusqu'alors inconnue en Amérique & extrêmement dangereuse dans ce climat (2), s'étant jointe à ces fléaux, la population de la nouvelle Espagne & du Pérou avoit été si fort réduite que peu d'années après la conquête, ce qu'on disoit de son état ancien paroïssoit absolument incroyable (3).

(1) Torquemada, I, 613.

(2) B. Diaz, c. 124. Herrera, *decad.* 2; *lib.* X, c. 4. Ulloa, *Entretien.* 256.

(3) Torquem. 615, 642, 643. Voyez la NOTE LXVII.

Telles ont été les principales causes de la dépopulation de l'Amérique. Beaucoup d'écrivains ne faisant pas assez d'attention à ces circonstances & frappés de la rapidité avec laquelle le mal s'étoit étendu, ont regardé cet événement, dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple, comme la suite d'un plan non moins réfléchi qu'atrocé. Les Espagnols, disent-ils, convaincus qu'il leur seroit impossible d'occuper les vastes régions qu'ils avoient découvertes & de maintenir leur autorité sur des nations infiniment plus nombreuses que leurs conquérans, résolurent pour se conserver l'Amérique d'en exterminer les habitans & de faire un désert du nouveau monde plutôt que d'en perdre la possession (1). Mais les nations étendent rarement leurs vues sur des objets si éloignés & ne font guere de plans si vastes. Pour l'honneur de l'humanité, nous pouvons observer que jamais aucun gouvernement n'a formé un si détestable projet. Les rois d'Espagne, loin d'adopter un tel système de destruction, furent continuellement occupés de la conservation de leurs nouveaux sujets.

Liv. VIII.

Elle n'a pas été l'ouvrage réfléchi de la politique des Espagnols.

(1) Voyez la NOTE LXIX.

Liv. VIII. Le desir d'étendre la foi chrétienne & de porter la connoissance de la vérité & des consolations à des peuples privés des lumieres de la religion, fut le principal motif des encouragemens qu'Isabelle donna à l'expédition de Colomb. Après la découverte, elle s'occupa de l'exécution de ses pieux desseins & montra le plus grand zele non-seulement pour faire instruire les Indiens, mais encore pour assurer un traitement doux à cette race d'hommes paisibles devenus ses sujets (1). Ses succeffeurs adopterent les mêmes idées, & mes lecteurs les ont vus en plusieurs occasions employer toute leur autorité pour protéger les Américains contre l'oppression des Espagnols. Ils firent à ce sujet de nombreux réglemens conçus avec sagesse & dictés par l'humanité. Quand leurs possessions dans le nouveau monde devinrent assez étendues pour leur faire craindre de ne pouvoir y maintenir leur autorité, l'esprit de leur loix fut aussi doux qu'il l'avoit été lorsqu'ils ne possédoient que les isles. Leur sollicitude pour protéger les Indiens semble même s'être augmentée à mesure que leurs conquêtes se sont étendues: elle alla jusqu'à

(1) Voyez la NOTE LXX.

leur faire promulguer & maintenir des loix ====
Liv. VIII.
 qui exciterent une révolte dangereuse dans
 une de leurs colonies & répandirent le mé-
 contentement dans les autres. Mais l'avidité
 des particuliers étoit trop violente pour
 pouvoir être contenue par le pouvoir des
 loix. Des aventuriers audacieux & tourmen-
 tés du desir de s'enrichir promptement, pla-
 cés à une si grande distance du centre de
 l'autorité, peu accoutumés à la subordina-
 tion même dans le service militaire, & en-
 core moins au respect pour l'autorité civile
 toujours foible dans une colonie naissante,
 méprisoient ou éludoient tous les réglemens
 par lesquels on vouloit réprimer leurs exac-
 tions & leur tyrannie. Le gouvernement
 Espagnol donnoit sans cesse de nouveaux
 édits pour empêcher l'oppression des In-
 diens. Les Colons comptant sur l'impuni-
 té à une si grande distance continuoient
 de les traiter comme esclaves. Les gouver-
 neurs eux-mêmes & les autres officiers em-
 ployés dans les colonies, souvent aussi avi-
 des & aussi indigens que les aventuriers
 auxquels ils commandoient, trop disposés
 à adopter les idées fausses que les conqué-
 rans avoient prises des Indiens, encoura-

~~=====~~
 Liv. VIII. geoient ou toléroient l'oppression au lieu de l'arrêter. Il ne faut donc pas imputer la désolation du nouveau monde à une faute de la cour d'Espagne, ni la considérer comme un effet de sa politique. Ce fut uniquement l'ouvrage des conquérans & des premiers Colons Espagnols qui, par des mesures aussi imprudentes qu'injustes, ont empêché les effets salutaires des loix du souverain & deshonoré leur patrie aux yeux de la postérité.

Ni celui
 de la re-
 ligion,

C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion romaine la destruction des Américains, & ont accusé les ecclésiastiques Espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocens comme des idolâtres & des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires de l'Amérique, quoique simples & sans lettres, étoient des hommes pieux. Ils épousèrent de bonne heure la cause des Indiens & défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforçoient de le noircir les conquérans qui le représentoient comme incapable de se former jamais à la vie sociale & de comprendre les principes de la religion &

comme une espece imparfaite d'hommes =====
Liv. VIII.
 que la nature avoit marqués du sceau de la
 fervitude. Ce que j'ai dit du zele constant
 des missionnaires Espagnols pour la défense
 & la protection du troupeau commis à
 leurs soins, les montre sous un point de
 vue digne de leurs fonctions. Ils furent des
 ministres de paix pour les Indiens & s'ef-
 forcerent toujours d'arracher la verge de
 fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à
 leur puissante médiation que les Américains
 dûrent tous les réglemens qui tendoient à
 adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens
 regardent encore les Ecclésiastiques, tant
 réguliers que séculiers, dans les établisse-
 mens Espagnols, comme leurs défenseurs
 naturels, & c'est à eux qu'ils ont recours
 pour repousser les exactions & les violen-
 ces auxquelles ils sont trop souvent expo-
 sés (1).

Mais nonobstant la dépopulation rapide
 de l'Amérique, il reste encore un nombre
 considérable des naturels, tant au Mexique
 qu'au Pérou, particulièrement dans les par-
 ties qui n'ont pas été exposées à la pre-
 miere furie des armes espagnoles ou désolées.

Popula-
 tion ac-
 tuelle de
 l'Amé-
 rique.

(1) Voyez la NOTE LXXI.

lées par les premières tentatives de leur
Liv. VIII. industrie, plus funestes encore que la guerre.
Dans les provinces de Guatimala, de Chiapa,
de Nicaragua & dans les autres belles con-
trées qui s'étendent le long de la mer du
sud, la race des Indiens est encore très-
nombreuse. En quelques endroits ils ont
des établissemens assez considérables pour
mériter le nom de villes (1). Dans les trois
audiences qui partagent la nouvelle Espagne,
il y a au moins deux millions d'Indiens,
foible reste à la vérité de son ancienne po-
pulation, mais qui forme encore un corps
de nation plus nombreux que celui de tous
les autres habitans de ce vaste pays (2). Au
Pérou différens districts, particulièrement
dans le royaume de Quito, sont presqu'en-
tièrement occupés par les Indiens. Dans
d'autres provinces les naturels sont mêlés
avec les Espagnols, s'adonnent aux arts mé-
chaniques & remplissent les états inférieurs
de la société. Comme les habitans du Me-
xique & du Pérou étoient accoutumés à
une résidence fixe & connoissoient quelques
arts, il a fallu moins de violence pour les

(1) Voyez la NOTE LXXII.

(2) Voyez la NOTE LXXIII.

rapprocher un peu de la maniere de vivre des Européens. Mais par-tout où les Espagnols ont trouvé en s'établissant des tribus sauvages, leurs tentatives pour les civiliser & les réunir ont été sans succès & souvent funestes aux Indiens. Ceux-ci ne pouvant se soumettre à aucune contrainte & dédaignant le travail comme un caractère de servitude, abandonnoient leurs anciennes habitations & défendoient leur liberté dans des montagnes & des forêts inaccessibles à leurs oppresseurs, ou périssoient lorsqu'ils étoient réduits à un état qui contrarioit leurs idées & leurs habitudes. Dans les districts voisins de Carthagene, de Panama & de Buenos-Ayres, la dépopulation a été plus générale que dans les parties du Mexique & du Pérou dont les Espagnols se sont rendus plus absolument les maîtres.

L'établissement des Espagnols dans le nouveau monde, quoique si funeste à ses anciens habitans, avoit été fait dans un tems où cette nation pouvoit le rendre très-avantageux. Par l'union de tous les petits royaumes qui la partageoient l'Espagne étoit devenue un état puissant, ayant toutes les ressources nécessaires pour exécuter une

Idee générale de l'administration des colonies espagnoles.

si grande entrepise. Ses souverains avoient porté leur prérogative beaucoup au delà des limites qui bornoient le pouvoir des monarques dans tout le reste de l'Europe. Ils ne trouvoient plus d'obstacles dans leur administration. Dans tout état d'une grande étendue, la forme du gouvernement doit être simple & l'autorité du souverain absolue, afin que ses résolutions puissent être prises avec célérité & s'exécuter dans tout l'empire sans rien perdre de leur force. Tel étoit le pouvoir des monarques Espagnols lorsqu'ils eurent à délibérer sur la maniere de gouverner ces provinces du nouveau monde, plus éloignées du centre de l'autorité qu'aucune de celles que des puissances Européennes eussent jamais soumises. Ils n'étoient gênés en aucune maniere par la constitution de leurs états d'Europe; ils étoient maîtres d'adopter tous les plans qu'ils jugeroient convenables & pouvoient fixer le gouvernement de ces nouvelles colonies par des édits qui étoient autant d'exercices de la prérogative royale la plus illimitée.

L'auto-
rité
royale
s'en est
occupée
de très-
bonne
heure.

Une circonstance qui distingue les colonies des Espagnols en Amérique de celles des autres nations Européennes, c'est que le gou-

vernement s'est occupé de très-bonne heure de leur administration. Lorsque les Portugais, les François & les Anglois ont pris possession des régions qu'ils occupent aujourd'hui en Amérique, les avantages qu'ils espéroient en tirer étoient si éloignés & si incertains, qu'on laissa les premiers aventuriers & les premiers Colons lutter presque sans aucun secours de la Métropole, contre toutes les difficultés qui traversent la formation d'une colonie dans sa naissance. Mair l'or & l'argent, les premières productions des établissemens Espagnols au nouveau monde, séduisirent les souverains & attirèrent promptement leur attention. Après avoir foiblement contribué à la découverte & très-peu à la conquête du nouveau monde, ils y exercèrent sur le champ la fonction de législateurs; & ayant acquis cette espece de domaine, inconnu jusques-là parmi les nations, ils l'exercèrent d'après un système dont l'histoire ne nous fournit aucun autre exemple.

La maxime fondamentale de la jurisprudence espagnole sur l'Amérique est que tous les domaines conquis appartiennent à la couronne & non à l'état ou à la nation. La bulle d'Alexandre VI, qui est comme la grande chartre sur laquelle l'Espagne fonde

=====
Liv. VIII.

Leurs
bâtimens.

Toute
autorité
& toute
propriété
territoriale ap-
partient à
la cou-
ronne.

ses droits, a donné en pur don à Isabelle & Ferdinand toutes les contrées qui ont été ou feront découvertes. Ces princes & leurs successeurs se sont regardés constamment comme propriétaires absolus de toutes les terres conquises par leurs sujets dans le nouveau monde. Toute possession n'est qu'une concession de leur part & retourne à eux. Les chefs des différentes expéditions, les gouverneurs de différentes colonies, les officiers de justice & les ministres de la religion étoient tous nommés par le souverain & amovibles à sa volonté. Le peuple n'avoit aucun privilege indépendant de la couronne & qui pût servir de barrière au despotisme. Il est vrai que lorsque les villes furent bâties & formées en corporation, les citoyens y eurent le droit d'élire leurs magistrats & d'être gouvernés par les loix de la communauté. Dans les états mêmes les plus despotiques cette foible étincelle de liberté n'est pas encore éteinte; mais dans les villes d'Amérique la législation est purement municipale & se borne aux objets de police & de commerce intérieur. Dans tout ce qui regarde l'administration générale & l'intérêt public, la volonté du souverain

fait loi. Il n'y a point de pouvoir politique dérivé du peuple; toute l'autorité est concentrée dans la couronne & dans les officiers nommés par le roi.

=====
Liv. VIII.

Lorsque les conquêtes de l'Espagne en Amérique furent terminées, les rois d'Espagne, en formant un plan d'administration pour leurs nouveaux domaines, les divisèrent en deux immenses gouvernemens, la vice-royauté de la nouvelle Espagne & celle du Pérou. La première s'étend sur toutes les provinces de l'Amérique septentrionale, appartenantes à l'Espagne; la seconde sur toutes ses possessions dans l'Amérique méridionale. Cette disposition qui dès le commencement avoit de grands inconvéniens, en a entraîné de bien plus considérables lorsque la population & l'industrie des provinces éloignées de chaque vice-royauté ont fait des progrès. Le peuple de ces provinces, trop éloigné de la résidence des vice-rois, s'est plaint de ne pouvoir communiquer avec eux à une si grande distance. D'un autre côté l'autorité des vice-rois a dû être nécessairement foible & incertaine dans son action, sur des pays si loin de leurs yeux. On a cru trouver un remède à ce mal en

Tous les nouveaux domaines de l'Espagne sont soumis à deux vice-rois.

Liv. VIII. **=====** établissant dans ce siècle-ci à Santafé de Bogota, capitale du nouveau royaume de Grenade, une troisième vice-royauté dont la juridiction s'étend sur tout le royaume de Tierra-Firme & la province de Quito (1).

Leurs pouvoirs. Non-seulement ces vice-rois représentent la personne du souverain, mais ils jouissent encore de toutes les prérogatives de la couronne dans toute leur étendue, chacun dans les limites de son gouvernement. Comme le roi, ils exercent l'autorité suprême dans le civil, le militaire & le criminel. Ils peuvent présider à tous les Tribunaux; ils ont seuls le droit de nommer à beaucoup d'emplois importants, & le privilège de faire remplir par intérim ceux qui sont à la nomination du souverain, jusqu'à ce que le successeur nommé par le roi arrive. La pompe extérieure qui les accompagne est proportionnée à leur dignité & à l'étendue de leur pouvoir. Leur cour est formée sur le modèle de celle de Madrid. Des gardes à pied & à cheval, une maison nombreuse & la plus grande magnificence leur donnent plutôt l'air de souverains que de gouverneurs exerçant une autorité déléguée (2).

(1) Ulloa, *Voy.* I, 23, 255.

(2) Ulloa, *Voy.* I. 432. Gage, 61.

Mais comme le vice-roi ne peut exercer en personne les fonctions de magistrat suprême dans toutes les parties d'une juridiction si étendue, il est aidé dans son administration par des officiers & des tribunaux semblables à ceux d'Espagne. La conduite des affaires civiles dans les provinces est confiée à des magistrats de différens ordres & de différentes dénominations, dont quelques-uns sont nommés par le roi & d'autres par le vice-roi ; mais tous reçoivent les ordres du vice-roi & sont soumis à sa juridiction. L'administration de la justice appartient à des Tribunaux connus sous le nom d'audiences & formés sur le modèle de la chancellerie d'Espagne : ils sont au nombre de onze & rendent la justice au même nombre de districts sous lesquels les possessions des Espagnols en Amérique sont divisées. (1). Le nombre des juges est plus ou moins grand dans chacun, en proportion de l'étendue & de l'importance de leurs juridictions. La place de juge dans une cour d'audience est aussi honorable que lucrative, & remplie communément par des personnes de mérite.

=====
Liv. VIII.
Tribu-
naux ap-
pelés au-
diences.

(1) Voyez la NOTE LXXIV.

& de talent qui font respecter le tribunal.
 Liv. VIII. Ils connoissent des causes tant civiles que
 criminelles ; mais ces deux genres d'affaires
 Leur ju- font partagés entre les juges. Quoique ce
 risdiction. ne soit que dans les gouvernemens les plus
 despotiques que le souverain exerce en per-
 sonne & sans autre regle que sa volonté , la
 redoutable prérogative de rendre la justice
 à ses sujets & d'absoudre ou de condamner
 d'après ses volontés devenues autant de
 loix ; quoique dans toutes les monarchies
 d'Europe la fonction de juge soit confiée à
 des magistrats dont les décisions sont ré-
 glées par des loix connues & des formes
 établies , les vice-rois Espagnols ont souvent
 tenté de s'asseoir sur les tribunaux de la
 justice ; & leur distance de la Métropole
 leur donnant de la hardiesse ils ont quelque-
 fois aspiré à un pouvoir que leur maître n'a
 pas osé s'attribuer. Pour arrêter une entre-
 prise dont le succès auroit banni la justice &
 la sûreté des colonies espagnoles , en sou-
 mettant la vie & la propriété des citoyens
 à la volonté d'un seul homme , les rois d'Es-
 pagne ont fait un grand nombre de loix qui
 défendent dans les termes les plus exprès
 aux vice-rois de se mêler des affaires pendan-

tes aux audiences, & de donner leur avis ou =====
Liv. VIII.
leur voix sur aucun point contesté par devant ces tribunaux (1). Les cas particuliers qui tiennent à quelque question générale de droit civil & même les réglemens portés par le vice-roi doivent être soumis à la révision de la cour d'audience, qui peut être en cela regardée comme un pouvoir intermédiaire placé entre le vice-roi & le peuple, & comme une barrière à l'accroissement illégal de sa juridiction. Mais comme toute opposition même légale à l'autorité d'un magistrat qui représente le souverain & qui tient son pouvoir de lui, est peu d'accord avec l'esprit de la politique Espagnole, les réserves sous lesquelles ce pouvoir est accordé aux cours d'audience sont remarquables. Elles peuvent faire des remontrances au vice-roi, mais dans le cas où il y auroit opposition directe entre leur opinion & la volonté du vice-roi, celle-ci doit être mise à exécution & il ne reste à l'audience que le droit de mettre la matière sous les yeux du roi & du conseil des Indes (2). Ce seul privilège

(1) *Recop. lib. II*, tit. 15, l. 35, 38, 44, *lib. III*, tit. 3, l. 36, 37.

(2) Solorz, *de jure ind. lib. IV*, c. 3, no. 40, 41.

Liv. VIII. de faire des remontrances & de donner des conseils à un homme à qui tout le reste de la nation doit obéir en silence, donne une grande dignité aux cours des audiences, ainsi qu'un autre droit dont elles jouissent. A la mort du vice-roi, lorsqu'il n'y a aucune provision donnée à son successeur par le roi, le pouvoir souverain passe à la cour d'audience résidente dans la capitale de la vice-royauté; & le plus ancien des magistrats, assisté de ses collègues tant que dure la vacance, exerce toutes les fonctions du vice-roi (1). Dans les matières soumises à la connoissance des audiences, comme cours de justice ordinaires, leurs sentences sont définitives dans toute contestation concernant une propriété de la valeur de moins de six mille pezos. Mais quand l'objet du procès excède cette somme, leur décision est soumise à révision & portée par appel au conseil des Indes (1).

Conseil
des Indes.

A ce conseil, un des plus considérables de la monarchie pour la dignité & le pou-

Recop. lib. II, tit. 15, l. 36, lib. III, tit. 3, lib. V, tit. 4, l. 1.

(1) *Recop. lib. II, tit. 15, lib. 57, &c.*

(2) *Recop. lib. V, tit. 13, l. 1. &c.*

voir, est attribuée l'administration suprême de tous les domaines Espagnols en Amérique. Il fut établi par Ferdinand en 1511 & reçut une forme plus parfaite de Charles-Quint en 1524. Sa juridiction embrasse les affaires ecclésiastiques, civiles & militaires & le commerce. C'est de là qu'émanent toutes les loix relatives au gouvernement & à la police des colonies, qui doivent être approuvées des deux tiers des membres avant d'être publiées au nom du roi. Il confere tous les offices dont la nomination est réservée à la couronne. Toute personne employée en Amérique, depuis le vice-roi jusqu'au dernier des officiers, est soumise à son autorité. Il examine la conduite, récompense les services & punit les malversations (1). On met sous ses yeux tous les avis & tous les mémoires publics ou secrets, envoyés de l'Amérique, ainsi que tous les plans d'administration, de police & de commerce proposés pour les colonies. Depuis le premier établissement de ce conseil, l'objet constant des rois catholiques a été de maintenir son autorité & de lui donner de tems à au-

Liv. VIII.

Son pouvoir.

(1) *Recop. lib. II, tit. 2, l. 1. &c.*

Liv. VIII.

tre de nouvelles prérogatives qui pussent le rendre plus imposant & plus redoutable à tous leurs sujets du nouveau monde. On peut attribuer en grande partie aux sages réglemens & à la vigilance de ce tribunal respectable ce qui reste de vertu & d'ordre public dans un pays où tant de circonstances conspirent à amener le désordre & la corruption (1).

Chambre
de com-
merce.

Comme le roi est supposé présent au conseil des Indes, ce tribunal se tient toujours au lieu où la cour fait sa résidence. Il falloit un autre tribunal pour régler les affaires de commerce qui demandent l'inspection immédiate des supérieurs. On l'a établi dès l'année 1501 à Séville, dont le port étoit alors le seul qui commerçât avec le

Ses fonc-
tions.

nouveau monde. On l'appelle *Casa de la Contratacion*. Il est en même tems bureau de commerce & cour de justice. Dans la première de ces qualités il prend connoissance de tout ce qui est relatif au commerce de l'Espagne avec l'Amérique; il fixe les marchandises qui doivent être importées dans les colonies & a l'inspection sur celles que l'Espagne reçoit en retour. Il décide du dé-

départ des flottes, du fret & de la grandeur des bâtimens, de leur équipement & de leur destination. Comme cour de judicature, il juge toutes les affaires tant civiles & de commerce que criminelles, qui ont lieu en conséquence des intérêts de commerce de l'Amérique. Dans l'un & l'autre genre on ne peut appeler de ses décisions qu'au conseil des Indes (1).

Telle est l'esquisse du système de gouvernement adopté par l'Espagne pour ses colonies de l'Amérique. L'énumération des tribunaux subordonnés pour l'administration de la justice, pour la perception du revenu public & pour le maintien de la police intérieure, la description de leurs différentes fonctions & la recherche de la méthode qu'ils suivent & de l'effet qu'ils produisent nous jetteroient dans des détails trop minutieux & trop peu intéressans.

Le premier objet des rois d'Espagne a été d'assurer à la métropole exclusivement les productions de leurs colonies par une prohibition absolue de commerce avec les nations étrangères. Après avoir conquis

Le premier objet du gouvernement Espagnol est d'exclure toutes les autres nations du commerce avec l'Amérique Espagnole

(1) *Recop. lib. X, tit. 1. Veitia, Note de la contravention.*

====
Liv. VIII. l'Amérique, connoissant la foiblesse de leurs établissemens naissans & instruits de la difficulté d'établir & de soutenir leur domination sur des régions d'une si vaste étendue & sur tant de nations qui cherchoient à secouer leur joug, ils craignirent sur-tout l'abord des étrangers; ils chercherent à se dérober à leurs regards & employèrent tous leurs soins à les éloigner de leurs côtes. Cet esprit de jalousie & d'exclusion, peut-être naturel & nécessaire au commencement de l'établissement, augmenta chez les Espagnols à mesure que leurs possessions s'étendirent & qu'ils en connurent mieux l'importance. Ils furent conduits par-là à former leurs colonies sur un plan différent de tout ce que l'histoire nous présente. L'ancien monde a eu ses colonies; mais elles étoient seulement de deux especes. Les unes étoient les suites d'une émigration qui débarroissoit l'état d'un superflu de population lorsque les habitans étoient trop nombreux pour le territoire qu'ils occupoient; les autres étoient des détachemens militaires, des especes de garnison servant à maintenir dans l'obéissance les pays conquis. Les colonies fondées par quelques républiques Grecques & les essains de barba-

res fortis du nord pour s'établir dans les différentes parties de l'Europe, étoient des colonies de la première espèce; les colonies Romaines étoient de la seconde. Dans les premières, l'union avec la métropole cessoit promptement & elles devenoient bientôt des états indépendans. Dans les colonies Romaines, comme la séparation n'étoit pas si complète, la dépendance continuoit. Les rois d'Espagne cherchèrent à réunir dans les leurs ce que ces deux espèces de colonies avoient de particulier. En les plaçant à une si grande distance de la métropole, en établissant dans chacune une forme de police & d'administration intérieure sous des gouverneurs différens & des loix particulières, ils les séparèrent de la mère patrie. En retenant dans leurs mains le droit de donner les loix, celui d'imposer les taxes & de nommer aux principaux emplois tant dans le civil que dans le militaire, ils assurèrent de leur dépendance. Heureusement pour l'Espagne la situation de ses colonies rendit praticable cette nouvelle idée. Presque tous les pays dont elle s'est rendue maîtresse sont placés entre les tropiques. Les productions de cette grande partie du globe sont différentes de celles de l'Europe, même dans les

Liv. VII.

=====
Liv. VIII.

provinces les plus méridionales de notre continent. L'industrie de ceux qui s'établissent dans un pays, suit naturellement les qualités du climat & du sol. Quand les Espagnols prirent possession de leurs domaines d'Amérique, les métaux précieux furent le seul objet qui attira leur attention. Lors même qu'ils commencèrent à suivre un meilleur plan, ils s'occupèrent presque uniquement des productions particulières au sol & au climat, qui par leur rareté & leur valeur pouvoient être recherchées davantage de la métropole. Séduits par l'espoir de s'enrichir promptement, ils dédaignèrent de prodiguer leur industrie à des travaux moins lucratifs, mais beaucoup plus intéressans. Ils se mirent même dans l'impuissance de corriger cette première erreur; & pour ôter aux Colons tout moyen de devenir les rivaux de l'Espagne, ils défendirent dans les colonies, sous des peines très-sévères (1), la culture du vin & de l'huile, ainsi que l'établissement de diverses espèces de manufactures (2). Ils réservèrent à la métropole seule l'approvisionnement des colonies

(1) Ulloa, *Rétab. des manufactures*. Sc. p. 206.

(2) Voyez la NOTE LXXV.

pour les objets de première nécessité. Les draps, les meubles, les instrumens des arts, les objets de luxe & même une partie considérable des provisions de bouche qui se consomment en Amérique, y sont portées d'Espagne. Pendant une grande partie du seizième siècle, l'Espagne, en possession d'un commerce étendu & de manufactures florissantes, put avec facilité satisfaire les besoins de ses colonies par son propre fonds. Elle recevoit en échange les produits des mines & quelques productions du sol. Mais les importations & les exportations se faisoient par des vaisseaux Espagnols. On ne permettoit à aucun navire Américain de porter des marchandises d'Amérique en Europe. Le commerce même d'une colonie avec une autre étoit prohibé ou limité par des gênes que la jalousie faisoit naître. Tout ce que fournissoit l'Amérique abordoit aux ports d'Espagne; tout ce qu'elle consommoit en sortoit. Aucun étranger ne pouvoit entrer dans les colonies sans une permission expresse du gouvernement; aucun vaisseau des nations étrangères n'étoit reçu dans leurs ports. La confiscation des biens meubles & la mort étoient les peines

prononcées contre tout habitant qui oseroit commercer avec les étrangers (1). Ainsi les colonies étoient tenues dans un état d'enfance perpétuelle ; cette dépendance établie pour un intérêt de commerce, cette politique subtile dont l'Espagne a donné le premier exemple aux nations de l'Europe, ont conservé la domination de la métropole sur des colonies éloignées pendant deux siècles & demi.

Lenteur
des progrès de la
population de
l'Amérique par
l'Europe.

Telles sont les principales maximes d'après lesquelles les rois d'Espagne ont formé leurs nouveaux établissemens en Amérique. Mais ils n'ont pu réparer avec la même rapidité qu'ils avoient détruit ; & beaucoup d'obstacles ont retardé le succès des soins qu'ils se sont donnés pour remplir le vuide immense que leurs dévastations avoient causé. Dès que la fureur des découvertes & des conquêtes commença à s'amortir, les Espagnols ouvrirent les yeux sur des dangers & des maux qu'ils n'avoient pas apperçus ou qu'ils avoient négligé de prévenir. Les calamités sans nombre auxquelles étoient exposées des colonies naissantes, les maladies causées par l'insalubrité d'un climat fatal à

(1) *Recop. lib. IX, titre 27, l. 1, 4, 7, &c.*

la constitution des Européens, la difficulté d'établir la culture dans un pays couvert de forêts, le manque de bras dans quelques provinces, & dans toutes la lenteur avec laquelle l'industrie obtenoit la récompense de ses peines, à moins que la découverte de quelque mine n'enrichît tout de suite l'heureux Colon, tous ces maux furent sentis & exagérés. L'esprit d'émigration des Espagnols, découragé par tant d'obstacles, s'affoiblit bientôt de telle manière que soixante ans après la découverte du nouveau monde, le nombre des Espagnols en Amérique ne passoit pas quinze mille (1).

La manière dont la propriété étoit réglée dans les colonies Espagnoles, & les loix selon lesquelles elle se transmettoit, soit par succession, soit par vente, étoient extrêmement contraires à la population. Pour faire faire à la population un progrès rapide dans une colonie naissante, il faut que les terres soient partagées en petites portions & que la propriété puisse en être transmise avec beaucoup de facilité (2). Mais l'avidité des conquérans du nouveau monde ne leur permit pas d'observer

Obstacles à ses progrès dans les loix relatives à la propriété.

(1) Voyez la NOTE LXXVI.

(2) D. Smith's *Inquiry*, tome 2 p. 166.

cette maxime. Comme ils avoient le pou-
 Liv. VIII. voir de satisfaire toute l'extravagance de
 leurs desirs, plusieurs s'emparèrent de dis-
 tricts d'une vaste étendue & de provinces
 entières qu'ils tinrent en commanderies. Ils
 obtinrent ensuite par degrés de les convertir
 en *majrats*, espece de fief connu dans la
 jurisprudence féodale d'Espagne (1), & qui
 ne peut être ni partagé ni aliéné. Une gran-
 de partie de la propriété territoriale, ainsi
 enlevée à la circulation en devenant un bien
 substitué, & passant du pere au fils sans
 avoir été améliorée, n'avoit qu'une bien pe-
 tite valeur, soit pour le possesseur, soit pour
 la colonie. Dans ce que j'ai dit de la ré-
 duction du Pérou, on peut observer plusieurs
 exemples de possessions d'une étendue énor-
 me, occupées par quelques uns des conqué-
 rans (2). L'abus fut le même dans les au-
 tres parties de l'Amérique; car la valeur des
 terres étant estimée par le nombre des In-
 diens qui y étoient attachés & la population
 étant très-clair-semée en Amérique, il n'y
 avoit que des districts d'une étendue immen-
 se qui pussent fournir assez de travailleurs
 pour

(1) *Recop. lib. IV, tit. 3, l. 24.*

(2) Liv. 6.

pour exploiter avec avantage les mines. Ces erreurs capitales dans la distribution de la propriété ont entraîné des effets funestes dans toutes les parties de l'administration des colonies Espagnoles, & peuvent être considérées comme la grande cause qui a rendu les progrès de la population de ces pays beaucoup plus lents que dans les colonies mieux constituées (1).

Liv. VIII.

A cet obstacle il faut ajouter le nombre & l'étendue de leurs établissemens ecclésiastiques, dont les frais énormes supportés par les Colons ont nui infiniment à l'industrie & à la population. Le paiement des dîmes est une taxe pesante sur l'industrie; & par-tout où la sagesse du magistrat civil ne met pas des bornes aux exactions qu'entraîne la perception de cet impôt, il devient intolérable & destructeur. Mais les législateurs Espagnols loin de réprimer les prétentions du clergé, les laisserent, par un zèle inconsidéré, s'étendre dans toute l'Amérique & devenir pour leurs colonies naissantes un fardeau, qui seroit très-pesant, même dans les sociétés qui ont fait le plus de progrès. Dès 1501, les colonies furent soumises à la dîme ec-

Et dans la nature de leur gouvernement ecclésiastique.

(1) Voyez la NOTE LXXVII.

clésiastique pour les productions les plus nécessaires, sur lesquelles l'attention des premiers planteurs devoit naturellement se tourner (1). Les prétentions du clergé ne se bornerent pas même aux productions les plus simples du sol. Le sucre, l'indigo & la cochenille, fruits d'une culture plus difficile, furent déclarés sujets à la dîme (2) & l'industrie du Colon fut taxée dans tous ses travaux, depuis les plus grossiers jusqu'aux plus compliqués. La superstition des Espagnols d'Amérique ajouta bientôt à la pesanteur de cette imposition légale des contributions volontaires. Leur passion pour la pompe dans les cérémonies de la religion & leur respect excessif pour le clergé séculier & régulier ont procuré aux églises & aux monastères & détourné ainsi sans utilité une grande portion de la richesse qui auroit contribué puissamment à la prospérité des colonies en y entretenant un travail productif.

Différentes espèces d'habitans dans les colonies.

Malgré tous les obstacles, qui retardoient ou arrétoient la population dans l'Amérique Espagnole, le pays s'est trouvé si fertile & si séduisant qu'elle s'y est insensiblement aug-

(1) *Recop. lib. I, tit. 16, l. 2.*

(2) *Ibid. l. 3 & 4.*

mentée & que les colonies Espagnoles sont aujourd'hui remplies de citoyens de différens ordres. Les plus puissans & les plus considérés sont les Espagnols qui y arrivent d'Europe & qu'on appelle *Chapetones*. La cour d'Espagne jalouse de maintenir la dépendance des colonies ne confie les emplois de quelque importance qu'à des personnes envoyées d'Europe ; pour s'assurer davantage de leur fidélité elle exige de tous ceux qu'elle emploie la preuve qu'ils descendent d'une famille de *vieux chrétiens*, sans aucun mélange de race Juive ou Mahométane, & qui n'ait été flétrie par aucune censure de l'inquisition (1). Le gouvernement croit pouvoir confier sûrement l'autorité en des mains si pures & eux seuls sont chargés de presque tous les emplois publics depuis la vice-royauté jusqu'aux dernières places. Toute personne qui, par sa naissance ou par une longue résidence en Amérique, peut être soupçonnée de quelque disposition contraire aux intérêts de la métropole est l'objet d'une défiance qui l'exclut presque de tout emploi (2). Une préférence si marquée de la

Liv. VIII.

Chapetones.

(1) Recop. lib. IX, tit. 26, l. 15, 16.

(2) Voyez la NOTE LXXVIII.

=====
 Liv. VIII.

cour pour les *Chapetones* leur donne une telle prééminence en Amérique qu'ils regardent avec dédain toutes les autres classes de citoyens.

Créoles
 au second
 rang.

Les *Créoles* ou descendants des Européens établis en Amérique forment la seconde classe des citoyens dans les colonies Espagnoles : leur caractère & leur état ont mis les *Chapetones* à portée d'acquérir d'autres avantages presque aussi considérables que ceux qu'ils tiennent de la prédilection du gouvernement. Quoique quelques-uns des *Créoles* soient descendus des conquérans du nouveau monde ; quoique d'autres tirent leur origine des plus nobles familles d'Espagne ; quoique plusieurs d'entr'eux possèdent de grandes richesses, l'influence d'un climat chaud, la jalousie ombrageuse du gouvernement & l'impuissance d'atteindre à ces distinctions qu'ambitionne toujours le cœur humain, abat tellement en eux toute vigueur & toute activité que la plus grande partie consomment leur vie dans une mollesse voluptueuse jointe à une superstition encore plus avilissante. La langueur & l'inaction où ils vivent les éloignent dans presque tous les endroits de l'Amérique, de toutes les opérations d'un

commerce actif & étendu. Le trafic inté-
 rieur dans chaque colonie, ainsi que le com-
 merce avec les autres colonies & avec l'Es-
 pagne elle-même, font entre les mains des
 seuls Chapetones (1), qui sont récompensés
 de leur industrie par les richesses immen-
 ses qu'ils accumulent, tandis que les Créoles
 plongés dans la paresse se contentent du re-
 venu de leurs possessions.

Cette rivalité déclarée pour le pouvoir &
 la richesse a établi entre ces deux ordres
 de citoyens une haine violente & implaca-
 ble; à la plus légère occasion leur aversion
 mutuelle éclate, & ils se donnent récipro-
 quement des noms aussi injurieux que ceux
 que dictent les haines les plus invétérées de
 nation à nation (2). La cour d'Espagne
 par un raffinement de sa politique défiante
 nourrit ces semences de discorde, & fo-
 mente cette jalousie mutuelle qui non-seu-
 lement empêche les deux classes les plus puis-
 santes de ses citoyens du nouveau monde
 de se réunir contre la métropole, mais qui
 anime chaque parti à surveiller sans cesse

Mutuelle
 jalousie de
 ces deux
 ordres de
 citoyens.

(1) Voyage de Ulloa, 1, 27, 251, Voyage de Fre-
 zier, 227.

(2) Gage's Survey, p. 9, Frezier, 226.

=====
 Liv. VIII. & à traverser avec le zele le plus vif toutes les démarches de l'autre.

Troisième
 classe.

La troisième classe des habitans des colonies Espagnoles est de race mêlée, provenant ou d'un Européen & d'une negresse ou d'un Européen & d'une Indienne. Les premiers sont appelés *Mulattoës*, Mulâtres les seconds *Metizos*, Métis. Comme la cour d'Espagne s'est occupée de bonne heure du soin de ne faire qu'une nation de ses nouveaux & de ses anciens sujets, elle a encouragé les mariages des Espagnols établis en Amérique avec les naturels du pays; & dès les premiers tems de l'établissement il s'est fait plusieurs alliances de ce genre (1). C'est pourtant moins le desir de se conformer aux vues du gouvernement que la licence des mœurs qui a multiplié cette classe d'habitans, jusqu'à en faire une partie considérable de la population de tous les établissemens Espagnols. Les Espagnols distinguent par différens noms tous les degrés de cette filiation & toutes les nuances variées de l'espece depuis le noir de l'Afrique transplanté en Amérique & la couleur cui-

(1) Recepil l. VI, tit. 1; l. 2. Herrera dec. 1, lib. VI, c. 12; dec. 3, lib. VII, 12. 2.

vrée de l'Américain jusqu'à la blancheur de l'Européen. A la première génération les Métis ou Mulâtres sont traités comme Indiens ou comme Nègres; à la troisième la couleur originaire & distinctive de l'Indien a déjà disparu, & à la cinquième la teinte du noir est tellement effacée que l'habitant descendu de cette race mêlée ne peut plus être distingué de l'Européen & partage tous les privilèges de celui-ci (1). C'est sur-tout cette classe d'habitans, dont la constitution est très-forte & très-vigoureuse, qui exerce tous les arts mécaniques & tous les emplois de la société qui demandent de l'activité, mais que les citoyens des classes supérieures dédaignent de remplir par paresse ou par orgueil (2).

Les Nègres tiennent la quatrième place parmi les habitans des colonies Espagnoles. Nous parlerons ailleurs plus au long de l'introduction de cette malheureuse partie de l'espèce humaine dans le continent de l'Amérique, des travaux auxquels ils sont employés & des traitemens qu'ils y essuient.

Quatrième ordre d'habitans (les Nègres).

(1) Voyage de Ulloa 3, p. 27.

(1) *Ibid.* p. 29. *Voy. Bouguer*, p. 104. *Melendés, Tesores, Verdaderos*, 1, 354.

~~=====~~
 liv. VIII. Nous n'en faisons mention ici que pour faire remarquer une singularité dans leur état sous la domination Espagnole. Dans la plus grande partie des établissemens, particulièrement dans la nouvelle Espagne, les Negres sont employés aux services domestiques. Ils forment la plus grande partie du luxe des riches & sont chéris & careffés de leurs maîtres, aux plaisirs & à la vanité desquels ils sont utiles. Leurs habillemens sont presque aussi riches que ceux de leurs maîtres; ils en copient les manieres & en prennent toutes les passions (1). Enorgueillis par cette distinction ils ont pris avec les Indiens un tel ton de supériorité & les traitent avec tant d'insolence & de mépris que l'antipathie entre les deux races est devenue implacable. Au Pérou même, où les Negres sont en plus grand nombre & sont employés aux travaux des campagnes comme au service domestique, ils conservent le même ascendant sur les Américains naturels & la haine des deux nations subsiste avec la même violence. Les loix fomentent à dessein cette aversion, qui n'a pas été d'abord l'ouvrage de la politique, & les plus rigoureuses dé-

(1) Gag. p. 56. Voy. de Ulloa, I, 451.

fenfes s'opposent à toute communication qui pourroit former quelque union entre les deux races. Par cette politique artificieuse les Espagnols tirent une partie de leur force de ce qui fait la foiblesse des colonies des autres nations, ils ont su se donner pour associés & pour défenseurs les mêmes hommes qui sont ailleurs des objets de jalousie & de crainte (1).

Les Indiens forment la dernière classe & font les habitans les plus opprimés d'un pays qui appartenoit à leurs ancêtres. J'ai déjà fait observer à mes lecteurs la conduite des Espagnols dans la manière dont ils ont traité ce malheureux peuple, & j'ai rapporté les principaux réglemens faits dès les commencemens de la conquête sur cet objet important de l'administration de leurs nouveaux domaines; mais à compter de l'époque où j'ai conduit l'histoire de l'Amérique jusqu'au moment présent, les connoissances & l'expérience acquises pendant deux siècles ont mis la cour d'Espagne en état de faire des changemens avantageux dans cette partie de son plan d'administration américaine, & j'ai

Liv. VIII.

Indiens
formant le
dernier or-
dre des
citoyens.

(1) Recopil. lib. VII, tit. 5, 1, 7. Herrera, decad. 8, lib. VII, c. 12. Fresler, 244.

Liv. VIII. cru qu'une vue générale & rapide de la condition actuelle des Indiens pouvoit être curieuse & intéressante.

Leur état
actuel.

Charles V, par la célèbre ordonnance de 1542, dont nous avons fait si souvent mention, avoit enfin anéanti les prétentions exorbitantes des conquérans du nouveau monde, qui en regardoient les habitans comme des esclaves dont le travail leur appartenoit en propriété. Depuis cette époque les Indiens ont été réputés libres & autorisés à revendiquer les privilèges de sujets de la couronne. Lorsqu'ils furent admis au rang de citoyens, on jugea qu'il étoit juste de les faire contribuer aux dépenses communes de la société dont ils devenoient membres. Mais comme on ne pouvoit attendre aucun produit considérable des travaux volontaires de ce peuple, étranger à toute industrie régulière, & détestant le travail, la cour d'Espagne crut nécessaire de fixer par des réglemens la valeur de la taxe qu'on pouvoit exiger d'eux. Dans cette vue on a imposé sur tout Indien mâle, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante, une taxe annuelle & l'on a déterminé en même-tems d'une manière fixe la nature

Taxe
qu'ils
paient.

& l'étendue des services qu'ils doivent rendre. Ce tribut varie dans les différentes provinces ; mais à prendre ce qu'on paie dans la nouvelle Espagne comme le taux moyen, la taxe est d'environ quatre livres seize sols par tête, somme modique dans des pays où le prix de l'argent est extrêmement bas (1). Le droit de lever l'impôt appartient à différentes personnes. Tout Indien en Amérique est ou vassal immédiat de la couronne, ou dépendant de quelque autre vassal à qui le district dans lequel il demeure a été accordé pour un tems limité sous la dénomination d'*Encomienda*. Les premiers paient environ les trois quarts de la taxe au fisc ; les autres paient cette même partie du tribut au vassal immédiat dont ils sont les tenanciers. Après la conquête de l'Amérique les conquérans se partagerent la plus grande partie des terres & n'en laisserent que très-peu à la couronne. Comme les premières concessions n'avoient été faites qu'à deux générations seulement (2) &

Liv. VIII.

(1) Voyez la NOTE LXXIX. Recop. lib. VI, tit. 5, l. 42. Hackluyt, vol. III, p. 461.

(2) Recopil. lib. VI, tit. 1, l. 48. Solorz, de ind. juré, lib. II, c. 16.

Liv. VII. qu'elles revenoient en propriété à la couronne après ce tems expiré, le souverain pouvoit ou répandre ses faveurs sur de nouveaux propriétaires en leur accordant ces possessions vacantes, ou augmenter ses revenus en se les réservant à lui-même (1). Les rois d'Espagne ont pris le plus souvent ce dernier parti & le nombre d'Indiens dépendans immédiatement de la couronne est aujourd'hui beaucoup plus grand que dans le siècle qui a suivi la conquête, & cette branche des revenus du roi continue de s'accroître.

Le bénéfice provenant des services des Indiens appartient à la couronne ou à celui qui possède l'*encomienda*, de la même manière & selon la même règle que nous venons de voir observée dans le paiement du tribut. Ces services quoiqu'exigibles en vertu de la loi sont très-différens des travaux serviles imposés originairement aux Indiens. L'espèce d'ouvrage qu'on exige d'eux est fixée, & ils perçoivent le salaire dû à leurs travaux. Ils sont de deux sortes; les uns sont appliqués à la confection des ouvrages publics dont la société ne peut se passer sans de

(1) Voyez la NOTE LXXX.

grands inconvéniens, les autres à l'exploitation des mines d'où les colonies Espagnoles tirent leur plus grande importance & leur plus grande utilité. Le premier genre de travaux qu'on exige d'eux comprend la culture du maïs & des autres grains de première nécessité, la garde des bestiaux, la construction des édifices publics, des ponts & des grands chemins (1); mais on ne peut pas les forcer de travailler à la culture des vignes, des oliviers, des cannes de sucre & des autres productions qui sont des objets de luxe ou de commerce (2). Les travaux du second genre consistent à tirer les minéraux des entrailles de la terre & à les purifier par tous les procédés de l'art, travaux aussi pénibles que mal-fains (3).

La manière dont ces deux sortes de services sont exigés des Indiens est également réglée par des loix qui ont pour but de les rendre moins onéreux à ceux qui y sont soumis. On les appelle alternativement au tra-

Manière
dont ces
services
sont ré-
glés.

(1) Recopil. lib. VI, tit. 13, l. 19. Solorz, de ind. jure II, lib. I, c. 6, 7, 9.

(2) Recopil. lib. VI, tit. 13, l. 3. Solorz, lib. I, c. 7, n°. 41, &c.

(3) Voyez la NOTE LXXXI.

tail par divisions, qu'on appelle *mitas*, & Liv.VIII. aucun d'eux ne peut être forcé de travailler qu'à son tour. Au Pérou, le nombre de travailleurs désignés ne passe pas la septième partie des habitans dans chaque district (1). Dans la nouvelle Espagne où les Indiens sont en plus grand nombre, sur cent Indiens on ne prend que quatre travailleurs (2). Je n'ai pas pu savoir combien de tems chaque Indien employé à la culture est obligé de travailler (3); mais au Pérou chaque *mita* ou division passe six mois aux mines, & tant que dure ce travail chaque Indien ne reçoit pas moins de quarante-huit fols par jour, & il en est qui gagnent le double de cette somme (4). Aucun Indien, résidant à plus de trente milles d'une mine, ne peut être compris dans la division destinée à l'exploiter (5), & on n'expose point les habitans des plaines à une destruction certaine en les forçant de passer des pays chauds aux froides régions des montagnes où les minéraux abondent (6).

(1) Recopil. lib. VI. tit. 12, l. 3.

(2) Ibid. l. 22.

(3) Voyez la NOTE LXXXII.

(4) Ulloa, *Entretien*. 265, 266.

(5) Recopil. lib. VI, tit. 12, l. 3.

(6) Ibid, l. 29, & tit. 1, l. 13. Voyez la NOTE LXXXIII.

Les Indiens qui vivent dans les villes principales sont absolument soumis aux loix & aux magistrats Espagnols; mais dans leurs villages ils sont gouvernés par des Caciques, dont quelques-uns sont les descendans de leurs anciens seigneurs & d'autres sont nommés par le vice roi. Ces Caciques reglent les petites affaires du peuple de leurs districts selon les maximes de leurs ancêtres que la tradition a conservées. C'est une consolation pour les Indiens que d'obéir à une autorité placée dans les mains de leurs compatriotes; & le pouvoir de ces magistrats Indiens est si peu redoutable à leurs nouveaux maîtres qu'on le laisse souvent passer du pere au fils comme un héritage (1). Pour sauver cette classe d'hommes de l'oppression à laquelle elle est si fort exposée, la cour d'Espagne a établi dans chaque district un officier sous le titre de protecteur des Indiens. Ses fonctions sont, comme son nom le porte, de comparoître dans les tribunaux pour les défendre, & de les protéger contre les usurpations & les violences de ses compatriotes (2).

=====
Liv. VIII.

Comment ils
sont gouvernés.

(1) Solorz, *de jure ind. lib. 1, c. 26. Recopil. lib. VI, tit. 6.*

(2) Solorz, *lib. 1, c. 27, p. 201. Recopil. lib. VI, tit. 7.*

On prend sur la quatrième partie du tribut annuel des Indiens, une portion pour les Caciques & les protecteurs, & une autre pour l'entretien du clergé employé à leur instruction (2). Une autre portion est employée à secourir les Indiens indigens, à payer leur tribut dans les années de disette, ou à soulager les districts affligés de quelque calamité extraordinaire (3). On a aussi réglé qu'il seroit fondé des hopitaux pour les Indiens dans tous les nouveaux établissemens (4), & il s'en est élevé en effet à Lima, à Cusco & à Mexico où les pauvres & les malades sont traités avec beaucoup d'humanité (5).

Telle est l'esquisse du gouvernement sous lequel vivent aujourd'hui les Indiens dans les pays de l'Amérique soumis à l'Espagne. On n'y apperçoit point de traces de ce système cruel de destruction qu'on a attribué à cette puissance. En accordant que la nécessité d'assurer la subsistance des colonies & les

(2) Recopil. lib. VI, tit. 5, l. 30, tit. 16, l. 12-15.

(3) Recopil. lib. VI, tit. 4, l. 13.

(4) Recopil. lib. I, tit. 4, l. 1, &c.

(5) Voyage de Ulloa I, 4, 29-509. Churchill IV, 496.

les produits avantageux des mines autorise
 les Espagnols à exiger des travaux des In- Liv. VIII.
 diens, on doit convenir que les mesures pri-
 ses pour régler & récompenser ces travaux
 sont sages & bien entendues. Ils n'y a point
 de code de loix où se montrent une plus
 grande sollicitude & des précautions plus
 multipliées pour la conservation, la sûreté
 & le bonheur du peuple, que dans les loix
 Espagnoles pour le gouvernement des Indes.
 Mais ces réglemens modernes, ainsi que les
 premiers, ont été souvent des remedes trop
 foibles contre les maux qu'on vouloit préve-
 nir. Lorsque les mêmes causes agissent, el-
 les entraînent toujours les mêmes effets. La
 distance immense qui sépare le pouvoir qui
 porte la loi & celui qui est chargé de l'exé-
 cution, lui ôte toute sa force, même sous
 le gouvernement le plus absolu. La crainte
 d'un supérieur, trop éloigné pour apperce-
 voir bien toutes les fautes & pour les punir
 avec promptitude, s'affoiblit insensiblement.
 Malgré les loix nombreuses du souverain,
 les Indiens souffrent encore souvent de l'a-
 vuidité des particuliers & des exactions des
 magistrats qui devoient les protéger. On
 leur impose des tâches excessives, on pro-

longe la durée de leurs travaux & ils gémissent sous l'oppression, partage ordinaire d'un peuple qui est dans la dépendance (1). Selon quelques instructions sur lesquelles je puis compter, l'oppression est plus forte au Pérou que dans aucune autre colonie; cependant elle n'est pas générale. A en croire les relations, même des auteurs les plus disposés à exagérer l'état malheureux des Indiens, ils jouissent dans plusieurs provinces de l'aïfance & de l'abondance. Possesseurs de fermes considérables, maîtres de troupeaux nombreux, & riches d'ailleurs de la connoissance qu'ils ont acquise des arts de l'Europe, ils peuvent non-seulement se procurer les nécessités mais encore les superfluités de la vie (1).

Constitution ecclésiastique des colonies.

Après avoir expliqué la forme du gouvernement civil dans les colonies Espagnoles, & l'état des différentes classes de personnes qui y sont soumises, il est intéressant de considérer les particularités de leur constitution ecclésiastique. Malgré la vénération superstitieuse des Espagnols pour le saint-siège, la politique active & jalouse de Ferdinand

La juridiction du pape restreinte.

(1) Voyez la NOTE LXXXIV.

(1) *Gage's Survey*, p. 85, 90, 104, 119, &c.

l'engagea bientôt à prendre des précautions =====
Liv. VIII.
contre l'extension de l'autorité du pape en Amérique. Dans cette vue il sollicita auprès d'Alexandre VI la concession des diocèses dans tous les pays nouvellement découverts (1), & il l'obtint à condition qu'il feroit travailler à instruire les naturels dans la religion. Bientôt après, Jules II lui conféra le droit de patronage & la disposition absolue de tous les bénéfices ecclésiastiques dans cette partie du nouveau monde (2). Ces deux papes, peu instruits de la valeur de ce que ce monarque demandoit, lui firent inconsidérément ces donations, que leurs successeurs ont souvent déplorées & souhaité de révoquer. Les rois d'Espagne en conséquence de ces concessions, sont devenus réellement les chefs de l'église d'Amérique. Ils sont les maîtres de l'administration de ses revenus, & leur nomination aux bénéfices vacans est confirmée sans obstacle & sur le champ par le pape. Ainsi dans l'Amérique Espagnole, la couronne est le centre de toute espèce d'autorité. On n'y connoît point

(1) Bulla Alex. VI, A. D. 1501. Ap. Solorz, *de jure ind. tom. I, p. 498.*

(2) Bulla Julli 2, 1508. *Ibid.* 509.

de débats entre la juridiction spirituelle & la temporelle : le roi y est seul maître, tout se fait en son nom, & nulle espece de pouvoir étranger ne s'y est introduit. Les bulles du pape ne sont admises en Amérique & n'y ont de force qu'après avoir été préalablement examinées & approuvées par le conseil royal des Indes (1); & si quelque bulle se glissoit par surprise & circuloit en Amérique sans son approbation, les ecclésiastiques sont tenus non seulement d'en arrêter l'effet, mais encore d'en saisir toutes les copies & de les envoyer au conseil royal des Indes (2). L'Espagne doit en grande partie la tranquillité qui a régné jusqu'ici dans ses possessions en Amérique, à cette restriction de la juridiction des papes, également singulière si l'on considère dans quel siècle & chez quelle nation elle a été imaginée, ou avec quelle attention jalouse Ferdinand & ses successeurs se sont appliqués à la maintenir dans toute sa force & dans toute son étendue (3).

(1) Recopil. lib. 1, tit. 9, l. 2. & *Antas del consejo de las Indias*, CLXI.

(2) Recopil. lib. 1, tit. 7, l. 55.

(3) Recopil. lib. 1, *passim*.

La hiérarchie ecclésiastique est la même en Amérique qu'en Espagne. Elle est composée d'archevêques, d'évêques, de doyens & d'autres dignitaires. Le bas clergé est divisé en trois classes, sous la dénomination de *Curas*, *Doctrineros* & *Missioneros*. La première dessert les paroisses des portions du pays où les Espagnols se sont établis; la seconde est chargée des districts habités par les Indiens qui sont soumis au gouvernement Espagnol & qui vivent sous sa protection; la troisième est employée à convertir & à instruire ces tribus sauvages qui, dédaignant le joug Espagnol vivent dans des régions éloignées ou inaccessibles que n'ont pas encore soumis les armes de l'Espagne. Les ecclésiastiques de ces différentes classes sont en si grand nombre, & ils sont si abondamment dotés que les revenus du clergé Américain sont immenses. La superstition romaine se montre dans toute sa pompe au nouveau monde. Les églises & les couvens y sont magnifiquement & richement ornés; & dans les grands jours de fête l'or, l'argent & les pierreries y sont prodiguées à un point qui passe la vraisemblance & qu'un Européen ne

Liv. VIII.

Forme &

revenus

du clergé

dans les

colonies

Espagno-

les.

====
 Liv. VIII. fauroit concevoir (1). Un établissement ecclésiastique si brillant & si dispendieux nuit aux progrès des colonies, comme nous l'avons déjà observé, mais dans des contrées abondantes en richesses, où le peuple est tellement avide de pompe & d'éclat que la religion est obligée d'y avoir recours pour s'attirer du respect, ce penchant a besoin d'être flatté, & devient moins dangereux.

Effets per-
 nicieux
 des institu-
 tions mo-
 nastiques.

L'institution prématurée des monasteres dans les colonies Espagnoles, le zele inconsidéré qui les a multipliés ont entraîné les plus fâcheuses conséquences. Dans tout établissement nouveau le premier objet est d'encourager la population & d'exciter chaque citoyen à contribuer à l'accroissement des forces de la communauté. Quand une société jeune encore & vigoureuse voit devant elle un grand espace vuide à remplir & par conséquent une subsistance facile à obtenir, l'espece humaine se multiplie avec une extrême rapidité; mais les Espagnols étoient à peine en possession de l'Amérique que par la plus inconséquente politique ils se hâterent d'établir des couvents destinés à renfermer des personnes de l'un & de l'autre

(1) Voyage de Ulloa, I, 430.

sexe, qui faisoient vœu de renoncer au but de la nature & de contrarier la première de ses loix (a). Pouffés par une piété mal entendue qui attache un mérite à l'état du célibat, ou attirés par l'espoir d'une vie commode & exempte de soïn, qui dans un climat brûlant paroît le souverain bonheur, les jeunes gens se jettent en foule dans ces asiles de la fainéantise & de la superstition, & sont ainsi perdus pour la société. Comme on n'admet dans les monasteres que des personnes d'extraction Espagnole, le mal est encore plus sensible, & l'on peut regarder chaque moine ou chaque religieuse comme un membre actif retranché de la vie civile. L'inconvénient de ces sortes de fondations, dans les cas où l'étendue du territoire exige un surcroît de forces & de bras pour la culture, est si évident que quelques états catholiques ont expressément défendu l'émission des vœux monastiques dans leurs colonies (1). Les Rois d'Espagne eux-mêmes alarmés d'un penchant si contraire aux progrès & à

(a) On doit se souvenir que c'est un protestant qui parle de la vie monastique d'après les principes de sa communion *N. du T.*

(1) Ulloa *Voy.* II, 124.

la prospérité de leurs colonies, ont voulu quelquefois en prévenir les suites (1). Mais les Espagnols d'Amérique, plus superstitieux encore que ceux d'Europe & dirigés par des ecclésiastiques moins éclairés ont une si haute opinion de la sainteté de l'état monastique qu'il n'y a point de règlement qui puisse mettre des bornes à leur zèle; en un mot, grace à l'excès de leur folle générosité, les maisons religieuses se sont multipliées à un degré non moins surprenant que nuisible à la société (2).

Caractere
des ecclé-
siastiques
dans l'A-
mérique
Espagnole

Les ecclésiastiques sont si nombreux & ont une si grande influence dans les colonies espagnoles qu'il est important de connoître l'esprit & le caractère de cet ordre puissant. Une partie considérable du clergé séculier dans le Mexique & le Pérou est née en Espagne. Comme les personnes accoutumées par leur éducation à la retraite & au repos d'une vie appliquée, sont moins capables de toute entreprise pénible, & moins disposés à se hasarder dans une nouvelle carrière qu'aucune
autre

(1) Herrera, *dec.* 5, *lib.* 5, *IX*, *c.* 1, 2. *Recop. lib.* 1, *tit.* 3, *l.* 1, 2, *tit.* 4, *l.* 2. Solotz, *lib.* III, *c.* 23.

(2) Voyez la NOTE LXXXV.

autre classe d'hommes, les prêtres qui tour à tour vont, pour ainsi dire, en recrues, former l'église Américaine, sont pour la plupart des aventuriers qui par leur mérite ou leur rang n'avoient aucun espoir de fortune dans leur patrie. Par conséquent le clergé séculier du nouveau monde cultive encore moins les connoissances littéraires de toute espece que celui d'Espagne; & quoique par les dons considérables qui ont été faits à l'église d'Amérique la plupart de ses membres vivent dans l'aïssance & dans l'indépendance, ce qui est la condition la plus favorable à la culture des lettres; à peine cependant ce corps a-t-il produit durant deux siècles & demi un auteur dont les ouvrages aient apporté quelques lumieres ou mérité par quelque endroit l'attention des nations éclairées. Mais la plus grande partie des ecclésiastiques dans les établissemens Espagnols sont des réguliers. La découverte de l'Amérique ouvrit un champ nouveau au zele pieux des ordres monastiques, & ils s'empresèrent avec une ardeur étonnante d'envoyer des missionnaires pour le cultiver. Ce furent des moines qui entreprirent les premiers d'instruire & de convertir les Américains; de manie-

Liv. VIII.

Du clergé séculier.

Des réguliers.

re qu'aussitôt après la conquête de quelque province, & dès que le gouvernement ecclésiastique commençoit à y prendre une forme, les papes permettoient aux missionnaires des quatre ordres mendiants, en considération de leurs services, d'accepter la direction des paroisses en Amérique, de remplir toutes les fonctions spirituelles, de recevoir les dîmes & les autres revenus du bénéfice, en les affranchissant de la juridiction de l'évêque du diocèse. En conséquence il s'offrit à eux une nouvelle source de profits & de nouveaux objets d'ambition. Toutes les fois qu'on demande de nouveaux missionnaires, des hommes d'un esprit ardent & inquiet, impatiens du joug du cloître, ennuyés de son insipide uniformité, fatigués de la répétition importune de ses frivoles fonctions, offrent avec empressement leurs services, & courent dans le nouveau monde chercher la liberté & des distinctions. Leur poursuite n'est pas sans succès. Souvent les plus grands honneurs de l'église, les plus riches emplois dans le Mexique & dans le Pérou sont le partage des réguliers; & c'est particulièrement à eux que les Américains doivent le peu de connoissances qu'ils cultivent. Ils sont pres-

que les seuls prêtres Espagnols par qui nous ====
Liv. VII.
ayons reçu quelque notion de l'histoire civile & naturelle des différentes provinces de l'Amérique. Quelques-uns d'eux, quoique profondément imbus de la superstition inséparable de leur état, ont publié des ouvrages qui donnent une idée avantageuse de leurs talens. L'histoire naturelle & morale du nouveau monde, par le jésuite Acosta, contient les faits les plus exacts peut-être & les observations les plus judicieuses qu'on puisse trouver dans aucune description de ce genre, publiée dans le seizième siècle.

Mais ce même dégoût de la vie monastique, auquel l'Amérique doit quelques hommes éclairés par qui elle a été instruite, l'a remplie aussi d'une foule d'autres moines d'un caractère bien différent. Des hommes inconstans, débauchés, avides, pour qui la pauvreté & la discipline d'un cloître sont insupportables, considèrent une mission en Amérique comme un moyen d'échapper à l'austérité & à l'esclavage de leur état. Ils y obtiennent bientôt quelque cure; délivrés par leur éloignement de l'inspection des supérieurs de leur ordre, exempts par leurs

Mœurs
dissolues
de quel
ques-uns
d'eux.

Liv. VIII.

privileges de la juridiction de l'évêque diocésain (1), à peine connoissent-ils quelque subordination. Selon le témoignage même des plus zélés catholiques, la plupart des membres du clergé régulier, dans les établissemens Espagnols, sont non-seulement destitués des vertus qui conviennent à leur profession, mais même sans égards pour la décence extérieure & sans respect pour l'opinion publique qui nous fait au moins sauver les apparences. Sûrs de l'impunité, quelques réguliers, au mépris de leur vœu de pauvreté, s'engagent ouvertement dans le commerce, & s'y montrent si avides qu'ils deviennent les plus dangereux oppresseurs des Indiens qu'ils devoient protéger. D'autres, violant aussi scandaleusement leur vœu de chasteté, s'abandonnent publiquement & sans pudeur à la débauche la plus effrénée (2).

On a proposé divers moyens de réprimer des excès si manifestes & si scandaleux. Plusieurs personnes également distinguées par leur piété & par leurs lumières ont soutenu que, conformément aux canons de l'église, les réguliers devoient vivre renfermés dans

(1) Avendano *Thef. ind.* II, 253.

(2) Voyez la NOTE LXXXVI.

Penceinte de leurs cloîtres & qu'on ne devoit pas souffrir plus long-tems qu'ils empiétassent sur les fonctions du clergé séculier. Quelques magistrats animés de l'amour du bien public & convaincus de la nécessité de dépouiller les réguliers d'un privilege, accordé d'abord dans de bonnes intentions, mais dont le tems & l'expérience ont fait reconnoître les pernicioeux effets, ont ouvertement appuyé les tentatives du clergé séculier pour le recouvrement & le maintien de ses droits. Le Prince d'Esquilache, vice-roi du Pérou sous Philippe III, prit des mesures si efficaces & si décisives pour contenir les réguliers dans leur sphere, qu'ils en furent généralement consternés (1). Ils eurent recours à leurs artifices ordinaires. Ils alarmèrent la superstition en représentant les projets du vice-roi comme des innovations funestes à la religion. Ils employèrent toutes les ressources de l'intrigue pour se concilier les personnes puissantes & en crédit; & ils furent secondés de toute l'influence des Jésuites, qui partageoient en Amérique tous les privileges accordés aux ordres mendiants. Ils firent une profonde impression sur un

Liv. VIII

1612.

(1) Voyez la NOTE LXXXVII.

Liv. VIII. prince dévot & sur un ministère foible. L'ancien usage fut toléré. Les abus qu'il entraînait alloient en augmentant, & la corruption de ces moines sans discipline & sans frein devint un scandale & une honte pour la religion. Enfin le respect des Espagnols pour les ordres monastiques commençant à diminuer & le pouvoir des Jésuites étant sur son déclin, Ferdinand VI trouva le seul remède efficace : il rendit un édit par lequel il est défendu aux réguliers, sous quelque dénomination que ce soit, de prendre la direction d'une paroisse & le soin des âmes, & où il est dit qu'à l'avenir, à mesure que les possesseurs actuels disparaîtront, on ne pourra présenter aux bénéfices vacans que des prêtres séculiers soumis à la juridiction de leur diocésain (1). Si ce règlement est exécuté avec autant de fermeté qu'il a été sagement conçu, il se fera une réforme importante dans l'état ecclésiastique de l'Amérique Espagnole, & le clergé séculier deviendra par degrés un corps respectable. Il paroît que, même à présent, la conduite de la plupart des ecclésiastiques est décente & exemplaire; autrement ils ne seroient

23 Juin
 1757.

(1) *Real cedula, MS. entre les mains de l'auteur.*

pas en si haute estime, & n'auroient pas un ascendant si prodigieux sur l'esprit de leurs concitoyens dans tous les établissemens Espagnols. Liv. VIII.

Quel que soit cependant le mérite du clergé Espagnol en Amérique, ses succès dans la conversion des Indiens à la vraie religion sont beaucoup au-dessous de ce qu'on attendoit & de l'ardeur de son zèle & de l'empire qu'il avoit acquis sur ces peuples. On peut en donner différentes raisons. Les premiers missionnaires brûlant de faire des prosélites, admirent dans l'église chrétienne les peuples d'Amérique avant de les avoir instruits de la doctrine de la religion, avant qu'eux-mêmes eussent acquis assez de connoissance dans la langue du pays pour être en état de leur expliquer les mystères de la foi ou les préceptes de la morale. Appuyés sur de subtiles distinctions de la théologie scholastique, ils adopterent cette étrange pratique, aussi contraire à l'esprit d'une religion qui veut être comprise, qu'opposée aux règles de la raison. A peine une horde intimidée par la puissance des Espagnols & entraînée par l'exemple de ses chefs, par sa légèreté naturelle ou par son ignorance,

Foibles progrès dans la conversion des Indiens.

Liv. VIII.
 témoignoit un desir passager d'embrasser la religion des vainqueurs, qu'elle étoit à l'instant baptisée. Tandis que duroit cette fureur des conversions, on vit un seul prêtre baptiser jusqu'à cinq mille Mexicains en un jour, & ne s'arrêter qu'épuisé de fatigue & manquant de force pour continuer (1). Dans le cours de quelques années après la réduction du Mexique, le baptême fut administré à plus de quatre millions d'ames (2). Des prosélites admis inconsidérément, & qui n'étoient ni instruits de la nature des dogmes auxquels ils étoient censés se soumettre, ni convaincus de l'absurdité de ceux auxquels on les faisoit renoncer, conservoient tout leur attachement à leurs anciennes superstitions, ou en faisoient un mélange absurde avec le peu qu'ils savoient de la nouvelle religion. Ils ont transmis ces opinions bizarres à leur postérité, qui en est tellement imbue que toute l'industrie des prêtres Espagnols n'a pas été capable jusqu'à présent de les déraciner. Les Indiens du Mexique & du Pérou se rappellent & ho-

(1) Torribio, MS. Torquem. *monarind lib. XVI. c. 6.*

(2) Torribio, *ibid.* Torquem. *lib. XVI. c. 8.*

norent encore les institutions religieuses de leurs ancêtres, & toutes les fois qu'ils peuvent se soustraire à la surveillance des Espagnols, ils s'assemblent pour pratiquer quelques cérémonies idolâtres de leur ancien culte (1).

Liv. VIII. I

Ce n'est cependant pas encore là l'obstacle le plus insurmontable aux progrès du christianisme chez les Indiens; leur intelligence est si bornée, ils portent leurs réflexions & leurs observations si peu au-delà des objets qui frappent leurs sens qu'ils sont à peine capables d'idées abstraites, & qu'ils n'ont point d'expressions pour les rendre. La doctrine sublime & purement spirituelle du christianisme doit être incompréhensible pour des esprits si peu exercés. Les cérémonies nombreuses & brillantes du culte romain, leur plaisent & les intéressent comme spectacle; mais si on leur explique les articles de foi relatifs à ce culte extérieur, ils écoutent avec patience & ils conçoivent si peu ce qu'ils entendent, qu'on ne peut pas donner le nom de croyance à leur soumission. Leur indifférence va plus loin encore que leur incapacité. N'ayant d'attention que celle du moment, & de desir que pour l'objet pré-

(1) Ulloa Voy. I, 341. Torquemada, lib. XV, c. 23, lib. XVI, c. 28. Gage, 171.

sent, les Indiens réfléchissent si rarement
 Liv. VIII. au passé & se soucient si peu de l'avenir
 qu'ils ne sont pas plus touchés des promesses
 de la religion qu'effrayés de ses menaces; enfin il est presque impossible d'inspirer
 à des hommes, dont la prévoyance s'étend
 rarement au-delà du lendemain, quelque
 crainte sur un monde futur. Egalement étonnés
 & de la foiblesse de leur intelligence
 & de leur insensibilité, quelques-uns des premiers
 missionnaires déclarèrent que c'étoit
 une race d'hommes trop stupide pour comprendre
 les premiers principes de la religion. Un concile tenu à Lima déclara qu'à
 raison de cette incapacité ils devoient être
 exclus du sacrement de l'eucharistie (1).
 Quoique Paul III, par sa fameuse bulle
 donnée en 1537, les ait déclarés créatures
 raisonnables, ayant droit à tous les privilèges
 du christianisme (2); néanmoins après
 deux siècles, durant lesquels ils ont été
 membres de l'église, ils ont fait si peu de
 progrès qu'à peine en trouve-t-on quelques-uns
 qui aient une portion d'intelligence suffisante
 pour être regardés comme dignes de

(1) Torquem. *lib. XVI, c. 20.*

(2) Torquem. *lib. XVI, c. 25.* Garcia Origen, III.

participer à l'eucharistie (1). D'après cette idée de leur incapacité & de leur ignorance en matière de religion, lorsque le zèle de Philippe II lui fit établir l'inquisition en Amérique en 1570, les Indiens furent déclarés exempts de la juridiction de ce sévère tribunal (2), & ils sont demeurés soumis à l'inspection de leurs évêques diocésains. Leur foi, même après la plus parfaite instruction, est toujours foible & chancelante. Enfin quoique quelques-uns d'eux apprennent les langues savantes & parcourent la carrière des études académiques avec quelque succès, on compte si peu sur eux qu'aucun Indien n'est ordonné pour la prêtrise, ni reçu dans aucun ordre religieux (3).

=====
Liv. VIII.

On peut, d'après ce court examen, se former une idée de l'état intérieur des colonies Espagnoles. Il est tems de faire connoître les différentes productions dont elles alimentent & enrichissent la métropole, & le plan du commerce qui s'y fait, tant activement que passivement. Si les domaines

Productions des colonies Espagnoles.

(1) Ulloa *Voy.* I, 343.

(2) *Recopil.* lib. VI, tit. 1; l. 25.

(3) Torquem. lib. XVII, c. 13. Voyez la NOTE LXXXVIII.

Liv. VIII.
 de l'Espagne dans le nouveau monde eussent eu une étendue proportionnée à celle de ses états en Europe, les progrès de ses colonies auroient été suivis des mêmes avantages que ceux des autres nations. Mais en même tems qu'une cupidité inconsidérée lui a fait envahir en moins d'un siècle une contrée plus vaste que l'Europe entière, elle s'est trouvée dans l'impossibilité de peupler ces immenses régions d'un nombre d'habitans suffisant pour les cultiver : delà il est arrivé que les travaux des Colons ont pris une fausse direction & ont été conduits sur de mauvais plans. Ils n'ont point formé des établissemens ferrés & unis, où l'industrie circonscrite dans de justes limites soit dirigée dans ses vues & dans ses opérations avec modération & avec constance, & sache employer ses moyens de la manière la plus convenable & la plus avantageuse. Les Espagnols au contraire séduits par la perspective immense qui s'offroit à leurs regards, divisèrent leurs possessions d'Amérique en vastes gouvernemens. Comme ils étoient trop peu nombreux pour parvenir à cultiver régulièrement de grandes provinces qu'ils occupoient sans les peupler, ils s'attachèrent

à l'espoir d'un gain prompt & exorbitant, & négligerent d'entrer dans les petits sentiers de l'industrie, qui conduisent les nations à la richesse & à la puissance plus sûrement mais plus lentement.

Liv. VIII.

De toutes les voies d'acquérir des richesses, l'exploitation des mines est la plus séduisante pour des hommes peu accoutumés aux travaux assidus & réguliers qu'exigent la culture de la terre & les opérations du commerce, ou trop entreprenans & trop avides pour attendre patiemment les retours lents & périodiques que donnent ces deux genres d'entreprises. Dès que les différentes provinces de l'Amérique furent soumises à la domination d'Espagne, ce moyen de s'enrichir fut presque le seul qui se présenta aux aventuriers qui venoient de les conquérir. Ils négligerent absolument toutes les provinces du continent où ils n'étoient pas déterminés à s'établir par l'espoir de trouver des mines d'or ou d'argent. Ils abandonnerent celles où leur espoir à cet égard fut trompé. L'importance des isles, qui étoient le premier fruit de leur découverte, diminua tellement dans leur esprit, quand les mines y furent épuisées, que la

De leurs mines.

Liv. VIII.
 plupart des planteurs les abandonnerent & les laisserent à la merci de propriétaires plus industrieux. Tous se jetterent dans le Mexique & dans le Pérou, où l'énorme quantité d'or & d'argent qui s'y trouvoit, malgré l'ignorance des Indiens dans l'art de fouiller les mines, devoit les récompenser de la supériorité de leur intelligence & de la persévérance de leurs efforts par une source inépuisable de richesses.

Découvertes de celles du Potosé & de Sacotecas.
 Pendant plusieurs années l'ardeur de leurs recherches fut plutôt animée & soutenue par l'espérance que par les succès; enfin la mine du Potosé au Pérou fut découverte par hasard, en 1545 (1) par un Indien qui suivoit dans la montagne un llama égaré de son troupeau. Bientôt après on ouvrit la mine de Sacotecas dans la nouvelle Espagne, qui étoit un peu moins riche que la précédente. Depuis ce tems on a fait successivement d'autres découvertes dans les deux colonies, & les mines d'argent sont en si grand nombre aujourd'hui que leur exploitation, ainsi que celle de quelques mines d'or peu considérables dans les provinces de Terre-ferme & dans le nouveau royaume de Grenade, est

(1) Fernandez, p. 1, lib. XI, c. II.

devenue la principale occupation des Espagnols, & a été réduite en un système également compliqué & intéressant. Mais la description de la nature des différens métaux, la maniere de les tirer des entrailles de la terre, l'explication des procédés particuliers au moyen desquels ces métaux sont séparés des substances dont ils sont mélangés, soit par l'action du feu, soit par la puissance attractive du mercure, tous ces objets sont plutôt du ressort du Naturaliste ou du Chymiste que de celui de l'historien.

Les montagnes du nouveau monde ont versé leurs trésors avec une profusion qui a étonné le genre humain, accoutumé jusques-là à ne puiser les métaux précieux que dans les sources peu nombreuses & peu abondantes des mines de l'ancien hémisphère. Suivant des calculs qui paroissent très-modérés, la quantité d'or & d'argent apportée annuellement dans les ports d'Espagne est d'environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois, à compter depuis l'année 1492 que l'Amérique fut découverte jusqu'à présent, ce qui fait en deux cens quatre-vingt-trois ans environ vingt-cinq milliards quatre cens soixante-dix millions. Quel-

Liv. VIII.

Richesses
qu'ils en
tirent.

que immense que soit cette somme, les écrits Espagnols prétendent qu'elle doit être beaucoup plus forte en considération des richesses qui ont été extraites des mines sans payer de tribut au roi. Selon ce calcul, l'Espagne a tiré du nouveau monde au moins cinquante-cinq milliards (1).

Les mines qui ont donné cette étonnante quantité de richesses ne sont pas exploitées aux dépens de la couronne & de la nation. Pour encourager les recherches particulières, toute personne qui découvre une veine nouvelle en a la propriété. Sur la demande au gouverneur de la province, on mesure une certaine étendue de terre & on lui donne un certain nombre d'Indiens, sous la condition d'ouvrir la mine dans un tems déterminé, & de payer au roi sur le produit le tribut ordinaire. Attirés par la facilité avec laquelle on obtient ces sortes de concessions, & encouragés par quelques exemples frappans de succès en ce genre, non-seulement l'homme confiant & hardi, mais les plus timides & les plus défiants-mêmes se livrent à ces spéculations avec une ardeur incroyable. L'esprit continuellement

(1) Ustaritz, *theor. y pract. de commercio*, c. 3. Herrera, *dec. 8, lib. XI, c. 15*. Voyez la NOTE LXXXIX.

nourri d'espérance, attendant à chaque ins- =====
Liv. VIII.
tant que la fortune ouvre ses sources secre-
tes & les prodigue à leurs vœux, ils trou-
vent toute autre occupation insipide & sans
intérêt. Semblable à la fureur du jeu, cette
recherche a, pour ainsi dire, un charme
enivrant, qui maîtrise l'esprit au point de
changer absolument le caractère; par elle la
prudence timide devient entreprenante, &
l'avarice devient prodigue. Cet attrait si
puissant naturellement est encore fortifié par
les artifices d'une certaine espèce d'hommes
connus au Pérou sous le nom de *chercheurs*.
Ce sont communément des gens ruinés, qui
se prévalant de quelques connoissances en
minéralogie, soutenues par des manières in-
finuantes & par cette confiance particulière
aux hommes à projets, s'adressent aux per-
sonnes opulentes & crédules, décrivent avec
quelque vraisemblance & d'une manière plau-
sible les signes auxquels ils ont reconnu la
veine riche & nouvelle, produisent même,
si on l'exige, un échantillon du métal qu'elle
doit rendre; ils affirment avec une assurance
imposante que le succès est certain & que la
dépense n'est qu'une bagatelle: rarement ils
manquent de persuader. On forme une so-

ciété ; chaque intéressé fournit une petite
 Liv. VIII. somme ; la mine est ouverte ; le chercheur
 est seul chargé de la direction de toutes les
 opérations ; on rencontre des difficultés im-
 prévues ; on demande de nouvelles sommes
 d'argent ; cependant au milieu d'une foule
 d'inconvéniens & de délais successifs, l'espé-
 rance se soutient, & l'ardeur de l'attente
 s'éteint difficilement. On a observé en effet
 qu'un homme une fois engagé dans cette
 carrière séduisante ne revient presque jamais
 sur ses pas : ses idées s'alterent, un autre es-
 prit le possède, ses yeux sont continuellement
 obsédés par les fantômes d'une richesse ima-
 ginaire, il ne s'occupe, ne parle & ne rêve
 d'autre chose (1).

Leurs fa-
 tals effets.

Tel est l'esprit qui doit animer toute société
 dont on dirige l'activité particulièrement
 vers les travaux & l'exploitation des mines
 d'or & d'argent. Cet esprit est le plus op-
 posé de tous aux progrès de l'agriculture &
 du commerce, qui constituent la vraie richesse
 d'une nation. Si le système de l'adminis-
 tration dans les colonies Espagnoles eût été
 fondé sur les principes d'une sage politique,
 la législation auroit employé tout son pou-

(1) Ulloa, *Entretien*. p. 223.

voir à réprimer le goût des colons pour cette branche dangereuse d'industrie, avec autant d'ardeur qu'elle en a mis à l'encourager. „ Les projets relatifs aux mines, (dit „ un bon juge de la conduite politique des „ nations) au lieu de rendre le capital qu'on „ y emploie & l'intérêt ordinaire de l'argent, „ absorbent communément l'un & l'autre. „ Ce sont par conséquent de tous les projets „ ceux auxquels un prudent législateur, „ qui desire l'augmentation de la richesse nationale, doit le moins accorder d'encouragement extraordinaire; il ne doit pas non „ plus engager à y employer une plus grande portion de capital que celle qu'on y „ auroit volontairement destinée; telle est „ en effet l'extravagante confiance de l'homme dans sa bonne fortune que partout où „ il appercevra la moindre probabilité de succès, il ne fera que trop porté de lui-même à y employer son capital avec un „ excès de confiance „ (1). Cependant dans les colonies Espagnoles le gouvernement travaille à nourrir cet esprit qu'il devrait s'efforcer d'éteindre, & par son approbation il augmente cette crédulité inconsiderée qui a

(1) D. Smith's *inquiry*, &c. II, 155.

~~=====~~
Liv. VIII. si malheureusement égaré l'activité & l'industrie du Mexique & du Pérou. C'est à cette faute qu'on peut attribuer le peu de progrès que ces deux colonies ont fait pendant deux siècles & demi, soit dans les manufactures utiles, soit dans ces branches de culture qui procurent aux colonies des autres nations les marchandises qu'elles consomment. On y méprise tous les dons de la nature en comparaison des métaux précieux; au point que l'idiôme de la langue en Amérique porte l'empreinte de cette opinion extravagante, & que les Espagnols qui y sont établis donnent le nom de *riche* à une province, non pour la fertilité de son sol, l'abondance de ses grains ou la bonté de ses pâturages, mais pour l'abondance des minéraux que renferment ses montagnes. C'est pour les aller chercher qu'ils abandonnent les plaines délicieuses du Mexique & du Pérou, & qu'ils se confinent dans des régions arides & mal-saines où ils ont bâti quelques-unes des villes les plus considérables du nouveau monde. Comme les entreprises & l'activité des Espagnols se sont originairement tournées de ce côté, il est si difficile aujourd'hui de les ramener vers

un autre but, que quoique, par différentes causes, le bénéfice de l'exploitation des mines soit considérablement diminué, le prestige dure encore; & la plupart de ceux qui prennent part au commerce de la nouvelle Espagne & du Pérou, sont toujours engagés dans quelqu'entreprise de cette espèce (1).

Liv. VIII.

Cependant, quoique les mines soient le principal objet de l'attention des Espagnols, & que les métaux qu'ils en tirent forment l'article le plus important de leur commerce, les contrées fertiles qu'ils possèdent leur fournissent d'autres marchandises assez rares & assez précieuses pour fixer les regards. La cochenille est une production presque particulière à la nouvelle Espagne. La vente en est toujours certaine & donne un profit suffisant pour dédommager amplement du soin & des peines qu'exigent la récolte & la préparation des insectes dont cette drogue précieuse est composée. On ne trouve qu'au Pérou le quinquina, ce remède le plus salutaire peut-être & le plus efficace que la providence ait fait connoître à l'homme par pitié pour ses infirmités; c'est une

Autres
marchan-
dises des
colonies
Espagno-
les.

(1) Voyez la NOTE XC.

=====
Liv. VIII. branche de commerce importante & lucrative pour cette province (1). L'indigo de Guatimala est d'une qualité supérieure à celui de toutes les autres contrées de l'Amérique, & cette province en produit beaucoup. Le cacao n'est pas à la vérité un fruit particulier aux colonies Espagnoles mais il y est d'une qualité si supérieure & la consommation de chocolat qui se fait en Europe aussi bien qu'en Amérique est si grande, que cette marchandise est devenue un des objets de commerce les plus importants. Le tabac de Cuba l'emporte en qualité sur tous ceux du nouveau monde. Le sucre qu'on fabrique dans cette isle, dans celle d'Hispaniola & dans la nouvelle Espagne, & quelques autres drogues de différente espece, peuvent être mis au rang des productions naturelles d'Amérique qui enrichissent le commerce de l'Espagne. Aux articles précédens on peut en ajouter un autre de quelque conséquence, c'est l'exportation des cuirs. Ce commerce aussi bien que la plupart des autres, est plutôt le fruit de l'étonnante fertilité du pays que de la sagesse & de l'industrie des Espagnols. Les

(1) Voyez la NOTE XCI.

animaux domestiques de l'Europe, particulièrement les bêtes à corne, ont multiplié dans le nouveau monde avec une rapidité qui passe la vraisemblance. Peu de tems après l'établissement, les troupeaux étoient déjà si nombreux que les propriétaires les comptoient par milliers (1). Comme on leur donnoit peu de soins, à mesure qu'ils augmentèrent on les laissa courir à l'aventure, & bientôt s'étendant dans une vaste contrée couverte de riches pâturages, sous un climat doux, leur nombre devint immense. Ils habitent, par troupeaux de trente ou quarante mille, les vastes plaines qui s'étendent depuis Buenos-Ayres jusqu'aux Andes; & le malheureux voyageur à qui il arrive de tomber au milieu d'eux est souvent plusieurs jours à se débarrasser de cette foule innombrable qui couvre la face de la terre. Ils ne sont guere moins nombreux dans la nouvelle Espagne & dans plusieurs autres provinces. On ne les tue proprement que pour leur peau, & le carnage en est si grand dans certaines saisons, que la puanteur des cadavres abandonnés sur la place infecteroit l'air,

(1) Oviedo, *ap.* Ramus III, 101. Hackluyt III, 466, 511.

==
Liv. VIII. s'ils n'étoient subitement dévorés par de grandes troupes de chiens sauvages & par des nuées de *gallinas* ou vautours d'Amérique, les plus voraces de tous les oiseaux. La quantité des cuirs exportés en Europe est prodigieuse & forme une branche de commerce très-lucrative (1).

Presque tous ces articles peuvent être considérés comme des productions particulières à l'Amérique, & différant, si l'on excepte les cuirs, des productions de la métropole.

Avantages
que l'Espa-
gne tire de ses
colonies.

Lorsque l'importation de ces divers objets commença à s'étendre & à prendre de l'activité, l'industrie & les manufactures d'Espagne étoient à un point de prospérité qui lui permettoit de se procurer par ses propres ressources les marchandises de nouveau monde, de répondre à toutes ses demandes & de suppléer à tous ses besoins. Sous les règnes de Ferdinand & d'Isabelle, & sous celui de Charles V, l'Espagne étoit une des plus industrieuses contrées de l'Europe. Ses manufactures de laine, de fil & de soie étoient

(1) Acosta, *lib. III, c. 33.* Ovallo, *hist. of Chili*, Church. *collect. III, 47, Sup. ibid. V, p. 680, 692.* *Lettres édifi. XIII, 235, Feuillé I, 249.*

étoient assez étendues pour fournir non seulement à sa propre consommation, mais encore à des exportations avantageuses. L'Amérique lui offrant un marché nouveau, inconnu jusqu'alors, & dont elle avoit l'accès exclusif, elle eut recours à ses propres magasins & y trouva abondamment les marchandises nécessaires (1). Ce nouvel emploi dut naturellement accroître & encourager l'industrie. Ainsi alimentées & fortifiées, les manufactures, la population & la richesse auroient dû augmenter en Espagne dans la même proportion que dans ses colonies. A cette époque l'état de la marine Espagnole n'étoit pas moins florissant que celui de ses manufactures. Au commencement du seizième siècle, elle avoit, dit-on, plus de mille vaisseaux marchands (2), nombre probablement bien supérieur à celui des vaisseaux de toute autre nation d'Europe. Au moyen du secours que se prêtoient mutuellement le commerce étranger & l'industrie intérieure, les progrès de l'un & l'autre auroient pu être rapides & étendus, & l'Espagne auroit pu tirer de ses acquisitions dans

(1) Voyez la NOTE XCII.

(2) Campananes II, 140.

le nouveau monde le même degré d'opulence & de force que les autres puissances ont acquis par leurs colonies.

Mais différentes causes s'y font opposées. Il en est des nations comme des individus : lorsque leurs richesses augmentent lentement & par degrés, elles nourrissent & entretiennent cette activité qui est si avantageuse au commerce & qui donne à ses opérations la sagesse & la vigueur ; lorsqu'au contraire elles inondent l'état subitement & comme par torrens, elles renversent les projets d'une sage industrie & entraînent avec elle l'extravagance & la témérité dans les entreprises & dans les affaires. L'augmentation de puissance & de richesses que la possession de l'Amérique apporte à l'Espagne fut immense & soudaine, & produisit des effets nuisibles, dont les symptômes se firent bientôt appercevoir dans les opérations politiques de cette monarchie. Il est vrai que d'abord, & pendant un espace de tems considérable, le nouveau monde ne fournit pas avec trop d'abondance ni de continuité ses richesses à la métropole ; & le génie de Charles V conduisit les affaires avec tant de prudence que les effets de cette influen-

Pourquoi ces avances ne font plus les mêmes.

Liv. VIII.

ce furent à peine sentis. Mais lorsque Philippe II, avec des talens bien inférieurs à ceux de son pere, monta sur le trône, & que les remises des colonies formerent une branche de revenu réglée & très considérable, cette révolution subite dans l'état du royaume eut une influence funeste & sensible sur le monarque & sur le peuple. Philippe, doué de cet esprit d'application continuelle, qui caractérise souvent l'ambition des hommes médiocres, conçut une si haute opinion de ces ressources qu'il ne crut aucune entreprise au-dessus de ses forces. Renfermé en lui-même dans la solitude de l'Escorial, il sembloit prendre plaisir à troubler toutes les nations voisines. Il eut des guerres à soutenir avec les Pays-bas & l'Angleterre; il encouragea & protégea une faction rebelle en France; il conquit le Portugal; il entretint des armées & des garnisons en Italie, en Afrique & dans les deux Indes. Par cette multitude d'opérations vastes & compliquées, suivies avec autant d'ardeur que d'opiniâtreté pendant le cours d'un long regne, l'Espagne se trouva épuisée & d'hommes & d'argent. Sous l'administration foible de son successeur Phi-

Liv. VIII.

lippe III, la vigueur de la nation continua à dégénérer; enfin elle tomba dans le dernier degré d'abaissement par la dévotion imprudente de ce monarque, qui chassa près d'un million de ses sujets les plus industrieux, précisément dans un tems où l'état épuisé avoit besoin des efforts extraordinaires d'une sage politique pour augmenter sa population & ranimer ses forces. Dès le dix-septième siècle, le nombre des hommes était si sensiblement diminué en Espagne, que dans l'impuissance de recruter ses armées, elle fut obligée de restreindre ses opérations. Ses manufactures les plus florissantes étoient déjà déchues. Ses flottes, qui avoient été la terreur de toute l'Europe étoient détruites. Son commerce étranger étoit anéanti; celui même qui se faisoit entre les différentes parties de ses domaines étoit interrompu & les vaisseaux qui hasardoient de le continuer étoient pris ou détruits par ces mêmes ennemis qu'elle méprisoit autrefois. L'agriculture même, ce premier objet d'industrie dans tout état heureux, étoit négligée, & l'une des plus fertiles contrées de l'Europe fournissoit à peine à la consommation de ses habitans.

A mesure que la population & les manufactures de l'état déclinèrent, les demandes de ses colonies augmentèrent. Les Espagnols enivrés comme leurs souverains des richesses dont ils étoient comblés tous les ans, abandonnerent les voies d'industrie auxquelles ils étoient accoutumés, & coururent avec empressement dans ces régions d'où découloit tant d'opulence. Ce fut une nouvelle plaie pour l'état que cette fureur d'émigration, & la force des colonies n'augmenta que de l'épuisement de la métropole. Tous ces émigrans, ainsi que les premiers aventuriers qui s'étoient établis en Amérique, demeuroient dans la dépendance absolue de l'Espagne pour presque toutes les consommations de première nécessité. Entraînés par des objets plus attrayans & plus lucratifs, ou contenus par les loix prohibitives du gouvernement, ils ne pouvoient appliquer leur activité à l'établissement de manufactures nécessaires à leur subsistance. Ils recevoient de l'Europe, comme je l'ai observé ailleurs, leurs habillemens, leurs vivres, tout ce qui concourt enfin à l'aisance ou au luxe de la vie, & même leurs instrumens de labourage. L'Espagne épuisée de

=====
 Liv. VIII.
 Rapide
 décadence
 de son
 commerce.

=====
Liv. VIII. Rapide
de l'ou
commer. sujets & de beaucoup de bras industrieux, ne pouvoit fournir à des demandes toujours renaissantes & toujours plus considérables. Elle eut recours à ses voisins. Les manufactures des pays-bas, de l'Angleterre, de la France & de l'Italie, que ses besoins firent naître ou ranimerent, lui fournirent abondamment tout ce qu'elle demanda. En vain la loi fondamentale qui excluoit tout commerce étranger avec l'Amérique s'opposoit à cette innovation; la nécessité, plus puissante que les loix, suspendoit leur effet & forçoit les Espagnols eux-mêmes à les éluder. L'Anglois, le François & le Hollandois, se reposant sur l'honneur & la fidélité des marchands Espagnols qui prêtoient leurs noms pour couvrir la contravention, envoioient les objets de leurs manufactures dont ils recevoient le prix du en especes ou en marchandises précieuses du nouveau monde. Ni la crainte du danger, ni l'attrait du gain ne purent engager aucun commissionnaire Espagnol à trahir ou tromper la personne qui se confioit en lui (1), & cette probité qui distingue & honore la nation,

(1) Zavala, *Representacion*, p. 226.

contribua à la ruiner. En peu de tems il n'y eut pas une vingtième partie des marchandises exportées en Amérique qui vinsent du sol ou des fabriques de l'Espagne (1). Tout le reste appartenoit des marchands étrangers, quoiqu'introduit sous le nom de marchandises d'Espagne. Depuis cette époque, on peut dire que l'Espagne ne posséda plus les trésors du nouveau monde. Les métaux précieux n'arriverent en Europe que pour payer la valeur des marchandises achetées des étrangers. Cette richesse qui, par une circulation intérieure, auroit arrosé toutes les veines d'industrie, & porté la vie & l'activité dans toutes les branches des manufactures, traversoit pour ainsi dire l'Espagne avec tant de rapidité qu'elle ne lui laissoit aucun avantage. D'un autre côté les fabricans des nations rivales, encouragés par le prompt débit de leurs marchandises, augmentèrent en adresse & en industrie, & fournirent à si bas prix que les manufactures d'Espagne, moins bonnes & plus chères, furent encore moins en état de soutenir cette concurrence. Ce commer-

Liv. VIII.

(1) Compomanes II, 138.

Liv. VIII. ce destructif opéra plus promptement & plus complètement encore la ruine de la nation que les projets d'une ambition insensée, formés par ses monarques. L'Espagne vit avec tant de douleur & d'étonnement ses trésors d'Amérique s'évanouir presque au moment de leur arrivée, que Philippe III, incapable de suppléer au défaut de circulation, rendit un édit par lequel il s'efforça d'élever la monnoie de cuivre à une valeur courante presque égale à celle de l'argent (1); ainsi le maître des mines du Pérou & du Mexique étoit réduit à un misérable expédient, qui a été quelquefois la ressource des plus pauvres états.

Les possessions de l'Espagne en Amérique ne sont donc point devenues pour elle, comme celles des autres nations, une source de population & de richesses. Dans les contrées de l'Europe où l'esprit d'industrie subsiste dans toute sa vigueur, toute personne établie dans des colonies semblables pour leur situation à celles de l'Espagne, est supposée occuper dans la métropole trois ou quatre concitoyens pour ses besoins (2);

(1) Ustaritz, c. 104.

(2) Child, *On trade and colonies*.

mais quand la métropole n'est pas en état ~~de~~ de fournir aux demandes de ses Colons, Liv. VIII chaque émigrant peut être considéré comme un citoyen perdu pour la communauté & gagné pour la nation étrangère qui supplée à ses besoins.

Tel a été l'état intérieur de l'Espagne depuis la fin du seizième siècle; telle a été son impuissance de fournir aux besoins croissans de ses colonies. Les funestes effets de cette disproportion entre les demandes des uns & les facultés de l'autre, se sont encore augmentés par la manière dont l'Espagne s'est efforcée de régler le commerce entre la métropole & les colonies. Du dessein qu'elle a conçu de faire de son commerce avec l'Amérique un monopole & d'y interdire à ses sujets toute communication avec l'étranger, sont nés tous ses réglemens jaloux & tous ses systèmes de commerce. Ils sont assez singuliers par leur nature & par leurs conséquences pour mériter une explication particulière. Afin d'affurer le monopole auquel elle tendoit, l'Espagne n'a pas accordé le commerce avec ses colonies à une compagnie exclusive, selon le plan adopté par des nations plus commerçantes, Elle est augmentée par la manière dont elle a réglé son commerce avec l'Amérique.

~~_____~~
 Liv. VIII. dans un tems où la politique du commerce commençoit à être plus connue & auroit dû être mieux entendue. Ce plan à été celui de la Hollande pour son commerce avec les deux Indes. L'Angleterre, la France & le Danemarck l'ont imitée pour le commerce des Indes orientales, & les deux premières puissances ont aussi circonscrit de la même maniere quelques branches de leur commerce avec le nouveau monde. L'homme ne pouvoit peut-être imaginer un moyen plus efficace de nuire aux progrès de l'industrie & de la population d'une colonie nouvelle. Les intérêts de la colonie & ceux de la compagnie exclusive sont nécessairement & diamétralement opposés dans tous les points; or comme dans ce conflit inégal la dernière à tout l'avantage & qu'elle peut prescrire à son gré les conditions du commerce, la première est non-seulement forcée d'acheter à haut prix & de vendre à bon marché, elle a encore la mortification de voir l'excédent qui lui reste de ses fonds, rebuté par ceux mêmes en faveur de qui seuls ils lui est permis d'en disposer (1).

(1) Smith's *inquiry*, II, 171.

Il est probable que les hautes idées que l'Espagne avoit conçues de bonne heure des richesses du nouveau monde, l'empêcherent de tomber dans cette erreur politique. L'or & l'argent étoient des marchandises trop précieuses pour qu'on en remît le monopole en des mains particulières. La couronne voulut se conserver la direction d'un commerce si attrayant, & pour se l'affurer elle ordonna que tout bâtiment chargé pour l'Amérique seroit soumis à l'inspection des officiers de la *Casa de Contratacion* ou chambre de commerce à Séville, avant d'obtenir la permission de faire le voyage, & qu'à leur retour, avant de décharger, il seroit fait par les mêmes officiers un rapport des marchandises qui formeroient la cargaison. En conséquence de ce règlement le port de Séville fut l'unique centre de toutes les relations de l'Espagne avec le nouveau monde, & ce commerce prit insensiblement une forme qu'il a à peu près constamment suivie depuis le milieu du seizième siècle presque jusqu'à nos jours. Pour assurer davantage les chargemens précieux envoyés en Amérique, ainsi que pour prévenir plus facilement la fraude, le commerce de l'Espa-

Liv. VIII.

Le commerce est borné à un seul port d'Espagne.

Liv. VIII. gne avec ses colonies se fait par des flottes qui ne font voile qu'avec de bonnes escortes. On équipe tous les ans ces flottes, qui consistent en deux escadres, l'une distinguée par le nom de galions, l'autre par celui de flotte. Elles partoient autrefois de Séville; mais depuis 1720 elles font voile de Cadix, dont le port a été trouvé plus commode.

Du commerce qui se fait par les Galions.

Les galions destinés à fournir Terre ferme & les royaumes du Pérou & du Chili, de presque tous les articles de luxe ou de nécessité qu'un peuple opulent peut désirer, touchent d'abord à Carthagene, & ensuite à à Porte-Belo. Le premier port est le rendez-vous des négocians de Sainte-Marte, des Carraques, du nouveau royaume de Grenade & de plusieurs autres provinces. Le second est le grand marché du riche commerce du Pérou & du Chili. Dans la saison où l'on attend les Galions, on transporte par mer à Panama le produit de toutes les mines de ces deux royaumes & les autres marchandises de quelque importance, d'où elles sont portées à travers l'Isthme jusqu'à Porto-Belo, en partie à dos de mulet, en partie sur la rivière de Chagre. Dès qu'on a

quelque nouvelle de l'apparition de la flotte d'Europe, ce méchant petit village où la réunion pernicieuse d'une excessive chaleur avec une humidité continuelle & les exhalaisons putrides qui s'élevent de son sol marécageux, rendent le climat le plus malsain peut-être de tous les climats du monde; ce village, dis-je, est tout à coup rempli d'un peuple immense. Ses rues, habitées un instant auparavant, par quelques Negres ou Mulâtres & par une misérable garnison qu'on change tous les trois mois, sont occupées alors par une foule de riches négocians, venus de toutes les parties du Pérou & des provinces adjacentes. Le marché est ouvert: il se fait un échange des trésors de l'Amérique avec les manufactures de l'Europe, & pendant le terme prescrit de quarante jours, le plus riche trafic de l'Univers commence & finit, avec cette simplicité, cette confiance entière entre les contractans, qui sont la suite ordinaire d'un grand commerce (1). La flotte dirige sa course à Vera-cruz. Les trésors & les marchandises de la nouvelle Espagne & des provinces qui en dépendent, y sont transportées de Los-An-

Liv. VIII.

De celui qui se fait par la flotte.

(1) Voyez la NOTE XCIII.

geles, où elles étoient entreposées en attendant son arrivée ; le commerce se fait à Vera-cruz de la même manière que celui de Porto-Belo, & ne lui est seulement inférieur qu'en valeur & en importance. Les deux flottes, après avoir complété leurs chargemens en Amérique, se donnent rendez-vous à la Havanne, d'où elles reviennent de compagnie en Europe.

Mauvais
effet de
cet arran-
gement.

Le commerce de l'Espagne avec ses colonies, ainsi gêné & restreint, dut nécessairement être conduit par le même esprit & sur les mêmes principes que celui d'une compagnie exclusive. Borné à un seul port, il étoit à la portée de peu de personnes, & insensiblement il se trouva presque tout entier partagé entre un petit nombre de maisons opulentes, d'abord à Séville, & aujourd'hui à Cadix. Celles-ci, par des combinaisons faciles à faire, peuvent empêcher la concurrence, capable seule de maintenir le prix naturel des marchandises ; & en agissant de concert, comme leur intérêt mutuel les y porte, elles peuvent à leur gré en hauffer ou en baisser la valeur. En conséquence le prix des marchandises d'Europe en Amérique est toujours haut & souvent

exorbitant. Un, deux & même trois cent pour cent sont des bénéfices communs dans le commerce de l'Espagne avec ses colonies (1). Par une suite du même esprit de monopole, il arrive souvent que les marchands du second ordre, dont les magasins ne sont pas assortis de toutes les marchandises propres au commerce de l'Amérique, ne peuvent acheter des marchands plus opulens celles qui leur manquent, à un prix au-dessous de celui qu'elles ont dans les colonies. Enfin armés de cette vigilance jalouse que les compagnies exclusives emploient contre les spéculations des commerçans libres, ces monopoleurs trop puissans s'efforcent de renverser les projets de quiconque voudroit courir la même carrière & entrer en concurrence avec eux (2). Cette limitation du commerce de l'Amérique à un seul port ne l'affecte pas dans l'intérieur seulement; elle resserre encore ses opérations au dehors. Un monopoleur gagne plus & hasarde moins sans contredit dans un trafic limité qui lui offre des profits exorbitans, que dans un commerce étendu qui ne

(1) B. Ulloa, *retablisf. part. II*, p. 191.

(2) Smith's, *Inquiry*, II, 171.

~~=====~~
 Liv. VIII. lui rend qu'un bénéfice modéré. Il est souvent de son intérêt de circonscire la sphere de son activité au lieu de l'aggrandir, & il peut tourner toute son attention à donner des bornes aux opérations de l'industrie commerciale, au lieu de la seconder & d'en exciter la vigueur. Il paroît que c'est par quelques maximes semblables que la politique de l'Espagne a réglé son commerce avec l'Amérique. Au lieu d'envoyer dans les colonies les marchandises d'Europe en suffisante quantité pour en rendre le prix & les profits modérés, les négocians de Séville & de Cadix les y répandent avec retenue; de sorte que l'avidité de concurrence des acheteurs, forcés de se pourvoir dans un marché mal fourni, met leurs commissionnaires en état de faire sur leurs cargaisons des profits exorbitans. Vers le milieu du dernier siècle, lorsque le commerce exclusif de Séville en Amérique étoit à son plus haut degré de prospérité, les deux escadres unies des Galions & de la flotte ne portoient pas plus de 27500 tonneaux (1). Une pareille charge devoit être bien loin de

(1) Campomanes, *Educ. popul.* I, 435, II, 210.

de pouvoir suppléer aux demandes de ces vastes & nombreuses colonies qui en attendoient toutes les commodités & la plupart des nécessités de la vie. =====
Liv. VIII.

Bientôt l'Espagne sentit combien elle étoit déchue de sa prospérité précédente; & des citoyens respectables & vertueux employèrent toute leur sagacité à imaginer des moyens de ranimer l'industrie & le commerce chancelans de leur patrie. On peut juger à quel point le mal étoit dangereux & désespéré par la violence des remèdes qui furent proposés. Les uns, confondant la violation des réglemens avec les crimes d'état, prétendoient que pour arrêter les suites du commerce illicite, on devoit punir de mort & de la confiscation de tous ses biens quiconque en seroit convaincu (2). D'autres, ne distinguant point les fautes civiles des actes d'impiété, soutinrent que le commerce de contrebande devoit être mis au rang des crimes réservés à la connoissance de l'inquisition; que les coupables devoient être jugés & punis selon la forme secrète & sommaire dont ce terrible tribunal exerce sa

(2) *M. de Santa-Cruz, comercio suelto, p. 142.*

jurisdiction (1). D'autres enfin proposèrent de donner le commerce de l'Amérique à une compagnie exclusive. Sans doute ils n'avoient pas observé les dangereux effets du monopole de ces compagnies dans tous les pays où elles étoient établies. Ils s'imaginoient que pour son propre intérêt elle mettroit toute la vigilance possible à garantir le commerce d'Espagne contre les usurpations des interlopes (2).

Outre ces projets extravagans, on imagina quelques plans mieux digérés & plus avantageux, quoique d'abord ils fussent sans effet; mais sous les monarques foibles par qui finit le regne de la maison d'Autriche en Espagne, on ne vit dans toutes les parties du gouvernement qu'incapacité & indécision. Au lieu de prendre pour modele l'administration active de Charles V, ils affectèrent d'imiter la politique lente & soupçonneuse de Philippe II, & privés de ses talens ils délibéroient sans cesse & ne résolvoient rien. On ne remédia à aucun des maux qui faisoient languir le commerce national tant au dedans qu'au dehors. Ces maux allerent

(1) Moncada, *Restauracion. politica de España*, p. 41.

(2) Zavala, *y Arguon Representacion*, &c. p. 192.

en augmentant & l'Espagne, avec des domaines plus vastes & plus opulens qu'aucun état Européen, n'avoit ni force, ni argent, ni industrie (1). Enfin une violente convulsion, en agitant la nation, réveilla son génie assoupi, & la guerre civile allumée par les deux partis qui se disputoient la couronne lui rendit jusqu'à un certain point son ancienne vigueur. Tandis qu'il se formoit des hommes capables de sentimens plus généreux que ceux qui avoient dirigé les conseils de la monarchie pendant le cours d'un siècle, l'Espagne tira d'une source inattendue les moyens de faire valoir leurs talens. Les différentes puissances qui favorisoient les prétentions des maisons d'Autriche ou de Bourbon au trône d'Espagne, envoyèrent à leur secours des flottes & des armées considérables. La France, l'Angleterre & la Hollande firent passer des sommes immenses en Espagne. Elles furent répandues dans les provinces qui étoient devenues le théâtre de la guerre; ainsi une partie des trésors de l'Amérique, dont ces puissances avoient épuisé leurs pays, retourna à sa source. L'un des plus habiles

=====
Liv. VIII.

(1) Voyez la NOTE XCIV.

=====
 Liv. VIII. écrivains de l'Espagne date de cette époque la renaissance de la monarchie, & quelque humiliante que puisse être cette vérité, il reconnoît que c'est à ses ennemis que sa patrie doit l'acquisition d'un fonds d'especes en circulation, proportionné à peu près aux besoins publics (1).

Premiers pas des rois de la maison de Bourbon vers le rétablissement de l'état.

Aussi-tôt que les Bourbons furent en possession paisible du trône, ils remarquerent cette révolution dans l'esprit des peuples & dans l'état de la nation, & ils en profiterent; en effet, quoique cette maison n'ait pas donné à l'Espagne des monarques remarquables par la supériorité de leur génie, ils ont tous été bienfaisans, attentifs au bonheur de leurs sujets & occupés de l'augmenter. En conséquence, le premier objet de Philippe V. fut de supprimer une innovation qui s'étoit glissée dans l'état pendant la guerre, & qui bouleversoit tout le systéme du commerce Espagnol avec l'Amérique.

Ils excluent les étrangers du commerce du Pérou.

L'Angleterre & la Hollande, par la supériorité de leur marine, avoient acquis assez d'empire sur la mer pour couper toute communication entre l'Espagne & ses colonies. Afin de leur fournir les commodités de la

(1) Campomanes I, 420.

vie, sans lesquelles elles ne pouvoient exis- Liv. VIII.
 ter & en échange desquelles elles devoient
 faire part de leurs trésors, l'Espagne fut
 obligée de se départir de la rigueur ordi-
 naire de ses maximes au point d'ouvrir le
 commerce du Pérou aux François ses al-
 liés. Les marchands de Saint-Malo, à qui
 Louis XIV accorda le privilege de ce com-
 merce lucratif, l'entreprirent avec vigueur
 & s'y conduisirent par des principes bien
 différens de ceux des Espagnols. Ils four-
 nirent le Pérou des marchandises d'Europe
 à un prix plus modéré & en plus grande
 quantité; tous ces objets d'importation ar-
 rivoient dans toutes les provinces de l'Amé-
 rique Espagnole avec une abondance jus-
 qu'alors inconnue. Pour peu que cette
 communication eut duré encore, ç'en étoit
 fait des exportations de l'Espagne & les
 colonies cessoient de dépendre de leur mé-
 tropole. On se hâta de défendre de la ma-
 niere la plus forte & la plus positive l'ad-
 mission des vaisseaux étrangers dans les ports
 du Chili (1), & l'on employa une escadre
 Espagnole à chasser des mers du sud ces

(1) *Voyage de Frezier*, 256, B. Ulloa, *Relab.* II, 104, &c. Alcedo y. Herrera, *aviso*, &c. 236.

intrus dont le secours n'étoit plus nécessaire. Liv. VIII. faire.

Ils s'opposent à la contre-bande.

Particulièrement à celle de la compagnie Angloise de l'Assiento.

Cependant l'Espagne, à la fin de la guerre terminée par le traité d'Utrecht, avoit été en vain délivrée d'un des obstacles qui gênoient son commerce; elle en éprouvoit encore au autre qui ne lui paroissoit guere moins dangereux. Philippe V. pour engager la reine Anne à conclure une paix également désirée par la France & par l'Espagne, accorda à la grande Bretagne non seulement l'*assiento*, ou le droit de porter des Negres aux colonies Espagnoles, droit dont la France avoit précédemment joui; il lui donna encore le privilege plus extraordinaire d'envoyer tous les ans à la foire de Porto-Belo un vaisseau de cinq cens tonneaux chargé de marchandises d'Europe. En conséquence, des commissionnaires Anglois s'établirent à Carthagene, à Panama, à la Vera-Cruz, à Buenos-Ayres, & dans d'autres établissemens Espagnols. Le voile dont l'Espagne avoit couvert jusques-là l'état & les affaires de ces colonies fut levé. Les agents d'une nation rivale, admis dans les principales villes de commerce, ne manquerent pas de moyens de s'instruire de la position inté-

rieure de ses provinces, d'observer leurs Liv. VIII.
 besoins constans ou accidentels & de connoître quelle étoit l'espece de marchandises dont l'importation seroit la plus avantageuse. Bientôt, sur ces informations authentiques & promptes, les négocians de la Jamaïque & des autres colonies Angloises en liaison de commerce avec le continent Espagnol, furent en état d'affortir & de proportionner exactement leurs cargaisons aux besoins du marché; de maniere que le commerce de contrebande devint plus facile & plus étendu qu'il ne l'avoit jamais été. Ce n'étoit cependant pas encore là la conséquence de l'*assiento* la plus fatale au commerce de l'Espagne. Les agens de la compagnie Angloise de la mer du sud, à l'abri de l'importation qu'elle étoit autorisée à faire par le vaisseau qu'elle envoyoit tous les ans à Porto-Belo, répandoient leurs marchandises dans le continent Espagnol sans limites & sans obstacles. Au lieu d'un vaisseau de cinq cents tonneaux, tel qu'il étoit stipulé par le traité, ils en employoient un de plus de neuf cents, & celui-ci étoit accompagné de deux ou trois bâtimens plus petits qui, amarrés dans quelque crique voisine, fournissoient clandestinement de nouvel-

les marchandises pour remplacer celles qui étoient vendues. Les inspecteurs de la foire & les officiers de la douane, gagnés par des présens considérables, facilitoient la fraude. (1) Ainsi d'un côté les opérations de la compagnie, de l'autre l'activité des interlopes particuliers, faisoient passer presque tout le commerce de l'Amérique Espagnole dans des mains étrangères. Le commerce immense des Galions, dont l'Espagne étoit si fiere & qu'envioient les autres nations, s'anéantit, & la flotte elle-même, réduite de quinze mille à deux mille tonneaux (2), ne seroit presque plus qu'à apporter en Europe les revenus du roi formés du quint des mines.

Garde-côtes employés à cet effet.

L'Espagne, frappée de ces usurpations & vivement touchée de leurs pernicioeux effets, ne pouvoit manquer de faire quelques efforts pour les réprimer. Son premier expédient fut de poster, sous le nom de *Garde-côtes*, des vaisseaux armés sur les côtes des provinces les plus fréquemment visitées par les Interlopes. Comme l'intérêt particulier & le devoir contribuoient à rendre les officiers de ces vaisseaux actifs & vigilans,

(1) Voyez la NOTE XCV.

(2) Alcedo y Herrera, p. 359. Campomanes I, 439.

lans, les progrès du commerce de contre-
 bande diminuerent; cependant il étoit im-
 possible d'établir un nombre de croisières Liv. VIII.
 suffisant pour garder une étendue de côte si
 considérable & si accessible du côté de la
 mer. La perte d'une communication qui
 s'étoit établie avec tant de facilité que les
 négocians Anglois s'étoient pour ainsi dire
 accoutumés à la regarder comme une bran-
 che de commerce avouée & légitime, excita
 des réclamations & des plaintes qui, justi-
 fiées ensuite & devenues en quelque sorte
 intéressantes par des actes de violence inex-
 cusable de la part des capitaines des garde-
 côtes Espagnols, engagerent l'Angleterre
 dans une guerre avec l'Espagne, au moyen
 de laquelle cette dernière puissance se dé-
 arrassa enfin de l'*assiento*, & demeura libre
 de régler le commerce de ses colonies, sans
 être gênée par aucun engagement avec cette
 puissance étrangère.

Les Espagnols avoient découvert toute
 l'étendue de la consommation des marchan-
 dises d'Europe dans leurs colonies par la
 grandeur même du commerce interlope que
 les Anglois y faisoient; & persuadés dès-
 lors qu'il leur étoit avantageux de propor-

Liv. VIII.

tionner leurs importations aux demandes des différentes provinces, ils conçurent la nécessité d'approvisionner leurs colonies d'une autre manière que celle qu'ils avoient employée jusques-là en n'y envoyant d'Europe qu'à des époques fixes & périodiques. Non-seulement ce moyen de communication étoit incertain, par les délais que divers accidens apportoit quelquefois au départ des galions & de la flotte, & souvent par les obstacles qu'y oppoient les guerres allumées en Europe; mais il n'étoit pas même propre à subvenir à tems aux besoins de l'Amérique. Souvent les marchandises d'Europe étoient d'une rareté excessive dans les établissemens Espagnols; le prix en devenoit énorme; le marchand vigilant & attentif ne manquoit pas de saisir cette occasion favorable; les interlopes y portoient d'amples cargaisons des isles Angloises, Françoises & Hollandoises, & lorsque les galions arrivoient enfin, la contrebande avoit tellement rempli les marchés, qu'on n'avoit plus besoin des marchandises qui formoient leurs cargaisons. Pour remédier à cet inconvénient, l'Espagne établit les *vaisseaux de registre* pour une partie considérable du

commerce de l'Amérique. Ces vaisseaux =====
Liv. VIII.
sont expédiés par des marchands de Séville ou de Cadix, dans l'intervalle des saisons fixées pour le départ des galions & de la flotte; il leur faut une permission du conseil des Indes qui s'achete chèrement. Ils sont destinés pour les ports où l'on prévoit que les besoins doivent être plus pressans. Par ce moyen le marché d'Amérique étoit si régulièrement alimenté de marchandises nouvelles, que l'interlope n'étant plus attiré par le même espoir de gains excessifs, ni les Colons pressés par les mêmes besoins, ils n'osoient plus courir les mêmes risques.

A mesure que l'expérience développoit les avantages de cette maniere de faire le commerce, le nombre des vaisseaux de registre augmentoit, & enfin les galions, après avoir été employés pendant plus de deux siècles, furent définitivement supprimés en 1748. Depuis cette époque, tout le commerce du Chili & du Pérou s'est fait par des vaisseaux particuliers expédiés de tems en tems selon que les circonstances l'exigent, & lorsque les négocians prévoient la promptitude & la facilité du débit. Ils doublent le cap Horn, & portent directement dans

Les galions sont supprimés

Liv. VIII. les ports de la mer du sud les productions du sol & des manufactures d'Europe, que les peuples de ces contrées étoient obligés d'aller précédemment chercher à Porto-Belo ou à Panama. Ces villes, privées de ce commerce, auquel elles devoient leur existence, déchoiront insensiblement comme on l'a déjà observé. Ce désavantage, quel qu'il soit, est plus que compensé par la régularité & l'abondance avec laquelle tout le continent de l'Amérique méridionale est aujourd'hui pourvu des marchandises d'Europe; ce qui doit contribuer sensiblement à la prospérité de ses colonies. Mais comme tous les vaisseaux de registre destinés pour la mer du sud sont toujours obligés de partir du port de Cadix & d'y revenir (1), cette branche du commerce de l'Amérique, même sous sa forme nouvelle & perfectionnée, demeure soumise aux entraves d'une espèce de monopole, dont elle éprouve encore toutes les suites funestes que nous avons déjà décrites.

Projets
 pour ranimer le
 commerce.

L'Espagne ne s'est pas bornée à régler son commerce avec ses colonies les plus florissantes; elle a cherché aussi à ranimer ce-

(1) Campomanes, I, 434. 440.

lui de quelques-uns de ses établissemens, où Liv. VIII.
 il étoit ou négligé ou déchu. Parmi les
 nouveaux besoins que leur communication
 avec les habitans des provinces conquises
 en Amérique a fait naître chez les peuples
 de l'Europe, celui du chocolat est un des
 plus universellement répandus. Les Espa-
 gnols apprirent les premiers des Mexicains
 l'usage de ce breuvage fait avec la noix de
 cacao réduite en pâte, & mélangé de di-
 vers ingrédiens; il leur parut, ainsi qu'aux
 autres nations de l'Europe, si agréable au
 goût, si nourrissant & si sain, qu'il a formé
 un objet de commerce très-important. Le
 cacaotier croît sans culture dans plusieurs
 parties de la zone-torride; mais les noix de
 la meilleure qualité, après celles de Guati-
 mala dans la mer du sud, croissent dans les
 riches plaines des Carraques, l'une des pro-
 vinces du royaume de Terre-ferme. Cette
 supériorité reconnue du cacao de Carraque
 & la communication de cette province avec
 la mer atlantique, qui en facilite le trans-
 port en Europe, y ont perfectionné & éten-
 du la culture de ce fruit plus qu'en aucun
 autre endroit de l'Amérique. Mais les Hollan-
 dois, par le voisinage de leurs établissemens

Liv. VIII.

dans les petites isles de Curacao & de Buena Ayre à la côte de Carraque, s'étoient emparés de la plus grande partie du commerce de cacao. Le trafic de cette marchandise avec la métropole étoit presque entièrement tombé, & telle étoit la négligence des Espagnols ou le vice de leur conduite dans le commerce, qu'ils étoient obligés d'acheter des étrangers à un prix exorbitant cette production de leurs propres colonies. Pour remédier à un abus honteux tout à la fois & ruineux pour ses sujets, Philippe V. accorda en 1728, à un corps de marchands le droit exclusif de faire le commerce de Carraques & de Cumana, à condition d'équiper à leurs frais un nombre suffisant de vaisseaux pour purger la côte d'Interlopes. Cette société, connue également sous le nom de compagnie de Guipuscoa, de la province d'Espagne où elle est établie, ou sous celui des Carraques, du district de l'Amérique qui lui étoit cédé par son privilege, a conduit son commerce avec tant de vigueur & de succès, que l'Espagne a recouvré une branche importante de commerce dont elle s'étoit laissé dépouiller, & qu'elle est aujourd'hui pourvue abondamment & à un prix modéré

Etablissement de la compagnie des Carraques.

d'un objet considérable de consommation. Cet établissement a procuré de grands avantages à la métropole & à la colonie des Carraques; en effet, quoiqu'au premier aspect elle paroisse établir un monopole plus propre à retarder qu'à accélérer les efforts & les progrès de l'industrie, elle est soumise à plusieurs réglemens salutaires, sagement prévus, & propres à la contenir dans ses opérations & à prévenir les mauvais effets qu'elle pourroit avoir. Les planteurs des Carraques ne dépendent pas entièrement de la compagnie, ni pour l'importation des marchandises d'Europe, ni pour la vente de leurs propres productions. Les habitans des Canaries ont le privilege d'y envoyer tous les ans un vaisseau de registre d'une charge considérable; & Vera-cruz, dans la nouvelle Espagne, peut faire librement le commerce de tous les ports compris dans la chartre de la compagnie. En conséquence la concurrence y est telle que, soit pour ce que les colonies vendent, soit pour ce qu'elles achètent, tout paroît être porté à son taux naturel. La compagnie ne peut ni augmenter l'un ni diminuer l'autre à son gré; aussi depuis qu'elle est établie, les progrès de la

Liv. VIII

Les idées
sont
très
différentes
de celles
de l'épique.

== culture, de la population & des capitaux
 Liv. VIII. de la province de Carraque ont été très-
 considérables (1).

Les idées
 sur le com-
 merce
 s'aggran-
 dissent en
 Espagne.

Mais comme il est rare qu'une nation re-
 nonce à un système consacré par le tems,
 ou que le commerce quitte la route qu'une
 longue habitude lui a rendu familiere, Phi-
 lippe V, dans ses nouveaux réglemens sur
 le commerce d'Amérique, respecta l'ancien-
 ne maxime de l'Espagne, qui borne à un
 seul port toutes les importations du nouveau
 monde & qui oblige les vaisseaux de registre
 qui viennent du Pérou & ceux de la com-
 pagnie de Guipuiscoa à leur retour de Car-
 raque, à décharger à Cadix. Depuis son
 regne, des vues plus étendues se sont ré-
 pandues en Espagne. L'esprit philosophique,
 que ce siècle a la gloire d'avoir vu passer des
 spéculations frivoles & abstraites à des re-
 cherches plus importantes pour l'homme, a
 porté son influence au-delà des Pyrénées.
 Des auteurs ingénieux, en examinant la po-
 litique ou le commerce des nations, ont
 rendu sensibles les erreurs & les vices du
 système de l'Espagne dans ces deux parties
 du gouvernement; ils ont relevé les fautes

(1) Voyez la NOTE XCVI.

des Espagnols avec force & les ont montrés aux autres nations comme des exemples effrayans des erreurs de la politique. Honteux de ces reproches ou convaincus par les raisons, instruits même par des écrivains éclairés de leur propre nation, les Espagnols paroissent enfin avoir reconnu l'influence destructive de ces maximes étroites qui, enchaînant le commerce dans toutes ses opérations, ont si long-tems retardé ses progrès. C'est au monarque régnant que l'Espagne est redevable du premier régleme^{nt} conforme à ces idées nouvelles.

Tant que l'Espagne demeura rigoureusement attachée à ses anciennes maximes pour son commerce avec l'Amérique, elle craignoit si fort d'ouvrir une route à quelque commerce illicite dans ses colonies, qu'elle s'interdit à elle-même presque toute communication avec elles, excepté celle de ses flottes annuelles. Il n'y avoit aucun moyen de correspondance pour les affaires publiques ou particulières entre la métropole & ses établissemens en Amérique. Faute de ce secours nécessaire, les opérations de l'état, ainsi que les négociations des particuliers étoient languissantes ou mal dirigées, & l'Es-

Liv. VIII.

Etablissem^{ent} des paquebots réguliers.

Liv. VIII. L'Espagne recevoit souvent des étrangers les premières nouvelles des événemens les plus intéressans survenus dans ses propres colonies. Néanmoins quelque sensible que fût ce défaut dans sa politique, quelque facile qu'en fût le remède, les monarques Espagnols négligeoient de l'appliquer par une suite de leur soin jaloux à conserver un commerce exclusif. Enfin Charles III surmonta ces considérations qui avoient retenu ses prédécesseurs, & établit en 1764 des paquebots pour être expédiés tous les premiers jours de chaque mois de la Corogne à la Havane ou à Porto-Rico. Les lettres passent de là sur des bâtimens légers à la Vera-cruz & à Porto-Belo, & ensuite elles circulent par la poste dans les royaumes de Terre-ferme, de Grenade, du Pérou & de la Nouvelle Espagne. D'autres paquebots font voile aussi régulièrement une fois tous les deux mois à Rio de la Plata, pour la commodité des provinces qui sont à l'est des Andes. C'est ainsi qu'on est parvenu à établir une correspondance sûre & prompte à travers toutes les vastes possessions de l'Espagne; correspondance également avantageuse à l'intérêt de la politique & au

commerce du royaume (1). A ce nouvel arrangement s'est joint d'abord un nouveau moyen d'étendre le commerce. Chacun des paquebots, qui sont des bâtimens d'une charge assez considérable, peut faire une demi-cargaison des marchandises du crû de l'Espagne les plus désirées dans les ports pour lesquels il est destiné, & en retour il lui est permis d'apporter à la Corogne une égale quantité des productions de l'Amérique (2). On peut regarder ces établissemens comme le premier adoucissement à ces loix rigides qui bornoient à un seul port le commerce du nouveau monde, & le premier pas vers l'admission du reste du royaume à ce commerce.

Liv. VIII.

Il fut bientôt suivi d'un autre plus décisif. Charles III ouvrit en 1765 à tous ses sujets en Espagne le commerce des isles du Vent, Cuba, Hispaniola, Porto-Rico, la Marguerite & la Trinité. Il leur permit de faire voile de certains ports pour les lieux spécifiés dans l'édit, dans telle saison & avec telle cargaison qu'ils jugeroient à propos, sans autre formalité qu'un simple acquit de

Liberté du commerce accordée à différentes provinces.

(1) Ponz *Viag. de Espagna*, VI, Prol. p. 15, pop. p. 31.(2) *Append. II*, à la *Educ.*

la douane du lieu d'où ils partiroient. Il
 Liv. VIII. les déchargea de cette foule de droits oné-
 reux établis sur les marchandises exportées en
 Amérique, en y substituant un droit modé-
 ré de six pour cent à la sortie d'Espagne; il leur laissa le choix du port où ils croi-
 roient à leur retour trouver la vente la plus
 avantageuse, pour y décharger leur cargai-
 son en payant les droits ordinaires. Ce pri-
 vilege, qui renversa enfin toutes les barrières
 dont la politique jalouse de l'Espagne s'étoit
 efforcée pendant deux siècles & demi d'en-
 vironner son commerce avec le nouveau
 monde, fut bientôt après étendu à la Louisi-
 ane & aux provinces de Yucatan & de Cam-
 pêche (1).

Ses heu-
 reux ef-
 fets.

La sagesse de cette innovation, qu'on peut
 regarder comme le plus noble effort de la
 législation Espagnole, s'est manifestée par ses
 effets. Avant l'édit en faveur de la liberté
 du commerce, l'Espagne tiroit à peine quel-
 que bénéfice de ses colonies négligées, His-
 paniola, Porto-Rico, la Marguerite & la Tri-
 nité. Son commerce avec Cuba étoit peu
 de chose, & celui de Yucatan & de Cam-
 pêche étoit presque entièrement envahi par les

(1) *Append. II, à la Educ, pop. 37-54-91.*

Interlopes. Mais dès que la liberté générale fut accordée, le commerce de ces provinces se ranima & s'accrut avec une rapidité dont il y a peu d'exemples dans l'histoire des nations. En moins de dix ans le commerce de Cuba s'est plus que triplé. Dans les établissemens même où il falloit les plus grands efforts pour réveiller l'industrie languissante, le commerce a doublé. On compte que le nombre des vaisseaux employés dans le commerce libre est déjà si considérable, que leur charge excède celle des galions & de la flotte dans l'époque la plus heureuse de leur commerce. Les avantages de cette disposition ne sont pas concentrés entre les mains de quelques marchands établis dans un port privilégié : ils se répandent dans toutes les provinces du royaume, & ce nouveau débouché pour les productions encouragera inévitablement l'industrie des cultivateurs & des artisans. Le royaume ne gagne pas seulement sur ses exportations ; il profite également sur ce qu'il reçoit en retour, & il acquiert l'espoir de pourvoir bientôt par lui-même aux besoins d'une vaste consommation, pour laquelle il dépendoit auparavant des étrangers. La consommation du sucre est peut-être aussi

=====
Liv. VIII.

considérable en Espagne, eu égard au nombre de ses habitans, qu'en aucun royaume de l'Europe. Cependant, quoique maîtresse des contrées du nouveau monde dont le climat & le sol conviennent le mieux à la culture de cette plante; quoique celle des cannes à sucre eût été autrefois considérable dans le royaume de Grenade; telle a été la suite funeste de ses institutions en Amérique & le poids des taxes mises en Europe sur cette denrée, que l'Espagne a presque entièrement perdu cette branche d'industrie qui a enrichi les autres nations. Les Espagnols étoient obligés d'acheter des étrangers cette marchandise, devenue un objet de première nécessité en Europe, & ils avoient le déplaisir de se voir tous les ans dépouillés de sommes immenses pour ce seul article (1). Mais si l'esprit national, ranimé par la liberté du commerce, persévère dans ses efforts avec la même vigueur, la culture du sucre à Cuba & à Porto-Rico peut augmenter au point d'être en peu d'années proportionnée aux besoins du royaume.

Liberté du
commerce
entre les
colonies.

L'Espagne instruite par l'expérience de tout ce qu'elle gaignoit en se relâchant de la rigueur des anciennes loix relatives au com-

(1) Ustariuz, c. 94.

mercé de la métropole avec ses colonies, crut devoir ouvrir entr'elles une communication libre. Par une suite des maximes jalouses de l'ancien système, toute correspondance entre les différentes provinces situées dans les mers du sud étoit défendue sous les peines les plus sévères. Quoique chacune d'elles eût des productions particulières dont l'échange réciproque eût ajouté à leurs jouissances mutuelles & peut-être facilité les progrès de leur industrie, le conseil des Indes desiroit si fort qu'elles ne pourvussent à leurs besoins que par le moyen des flottes annuelles de l'Europe, que pour être en sûreté sur ce point, il interdit par des loix cruelles & tyranniques aux Espagnols du Pérou, de la nouvelle Espagne, de Guatimala & du nouveau royaume de Grenade, une correspondance entr'eux qui tendoit manifestement à leur prospérité mutuelle. De toute cette foule de prohibitions imaginées en Espagne pour assurer le commerce exclusif de ses établissemens d'Amérique, il n'y en a peut-être aucune de plus injuste, aucune qui paroisse avoir été plus vivement sentie, ou qui ait produit des effets plus funestes. Cette tyrannie a enfin cessé. Charles III a publié

~~en~~ en 1774 un édit, par lequel il accorde aux
 Liv. VIII. quatre grandes provinces, dont je viens de
 parler, la liberté de commercer entre elles.
 (1). On ne peut encore apprécier par l'ex-
 périence quels seront les effets de cette com-
 munication ouverte entre des contrées desti-
 nées par leur situation à un commerce récipro-
 que; mais ces effets ne peuvent manquer
 d'avoir un influence plus étendue & plus
 avantageuse. Les motifs de cette concession
 ne sont pas moins louables que le principe
 sur lequel elle est fondée est juste. Ils font
 connoître les progrès qu'a fait en Espagne
 l'esprit public, bien supérieur aujourd'hui à
 ces préjugés étroits & à ces misérables ma-
 ximes sur lesquelles furent d'abord fondés
 son système de commerce & l'administration
 de ses colonies.

Nou-
 veaux ré-
 glemens
 relatifs à
 l'adminis-
 tration des
 colonies.

En même tems que l'Espagne s'est appli-
 quée à introduire dans le système de son
 commerce en Amérique des réglemens diri-
 gés par des vues de politique plus grandes
 & plus justes, elle n'a pas négligé l'adminis-
 tration

(1) *Real cedula. Ms. entre les mains de l'Auteur.*
 Ponz-Viaz, de *España*, V. *prologo*, p. 2. Voyez la
 NOTE XCVII.

tration intérieure de ses colonies. Il n'y =====
Liv. VIII.
avoit que trop d'objets à réformer ou à perfectionner, & Don Joseph Galvez, actuellement chargé en Espagne du département des affaires de l'Inde, a eu toutes les facilités non-seulement d'observer les vices & les abus de l'administration politique des colonies, mais encore d'en découvrir les sources. Après avoir été employé sept ans dans le nouveau monde, chargé d'une commission extraordinaire, & avec les pouvoirs les plus étendus, comme inspecteur de la nouvelle Espagne; après avoir parcouru en personne les provinces éloignées de Cinaloa, de Sonora & de Californie; après y avoir fait plusieurs changemens importans dans le gouvernement & dans la finance; il commença son ministère par une réforme générale des tribunaux de justice en Amérique. Par une Réforme
des cours
de justice.
suite des progrès de la population & de la richesse des colonies, les cours d'audience étoient tellement surchargées d'affaires, que le nombre des juges dont elles étoient originellement composées lui parut très-déterminé à l'étendue des fonctions & des devoirs de leurs charges, & leurs salaires fort inférieurs à la dignité de leur état. Pour

remédier à ces deux inconvéniens, il a ob-
 Liv. VIII. tenu un édit du roi portant établissement
 d'un plus grand nombre de juges dans chaque
 cour d'audience, avec des pouvoirs plus
 amples & des appointemens plus considéra-
 bles (1).

Nouvelle
 distributi-
 on des
 gouverne-
 mens.

L'Espagne doit encore à cet habile minis-
 tre une nouvelle distribution des gouverne-
 mens dans ses provinces d'Amérique. Malgré
 l'établissement d'une troisième vice-royauté
 dans le nouveau royaume de Grenade,
 l'étendue des domaines d'Espagne dans le nou-
 veau monde est si prodigieuse, que plusieurs
 des provinces sujettes à la juridiction
 de chacun des vice-rois étoit à une si
 énorme distance de leur résidence, que ni
 leurs soins, ni leur autorité ne pouvoient y
 atteindre. Quelques-unes des provinces sou-
 mises au vice-roi de la nouvelle Espagne
 sont à plus de six cents soixante lieues de
 Mexico. Il y a des contrées dans le ressort
 du vice-roi du Pérou encore plus éloignées
 de Lima. A peine peut-on dire que les
 peuples de ces districts éloignés tirent quel-
 que avantage du gouvernement civil. Vic-
 times de l'oppression & de l'insolence des

(1) Gazette de Madrid 19 Mars 1776.

ministres subalternes, ils aiment mieux souffrir en silence que de s'exposer aux embarras & aux frais énormes d'un voyage à des capitales éloignées, d'où ils peuvent attendre seulement quelque justice. Pour apporter quelque remède à ce mal, on a érigé une quatrième vice-royauté à Rio de la Plata, dont la juridiction s'étend sur les provinces de Rio de la Plata, Buenos-Ayres, Paraguai, Tucuman, Potosi, Santa-Cruz de la Sierra, Charcas & sur les deux villes de Mendoza & Saint Juan. Il résulte deux avantages de cette sage disposition. On remédie aux maux causés par la situation éloignée de ces provinces, depuis longtemps sentis, depuis long tems l'objet de plaintes inutiles. Les contrées les plus éloignées de Lima sont distraites de la vice-royauté du Pérou, & réunies sous un gouverneur, dont la résidence établie à Buenos-Ayres sera plus accessible. Le commerce de contrebande avec les Portugais, devenu assez considérable pour intercepter entièrement l'exportation des marchandises d'Espagne dans ses colonies méridionales, pourra être plus efficacement & plus facilement réprimé, lorsque le suprême magistrat,

Liv. VIII.

Nouvelle
vice-roy-
auté à Rio
de la Plata.

placé à portée des lieux où il se fait, en
 Liv.VIII. verra de ses propres yeux les progrès & les
 effets. Don Pedro Cervallos, qui a été élu
 à cette nouvelle dignité, avec des ap-
 pointemens égaux à ceux des autres vice-
 rois, connoît parfaitement bien l'état & les
 intérêts des contrées qui lui sont confiées,
 & où il a servi long-tems & avec dis-
 tinction.

Au moyen de ce démembrement & de
 celui qui a eu lieu lors de l'érection de la
 vice royauté du nouveau royaume de Gre-
 nade, les deux tiers à peu près du territoi-
 re originairement soumis aux vice-rois du
 Pérou, sont distraits de leur juridiction.

Nouveau
 gouverne-
 ment dans
 les provin-
 ces de So-
 nora &c.

On a aussi circonscrit, avec non moins
 de sagesse & de discernement, les bornes de
 la vice-royauté de la nouvelle Espagne. On
 a formé un gouvernement séparé de quatre
 de ces provinces les plus éloignées, Sono-
 ra, Cinaloa, la Californie & la nouvelle
 Navarre. Le chevalier de Croix, à qui le
 gouvernement en est confié, n'a ni le ti-
 tre, ni les appointemens de vice-roi; mais
 sa juridiction & son autorité sont l'une &
 l'autre indépendantes de la vice-royauté de
 la nouvelle Espagne. L'établissement de ce

dernier gouvernement semble avoir eu pour cause, non-seulement l'éloignement de ces provinces d'avec Mexico, mais encore les dernières découvertes qui y ont été faites & dont j'ai déjà parlé (1). Des contrées qui renfermoient autant de richesses, & qui deviendront probablement d'une grande importance, exigeoient l'inspection immédiate d'un gouverneur à qui elles fussent spécialement confiées. Comme par toutes les considérations de devoir, d'intérêt & d'amour-propre, ces nouveaux gouverneurs doivent encourager tout ce qui tendra à faire régner l'opulence & le bonheur dans les provinces dont ils sont chargés, les heureux effets de cette nouvelle combinaison doivent être très-sensibles. Plusieurs districts de l'Amérique, ci-devant foibles & languissans, comme le sont ordinairement les provinces placées aux extrémités d'un empire trop vaste, reprendront de la vigueur & de l'activité dès qu'elles seront à la portée du pouvoir, & en état de se ressentir de son influence encourageante.

Tels ont été les progrès des réglemens de la maison de Bourbon, depuis qu'elle est

Tentatives pour réformer l'administration intérieure.

(1) Liv. 7, p. 95. &c.

Liv. VIII. parvenue au trône d'Espagne. C'est ainsi que ses vues se sont progressivement étendues relativement au commerce & au gouvernement des colonies Américaines. Son attention ne s'est pas bornée aux parties les plus éloignées de son empire; elle n'a pas négligé ce qui étoit encore plus important, la réforme des erreurs & des vices de l'administration intérieure en Europe. Instruite des causes auxquelles on devoit attribuer la décadence de l'ancienne prospérité de l'Espagne, elle s'est particulièrement appliquée à ranimer l'esprit d'industrie parmi ses sujets, à mettre les manufactures en état, soit par leur étendue, soit par leur perfection, de subvenir de leur propre fonds aux besoins de l'Amérique, afin d'exclure les étrangers d'un commerce dont ils se rendoient maîtres au préjudice du royaume. Elle s'est efforcée de parvenir à ce but par différens édits publiés depuis la paix d'Utrecht. Elle a accordé des primes pour l'encouragement de quelques branches d'industrie; elle a prohibé ou chargé d'impôts les articles des manufactures étrangères qui pouvoient entrer en concurrence avec celles de ses sujets; elle a institué des sociétés pour la perfection du

commerce & de l'agriculture; elle a répan-
du des colonies de cultivateurs sur quelques parties de l'Espagne en friche, & divisé entre eux de vastes portions de terre; en un mot elle a eu recours à tous les moyens de prudence & de sagesse d'un côté, & de jalousie de l'autre, que peut suggérer l'esprit de commerce pour ranimer l'industrie dans ses états, & mettre obstacle à celle des autres nations. Il n'est pas de mon ressort d'entrer dans les détails de ce nouveau plan, ni d'en discuter les avantages & les inconvénients. C'est l'effort le plus difficile de la législation; c'est l'entreprise la plus douteuse de la politique, que de tenter de ranimer l'esprit d'industrie lorsqu'il est déchu, ou de l'introduire lorsqu'il n'existe pas. Les nations déjà en possession d'un commerce étendu entrent en concurrence avec tant d'avantage, soit par les grands capitaux de leurs négocians, soit par l'adresse de leurs manufacturiers, soit enfin par l'habileté que leur donne l'habitude des affaires, que l'état qui tend à la rivalité ou à la supériorité doit s'attendre à beaucoup de difficultés & se résoudre à des progrès très-lents. Si l'on compare les productions de l'industrie Es-

=====
Liv. VIII.

=====
 Liv. VIII. pagnole actuelle à celles qu'on a vues sous les derniers rois de la maison d'Autriche, les progrès de l'Espagne paroîtront considérables, & suffiront pour alarmer la jalousie & exciter les efforts les plus vigoureux des nations aujourd'hui en possession du commerce lucratif que les Espagnols cherchent à leur enlever. Une circonstance sur-tout doit contribuer à fixer l'attention des autres puissances de l'Europe sur ces opérations de l'Espagne: c'est qu'elles ne sont pas seulement le fruit de la sagesse de la cour & de ses ministres; l'esprit national semble seconder la prévoyance du monarque & en augmenter les effets. Les idées de la nation se sont agrandies, non-seulement sur le commerce, mais encore sur l'administration intérieure. Tous les auteurs récents reconnoissent dans ces deux branches du gouvernement les vices que leurs ancêtres n'ont pas apperçus par ignorance (1). Mais après tout ce que les Espagnols ont fait, il leur reste encore beaucoup à faire. Avant que l'industrie & les manufactures recouvrent une certaine activité, il faut abolir beaucoup de

(1) Voyez la NOTE XCVIII.

de mauvaises institutions, beaucoup d'abus
 que le tems & l'habitude ont profondément
 enracinés, & pour ainsi dire incorporés avec
 le systême d'administration & de finance de
 l'Espagne.

Liv. VIII.

Les réglemens du commerce de l'Espa-
 gne avec ses colonies sont trop rigoureux
 encore & trop systématiques pour avoir une
 parfaite exécution. La législation, en char-
 geant le commerce d'impôts trop onéreux,
 ou en le gênant par des restrictions trop
 sévères, manque son but; & dans la réali-
 té elle ne fait que multiplier les appâts
 offerts à la contravention & donner au
 commerce frauduleux l'encouragement d'un
 gain plus considérable. Les Espagnols, soit
 en Europe, soit en Amérique, bornés par
 la jalousie à leur commerce mutuel, ou op-
 primés par les exactions du gouvernement,
 sont continuellement occupés à trouver les
 moyens d'éluder les édits; la sagacité &
 l'activité de l'intérêt leur en inspirent sans
 cesse de nouveaux & d'efficaces, que la
 prudence du gouvernement ne peut pré-
 voir. Cet esprit d'opposition aux loix pé-
 netre dans toutes les branches du commer-
 ce de l'Espagne avec l'Amérique & dans

Commer.
ce de con-
trebande.

toutes les parties de l'administration. Les
 Liv. VIII. officiers même, destinés à réprimer la con-
 trebande, font les premiers à la favoriser; &
 les institutions consacrées à la dénoncer & à
 la punir font les canaux par où elle passe.
 On suppose que les divers artifices employés
 pour frauder le roi le privent de plus de la
 moitié du revenu qu'il devoit tirer de l'A-
 mérique (1); & tant qu'il y aura un si grand
 nombre de personnes intéressées à tenir ces
 artifices secrets, la connoissance n'en parvien-
 dra jamais jusqu'au trône. Combien d'or-
 donnances, dit Corita, combien d'instructi-
 ons, combien de lettres notre souverain
 n'envoie-t-il pas pour corriger les abus,
 & combien on en fait peu de cas! com-
 bien on en tire peu de fruit! Cette vieil-
 le maxime me paroît juste: là où il y a
 beaucoup de médecins & de remèdes, il
 n'y a pas de santé; là où il y a beaucoup
 de loix & de juges, il n'y a pas de justice.
 Nous avons des vice-rois, des présidens,
 des gouverneurs, de oydors, des corrégi-
 dors, des alcades & des milliers d'alguasils
 de tous côtés, & malgré cela les abus se

(1) Solorz, *de ind. jure* II, lib. 6.

multiplient (1)". Le tems a augmenté ~~=====~~
 les maux que cet écrivain déplorait déjà Liv. VIII.
 sous le regne de Philippe II. Un esprit de
 corruption a infecté toutes les colonies de
 l'Espagne en Amérique. Des hommes placés à une distance considérable du centre de l'administration, avides de richesses, & d'autant plus impatiens de les acquérir, qu'elles font le moyen de les tirer promptement de provinces éloignées & mal-saines où ils se regardent comme exilés; attirés par des occasions séduisantes & irresistibles, séduits enfin par l'exemple de ceux qui les environnent, se relâchent insensiblement des sentimens de l'honneur & du devoir. Comme particuliers, ils se livrent à la plus grande dissolution; comme hommes publics, ils oublient ce qu'ils doivent à leur souverain & à leur patrie.

Avant de finir ce tableau du commerce de l'Espagne en Amérique, il me reste à parler d'une de ses branches qui, quoique détachée, est de quelque importance. Philippe II, dès le commencement de son regne, forma le projet d'établir une colonie dans les isles Philippines, qu'on a voit

Commer-
ce entre la
nouvelle
Espagne &
les Philip-
pines.

(1) Manusc. *entre les mains de l'auteur.*

négligées depuis leur découverte (1); & il
 Liv. VIII. y envoya un armement de la nouvelle Es-
 pagne (2). On choisit Manille, dans l'isle
 de Luçon, pour la capitale de cet établis-
 sement. Il s'établit de-là une correspon-
 dance de commerce assez active avec les
 Chinois, & ce peuple industrieux attiré par
 l'espoir du gain vint en foule peupler les
 Philippines sous la protection de l'Espagne.
 Ils apportèrent dans la colonie une si gran-
 de quantité de toutes les especes de pro-
 duction du sol & des manufactures de l'o-
 rient, qu'elle fut en état d'ouvrir un com-
 merce avec l'Amérique, par une navigation
 de côte à côte, la plus étendue qui se fas-
 se sur le globe. Dans l'enfance de ce
 commerce il se faisoit par Callao sur la
 côte du Pérou; mais l'expérience ayant
 fait appercevoir plusieurs inconvéniens à sui-
 vre cette route, l'entrepôt de ce commer-
 ce entre l'orient & l'occident fut transpor-
 té de Callao à Acapulco, sur la côte de la
 nouvelle Espagne.

Après avoir subi plusieurs changemens, il
 a reçu enfin une forme régulière. Tous les

(1) Liv. 5, p. 251, &c.

(2) Torquem. 1, *Lib. V. c. 14.*

ans il part d'Acapulco un ou deux vaisseaux Liv. VIII.
qui peuvent porter jusqu'à cinq cens mille
pesos d'argent (1), mais qui ont rarement
à bord d'autres objets de quelque valeur.
Ils rapportent en échange des épices, des
drogues, des porcelaines de la Chine & du
Japon, des toiles de coton & d'autres toi-
les des Indes, des mouffelines, des foie-
ries & tous les divers objets précieux que
l'orient produit, & qu'il doit à l'excellence
de son climat, ou à l'industrie de ses habi-
tans. Depuis long-tems les négocians du
Pérou avoient part à ce commerce, & pou-
voient envoyer tous les ans un vaisseau à
Acapulco, pour y attendre l'arrivée de
ceux de Manille, & prendre une portion des
marchandises qu'ils emportoient. A la fin
les Péruviens ont été exclus par les édits
les plus rigoureux, & toutes les marchan-
dises de l'orient sont réservées pour la con-
sommation de la nouvelle Espagne.

Ce privilege procure aux habitans de cet-
te contrée des avantages inconnus aux au-
tres colonies Espagnoles. Les manufactu-
res de l'orient sont non-seulement mieux

(1) *Recop. lib. IX, c. 45. 6.*

appropriées à un climat chaud & plus éclatantes que celles de l'Europe; elles ont encore l'avantage d'être moins chères; en même-tems les profits qu'on y fait sont assez considérables pour enrichir tous ceux qui les transportent de Manille ou qui les vendent dans la nouvelle Espagne. Comme l'intérêt de l'acheteur & du vendeur concourent en faveur de cette branche de commerce, il s'étend en dépit des réglemens imaginés par l'inquiete jalousie pour lui donner des bornes. Avec les marchandises dont les loix autorisent l'importation, il passe une immense quantité de celles de l'Inde dans les marchés de la nouvelle Espagne (1), & lorsque la flotte arrive à la Vera-Cruz, elle trouve souvent les besoins du peuple déjà satisfaits par des marchandises mieux assorties & à meilleur compte.

Dans les dispositions du commerce de l'Espagne il n'y a rien de plus inexplicable que la tolérance de ce commerce entre la nouvelle Espagne & les Philippines, rien qui répugne davantage à la maxime fondamentale de tenir les colonies dans une perpétu-

(1) Voyez la NOTE XCIX.

elle dépendance de la métropole, en prohibant toute espèce de moyen de commercer qui pourroit leur inspirer l'idée de suppléer à leurs besoins par une autre voie. Cette permission paroitra encore plus extraordinaire, si l'on considère que l'Espagne n'a point elle-même de commerce direct avec les Philippines, & qu'ainsi elle accorde à une de ses colonies en Amérique un privilège qu'elle refuse à ses sujets en Europe. Il est probable que les Colons qui peuplerent d'abord les Philippines, ayant été envoyés de la nouvelle Espagne entreprirent ce commerce avec une contrée qu'ils regardoient en quelque sorte comme leur mere patrie, avant que la cour de Madrid en connût les conséquences, ou sût l'empêcher par des réglemens. On a fait plusieurs remontrances contre ce commerce comme préjudiciable à l'Espagne, en ce qu'il porte dans un autre canal une grande partie des richesses qui devroient circuler dans le royaume; en ce qu'il tend à nourrir dans les colonies un esprit d'indépendance & à encourager des fraudes multipliées dont il est impossible de se garantir dans des opérations qui s'exécutent si loin de l'inspection du gouverne-

=====
Liv. VIII.

ment. Mais comme il faut toute la sagesse & toute la vigueur de la politique pour abolir une pratique appuyée de l'intérêt du plus grand nombre, autorisée & consacrée par le tems, le commerce entre Acapulco & Manille semble être toujours aussi actif qu'il l'ait jamais été, & peut être regardé comme la principale cause du luxe qui regne dans cette partie des domaines Espagnols.

Revenu
public de
l'Améri-
que.

Malgré cette corruption générale des colonies, malgré toutes les diminutions qu'apportent au revenu des rois d'Espagne, & le commerce interlope des étrangers, & les fraudes mêmes de leurs propres sujets, ils n'en tirent pas moins des sommes immenses de leurs domaines en Amérique. Elles font le produit de différentes impositions qu'on peut diviser en trois classes principales. La première renferme ce qu'on paie au roi, comme souverain ou seigneur suzerain du nouveau monde. Tels sont les droits sur l'or & l'argent extraits des mines & le tribut levé sur les Indiens; les Espagnols appellent le premier, *droit de seigneurie*, & le second, *droit de vassalité*. La seconde comprend cette foule de droits sur

le commerce, qui le suivent & l'oppriment dans tous les canaux par où il passe, depuis les plus grandes entreprises du négociant en gros, jusqu'au plus petit trafic du marchand en détail. La troisième est composée de ce qui revient au roi comme chef de l'église & administrateur des fonds ecclésiastiques dans le nouveau monde. En conséquence il reçoit les prémices, les annates & d'autres revenus attribués à l'église & levés par la chambre apostolique en Europe; il jouit aussi du bénéfice de la vente de la bulle de *crusade*. Cette bulle, publiée tous les deux ans, renferme une absolution pour les fautes passées, & entr'autres privilèges, la permission de faire gras pendant le carême & aux jours maigres. Les moines, employés à la distribution de cette bulle, exaltent sa vertu avec toute la ferveur de l'éloquence animée par l'intérêt; le peuple ignorant & crédule y croit aveuglément; & tout habitant, Espagnol, Créole ou Métis, s'empresse d'acheter, au prix fixé par le gouvernement, une bulle qu'il croit essentielle à son salut (1).

(1) Voyez la NOTE C.

Il est presqu'impossible de déterminer avec précision à quelle somme montent toutes ces différentes branches de revenu. L'étendue des domaines Espagnols en Amérique, la jalousie du gouvernement qui les rend inacessibles aux étrangers, le silence mystérieux que les Espagnols ont coutume d'observer sur tout ce qui regarde l'état intérieur de leurs colonies, tout cela concourt à jeter sur cette matière un voile qu'il n'est pas facile de lever. Mais on vient de publier un détail, qui paroît aussi exact qu'il est curieux, du revenu royal dans la nouvelle Espagne; d'où l'on peut se former une idée de celui des autres provinces: selon ce détail, la couronne ne tire pas plus de vingt-deux millions cinq cens mille livres tournois de toutes les branches d'imposition dans la nouvelle Espagne, dont il faut déduire la moitié pour les frais de l'administration de la province (1). Il est probable que le Pérou en rend autant; & en supposant que les autres provinces de l'Amérique, y compris les isles, fournissent un tiers de cette valeur, nous ne nous écarterons pas trop de la vérité en concluant que le produit net du re-

(1) Voyez la NOTE CI.

venu de l'Espagne, levé en Amérique, n'excede pas trente deux millions de livres tournois. Ce compte est bien éloigné des sommes immenses auxquelles on a quelque fois porté ce revenu d'après des suppositions & des conjectures (1). Il y a néanmoins en ceci une chose remarquable, c'est que l'Espagne & le Portugal sont les seules puissances en Europe, qui tirent de leurs colonies un revenu direct; de maniere qu'elles supportent leur part des dépenses générales du gouvernement. Tout l'avantage qui revient aux autres nations de leurs possessions en Amérique, c'est de jouir exclusivement du commerce qui s'y fait; au lieu qu'indépendamment de cela, l'Espagne a su faire contribuer ses colonies à l'accroissement du pouvoir de l'état & au partage proportionnel des charges de la communauté, en retour de la protection qu'elle leur accorde.

Ce que je viens de présenter comme formant le revenu de l'Espagne en Amérique, n'est que le produit des impositions, & cela est bien loin de composer tout ce qui revient au roi de ses domaines du nouveau monde. Les droits onéreux établis sur les

(1) Voyez la NOTE C. II.

Liv. VIII. marchandises exportées d'Espagne en Amérique (1), & ceux que paient celles qui sont renvoyées en échange en Europe; la taxe sur les Negres esclaves dont l'Afrique fournit le nouveau monde, & plusieurs autres petites branches de finance, versent dans le trésor des sommes considérables, dont il n'est pas possible de déterminer la valeur.

Dépense
de l'admini-
stration.

Mais si le revenu que l'Espagne tire de l'Amérique est considérable, les dépenses de l'administration de ses colonies y sont proportionnées. Dans tous les départemens de police intérieure & de finance, l'Espagne a adopté un système plus compliqué, plus embarrassé de tribunaux & d'officiers, qu'aucun état de l'Europe, dont le souverain possède une puissance équivalente. Cet esprit de jalousie qu'elle porte dans l'administration de ses établissemens en Amérique & ses efforts pour prévenir la fraude dans des provinces si éloignées de son inspection, l'ont engagée à multiplier les tribunaux & les agens de toute espèce avec une attention encore plus scrupuleuse. Dans un pays où les dépenses de nécessité sont considérables, les

(1) Voyez la NOTE CIII.

salaires de ceux qui sont employés pour le service de l'état doivent être proportionnés & charger le revenu d'un immense fardeau. Liv. VIII.

Le faste du gouvernement doit encore augmenter le poids de ces charges. Les vice-rois du Mexique du Pérou, & du nouveau royaume de Grenade, représentant la personne du souverain parmi des peuples amoureux de l'ostentation, traînent après eux toute la pompe des rois. Leur cour est composée sur le modèle de celle de Madrid; ils ont des gardes à pied & à cheval, une maison dans les formes, un nombreux domestique, & toutes les marques du pouvoir, à un degré de splendeur capable de faire oublier qu'ils ne jouissent après tout, que d'une autorité précaire. La couronne fournit à toutes ces dépenses, nécessaires à l'ordre extérieur & constant du gouvernement; les vice-rois ont d'ailleurs des appointemens particuliers proportionnés à la dignité & à l'élevation de leur place. Le salaire fixé par la loi est, à la vérité, très-médiocre; celui du vice-roi du Pérou n'est que de trente mille ducats, & celui du vice-roi du Mexique de vingt mille (1). Il a été porté en

(1) Recop. lib. III, tit. 3, c. 72.

Liv. VIII. Le dernier lieu jusqu'à quarante mille ducats. Mais ces salaires ne constituent qu'une petite partie de leur revenu. L'exercice d'une autorité absolue dans toutes les parties du gouvernement & le pouvoir de disposer de plusieurs charges lucratives, leur procurent une foule d'occasions d'accumuler des richesses. A ces émolumens, qu'on peut regarder comme approuvés & légitimes, ils ajoutent souvent des sommes immenses par des exactions qu'il n'est ni facile de découvrir, ni possible de réprimer, dans des contrées si éloignées du siege du gouvernement. Un vice-roi, en se réservant exclusivement quelques branches de commerce, en s'intéressant dans d'autres, en favorisant les fraudes des marchands, peut se faire un revenu annuel dont on n'a pas d'idée en Europe (1). J'ai appris qu'un vice-roi (2) avoit tiré soixante mille pesos du seul article des présens ordinaires qu'on lui fait le jour de l'anniversaire de sa naissance, qui est toujours observé comme une grande fête. Selon une expression Espagnole, les revenus légitimes d'un vice-roi sont connus ; ses profits réels

(1) Recopil. lib. III, tit. 3. c. 72.

(2) Voyez la NOTE CIV.

dépendent des occasions & de sa conscience.

 En conséquence les rois d'Espagne, comme Liv. VIII. je l'ai déjà observé, ne donnent la commission de vice roi que pour peu d'années; mais cela même rend souvent ces officiers plus avides, & ils n'en travaillent qu'avec plus d'ardeur & d'adresse à profiter de tous les instans d'une autorité qu'ils savent devoir bientôt finir: & quelque courte qu'en soit la durée, elle suffit ordinairement à réparer une fortune délabrée, ou à en créer une nouvelle. Mais au milieu même d'une épreuve aussi forte pour la fragilité humaine, on a des exemples d'une vertu intacte. Le marquis de Croix quitta en 1772 la vice-royauté de la nouvelle Espagne, après l'avoir exercée avec une intégrité généralement reconnue, & rapporta dans sa patrie, au lieu d'immenses richesses, l'admiration & les applaudissemens d'un peuple reconnoissant, que son gouvernement avoit rendu heureux.

Fin du huitième Livre.

NOTES

ET ECLAIRCISSEMENTS.

NOTE XLVIII, pag. 1.

J'AI trouvé de grands éclaircissemens sur les mœurs & la politique des Américains dans un volumineux manuscrit de Don Alonso de Corita, l'un des juges de la cour d'audience de Mexico.

Philippe II, voulant connoître en 1553 le moyen d'imposer sur les Indiens un tribut qui fût à la fois le plus avantageux possible pour la couronne & le moins onéreux pour ces peuples, adressa à toutes les cours d'audience de l'Amérique un ordre, par lequel il leur enjoignoit de répondre à certaines questions qu'il leur faisoit sur l'ancienne forme de gouvernement établie parmi les différentes nations Indiennes, & sur la manière dont elles payoient les impôts à leurs rois & à leurs chefs. Ce fut en conséquence de cet ordre que Corita, qui avoit vécu en Amérique dix-neuf ans, dont il en avoit passé quatorze dans la nouvelle Espagne, composa l'ouvrage dont j'ai une copie. Il assure Philippe II, que, durant sa résidence en Amérique & dans

tou-

toutes les provinces qu'il a visitées, il s'est constamment appliqué à étudier les mœurs & les usages des naturels du pays; que pour cet effet, il s'est entretenu avec les Indiens les plus âgés & les plus intelligens & a consulté plusieurs ecclésiastiques Espagnols qui entendoient les langues de ces peuples, sur-tout quelques missionnaires qui étoient arrivés dans la nouvelle Espagne immédiatement après qu'on en eut fait la conquête. Il paroît que Corita étoit assez instruit, & qu'il a mis dans ses recherches tout le soin & toute l'exactitude dont il se fait gloire. Il y a sur-tout une circonstance qui rend son témoignage plausible; c'est qu'il ne l'a pas donné pour qu'il fût rendu public, ni pour appuyer aucun système, mais seulement pour répondre pleinement aux questions qu'on lui avoit faites. Quoique Herrera ne le cite pas parmi les auteurs qu'il a pris pour guides, j'ai lieu de conclure de plusieurs faits dont il parle, & de plusieurs expressions dont il se sert, que les mémoires de Corita ne lui étoient pas inconnus.

NOTE XLIX, pag. 15.

Les premiers historiens Espagnols ont été si pressés & si peu exacts à évaluer le nombre des habitans des provinces & des villes de l'Amérique, qu'il n'est pas possible de savoir avec quelque précision à combien se montoit celui de

Mexico même. Cortès ne parle de l'étendue & de la population de Mexico que d'une manière vague & générale, qui cependant fait croire que cette ville n'étoit pas inférieure aux plus grandes de l'Europe. Gomera s'explique plus clairement & assure qu'il y avoit soixante mille maisons ou familles à Mexico. *Cron. c. 78.* Herrera a adopté ce sentiment: *decad. 2, lib. VII, c. 13,* & la plupart des auteurs le suivent aveuglément, sans examen & sans scrupule. Suivant ce calcul, il doit y avoir eu 300,000 ames à Mexico. Torquemada, avec son penchant ordinaire pour le merveilleux, dit qu'il y avoit cent vingt mille maisons ou familles à Mexico, & par conséquent environ six cents mille habitans: *lib. III, c. 23.* Mais, suivant une description fort judicieuse de l'empire du Mexique, faite par un des officiers de Cortès, la population est fixée à 60000 ames: *Ramusio III, 309, A.* Ainsi par cette évaluation, qui paroît s'approcher le plus de la vérité, Mexico doit avoir été une ville considérable.

NOTE L, pag. 19.

C'est au P. Torribio de Benavente que je dois cette remarque curieuse, qui se trouve pleinement confirmée & expliquée par Palafox, évêque de Los-Angeles. La langue Mexicaine est la seule, dit-il, où se trouve une particule qu'on

peut ajouter à la fin de chaque mot pour marquer différentes nuances de politesse ou de respect, *Silavas reverentiales y de Cortesia*. En ajoutant à un mot la syllabe finale *zin* ou *azin*, il devient une expression respectueuse dans la bouche d'un inférieur. Lorsqu'avec son égal on veut se servir du mot *pere*, on dit *tatl*; mais un inférieur dira *tatzin*. Lorsqu'un prêtre parle à un autre prêtre, il l'appelle *teopixque*; une personne d'un rang inférieur le nomme *teopixcatzin*. L'Empereur qui régnoit lorsque Cortès conquît le Mexique, se nommoit *Montésuma*; mais ses vassaux l'appeloient par respect *Montésumazin*. Torribio, *M. S. Palaf. virtudes del indio*, p. Les Mexicains avoient non-seulement des noms de respect, mais même des verbes pour marquer ce sentiment. La maniere dont ils étoient formés des verbes ordinaires, se trouve expliquée par D. Jos. Aug. Aldama y Guevara dans sa grammaire Mexicaine, no. 188.

NOTE LI, pag. 27.

En comparant plusieurs passages de Corita & d'Herrera, on peut se former une idée assez juste des différentes manieres dont les Mexicains contribuoient au soutien du gouvernement. Il paroît que quelques personnes du premier rang ont été exemptes de payer aucune espece de tribut, & que leur seule obligation envers le

public se bornoit au service militaire personnel & à suivre avec leurs vassaux la bannière de l'empereur. 2^o. Les vassaux immédiats de la couronne étoient non-seulement tenus au service militaire personnel, mais ils payoient encore en nature une certaine portion du produit de leurs terres. 3^o. On retenoit aussi une partie des appointemens de ceux qui exerçoient des places d'honneur ou de confiance. 4^o. Chaque *Capullée* ou association cultivoit, pour le service de la couronne, une partie de ses communes, & en portoit le produit dans les greniers de l'empereur. 5^o. On prenoit pour le service public une certaine partie de tout ce qu'on portoit aux marchés publics, soit des fruits de la terre, soit des différentes productions des artistes & des manufactures; & les marchands qui payoient cette redevance étoient exempts de toute autre taxe. 6^o. Les *Mayeques*, ou *adscripti glebæ*, étoient tenus de cultiver un certain district dans chaque province, qu'on peut regarder comme *domaine de la couronne*, & d'en porter les productions dans les magasins publics. Ainsi le souverain recevoit une partie de tout ce qu'il y avoit d'utile & de précieux dans le pays, tant des productions naturelles de la terre, que de l'industrie du peuple: ce que chaque particulier payoit au gouvernement paroît avoir été peu de chose. Corita, pour répondre à l'une des questions proposées par Phi-

Mappe II. à l'audience de Mexico, a cherché à estimer en argent la valeur de ce que chaque citoyen payoit, & il ne le fait monter qu'à trois ou quatre réaux, c'est-à-dire de trente-trois à quarante-quatre sols de France.

NOTE LII, pag. 28.

Cortès, qui paroît avoir été étonné de ces ouvrages comme d'une preuve du génie des Mexicains, en donne une description particulière. Le long de la chaussée, dit-il, qui mene à la ville, on a pratiqué deux conduits, composés d'argile mêlée de mortier, larges d'environ deux pas, sur six pieds de hauteur. Par l'un de ces conduits passe un courant d'eau excellente, du volume du corps d'un homme, qui va jusqu'au milieu de la ville dont elle abreuve abondamment tous les habitans. Le second conduit n'est destiné qu'à y faire passer l'eau lorsqu'il est nécessaire de nettoyer ou de réparer le premier. Comme ces conduits passent le long de deux ponts aux endroits où il y a des brèches à la chaussée par lesquelles coule l'eau salée du lac, il y a des tuyaux de la grosseur d'un bœuf. L'eau est portée par des canots dans tous les quartiers de la ville pour y être vendue aux habitans, *Relat. ap. Ramus. 241, A.*

NOTE LIII, pag. 30.

On voit dans l'arsenal du palais royal à Madrid

une armure complète qu'on dit avoir été celle de Montézume. Elle est faite de plaques de cuivre fort minces & vernies. Les personnes les plus instruites croient que c'est un ouvrage oriental ; ce qui paroît confirmé par les dragons qu'on voit sur les ornemens d'argent qui la couvrent, & dont le travail est infiniment supérieur à tout ce qu'a produit l'art des Américains. Il est probable que les Espagnols ont reçu cette armure des îles Philippines. Le seul ouvrage incontestable des Mexicains, que je connoisse en Angleterre, est une coupe d'or fin, qu'on dit avoir appartenu à Montézume. Elle pèse environ cinq onces & un demi-gros. On en présenta trois dessins à la société des antiquaires, le 10 juin 1765. D'un côté on voit la tête d'un homme en face, de l'autre en profil, & du troisième par derrière. On dit que le relief a été fait en frappant d'un poinçon le côté intérieur de la coupe, ce qui a produit la représentation de l'objet sur le côté extérieur. Les traits sont grossiers, cependant passables, mais trop mal dessinés pour être un ouvrage Espagnol. Cette coupe fut achetée par Edouard, comte d'Oxford, pendant qu'il se trouvoit avec sa flotte dans le port de Cadix, & elle appartient aujourd'hui au lord Archer, son petit-fils. Je dois ce détail à mon respectable & spirituel ami, M. Barrington.

NOTE LIV, pag. 37.

Le lecteur instruit s'apercevra facilement que je dois beaucoup pour cette partie de mon ouvrage à l'évêque de Glocester, qui a marqué avec autant d'érudition que de génie les progrès successifs qu'a fait l'esprit humain dans cette route. Il est le premier, à ce que je crois, qui ait formé un système raisonnable & plausible des différentes manières d'écrire des nations, suivant les différens degrés de leurs connoissances. *Div. legation of Moses III, pag. 69.* Le savant & judicieux auteur du traité de la formation mécanique des langues y a ajouté quelques observations importantes: *tome I p. 295. &c.*

Comme les peintures des Mexicains sont un des plus curieux monumens des premières méthodes d'écriture, il ne fera pas hors de propos de faire connoître par quels moyens on les a préservées de l'oubli général dans lequel sont tombés tous les ouvrages de l'art en Amérique, & comment elles ont été communiquées au public. C'est à l'attention du curieux observateur Hakluyt que nous en devons la première & la plus curieuse collection, publiée par Purchas. Don Antoine Mendoza, vice-roi de la nouvelle Espagne, ayant jugé que ces peintures étoient dignes d'être présentées à Charles V, les envoya en Espagne; mais le vaisseau qui les portoit fut

pris par un armateur François, & elles tombèrent entre les mains de Thevet, géographe du roi, qui, ayant voyagé lui-même dans le nouveau monde & décrit une de ses provinces, recherchoit avec soin tout ce qui pouvoit jeter un nouveau jour sur les mœurs des Américains. A sa mort elles furent achetées par Hakluyt, qui alors étoit chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, & qui les laissa à Purchas, lequel les publia à la priere du savant antiquaire Henri Spelman. *Purchas, tome 3, pag. 1065.*

Le second monument de l'écriture en tableaux des Mexicains fut publié en deux planches par le médecin François Gemelli Carreri. La première est une carte ou un tableau des progrès des anciens Mexicains lors de leur première arrivée dans le pays, & des différentes habitations qu'ils formerent avant d'avoir fondé la capitale de leur empire sur le lac de Mexico. La seconde est une roue chronologique, ou un cercle qui représente la manière dont ils calculoient & marquoient leur cycle de cinquante deux ans. Le premier tableau fut donné à Carreri dans la ville de Los Angeles par le Dr. Christoval de Guadalajara, & il reçut le second de Don Carlos de Siguenza y Gongorra. Mais, comme on croit aujourd'hui, je ne fais sur quelle preuve, que Carreri n'est jamais sorti de l'Italie,

& que son fameux *Giro del Mundo* n'est que le récit d'un voyage supposé, je n'ai pas parlé de ces peintures dans le texte. Elles paroissent cependant manifestement des productions Mexicaines ; elles étoient regardées comme telles par Boturini qui étoit fort en état de juger si elles étoient véritables ou supposées. Le style du premier de ces tableaux est beaucoup plus parfait que celui d'aucun autre ouvrage de dessin qu'on ait conservé des Mexicains ; mais, comme on dit que l'original a presque été effacé par le tems, je soupçonne qu'il a été retouché & corrigé par quelqu'artiste Européen. *Carreri. Churbill, IV, pag. 487.* La roue chronologique est une représentation exacte de la manière dont les Mexicains supputoient le tems, suivant le récit d'Acosta, *lib. VI, ch. 2.* Elle paroît ressembler à celle qu'avoit vu ce savant Jésuite ; & si on peut la regarder comme un monument authentique, elle prouve que les Mexicains avoient des caracteres artificiels ou arbitraires, qui outre les nombres représentoient différentes choses. Chaque mois est représenté par le symbole de quelque travail ou cérémonie religieuse qui lui étoit particulier.

Le troisième morceau de peinture Mexicaine a été découvert par un autre Italien. Laurent Boturini Benaducci partit pour la nouvelle Espagne en 1736. Divers incidens l'engagerent à

apprendre la langue des Mexicains & à rassembler les débris de leurs monumens historiques. Il employa neuf ans à ces recherches, avec tout l'enthousiasme d'un faiseur de projets & toute la patience d'un antiquaire. En 1746 il publia à Madrid son *Idea de una Nueva historia general de la América septentrional*, contenant le résultat de ses recherches; & il y joignit un catalogue de son Cabinet d'histoire Américaine, divisé en trente-six articles. Son idée d'une nouvelle histoire me paroît l'ouvrage d'un homme aussi bizarre que crédule; mais son catalogue des cartes, des peintures, des registres, des impôts, des almanachs, &c. est surprenant. Malheureusement le vaisseau sur lequel il envoyoit en Europe une partie de cette collection, fut pris par un armateur Anglois pendant l'avant-dernière guerre, & il est apparent que le tout fut perdu par l'ignorance de ceux entre les mains de qui ces effets tombèrent. Boturini lui même encourut la disgrâce de la cour d'Espagne & mourut dans un hôpital à Madrid. L'histoire, dont l'*Idee* n'étoit qu'un *prospectus*, n'a jamais été publiée. Il paroît que le reste de cette collection a été dispersé. Une partie tomba entre les mains de l'archevêque de Tolède actuel, lorsqu'il étoit encore primat de la nouvelle Espagne, & il en publia le curieux registre des impôts dont j'ai parlé plus haut.

La seule collection de peintures Mexicaines que je connoisse, outre celles dont je viens de

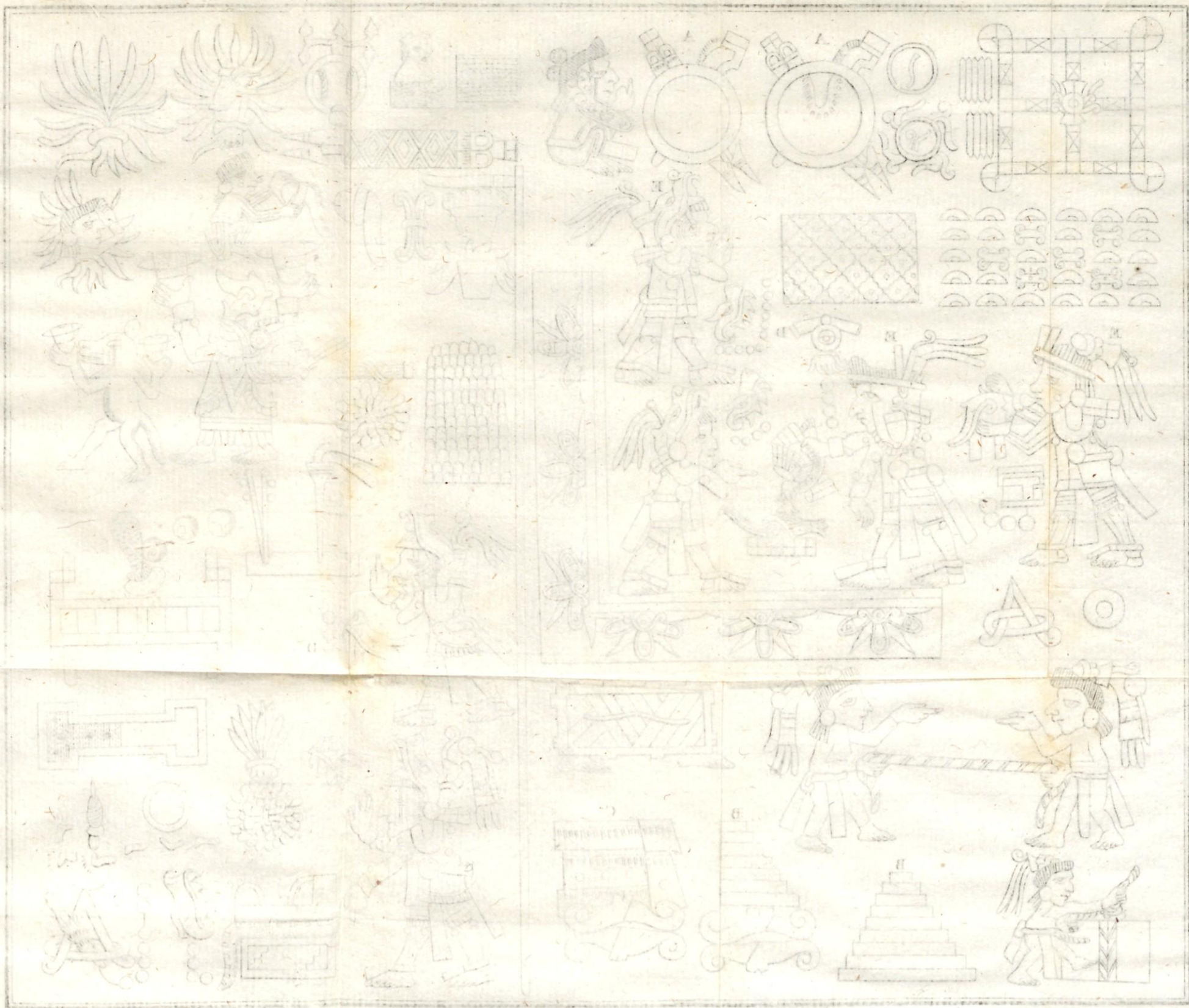


Table Chronologique des Mexicains

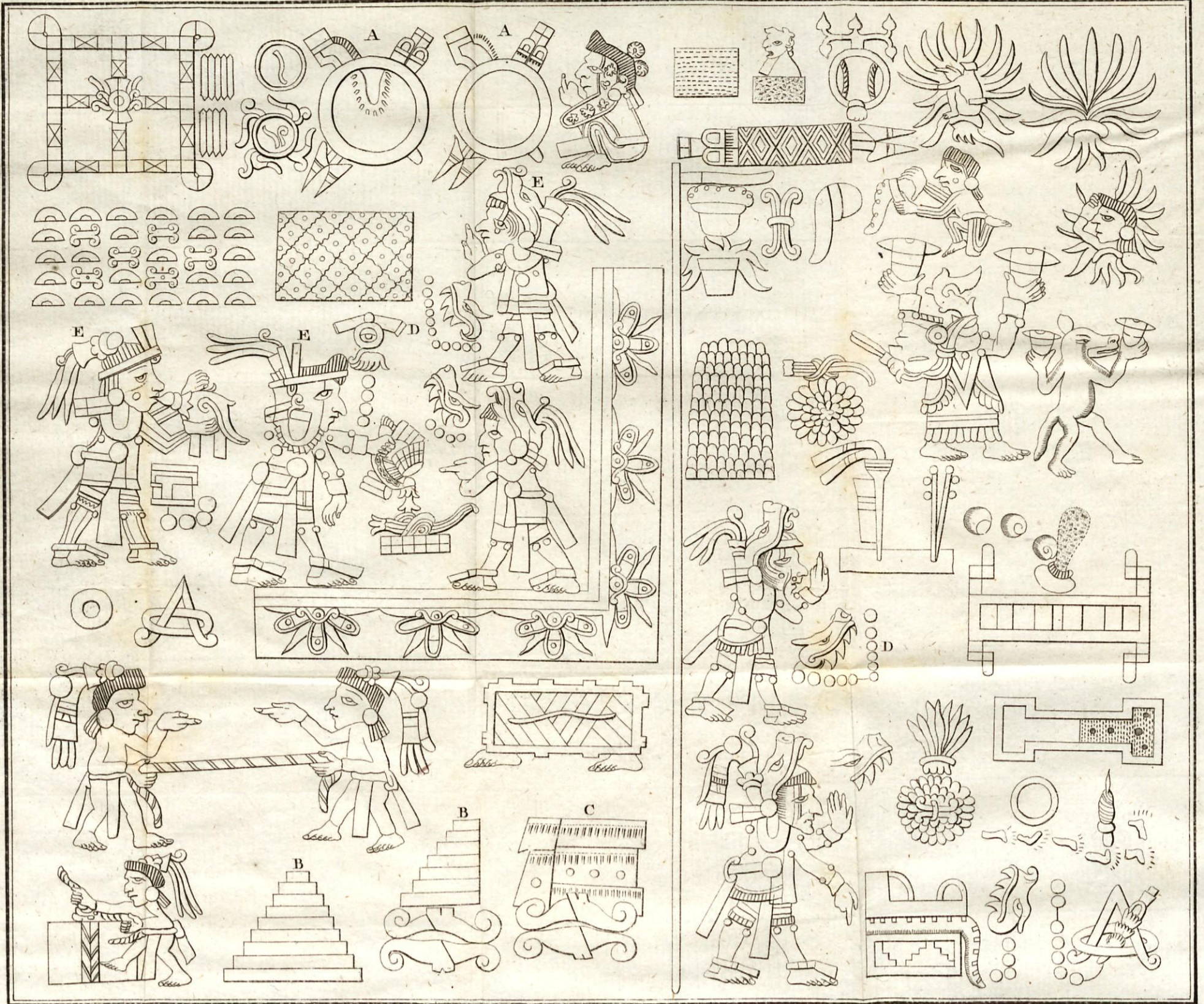


Table Chronologique des Méxicains.

parler, se trouve à la bibliothèque Impériale à Vienne. J'en ai obtenu par ordre de leurs Majestés Impériales, une copie en huit tableaux, si fidèlement imitée, qu'à peine pouvoit-on, à ce qu'on m'a marqué, distinguer les copies des originaux. Suivant une note qui se trouve sur ce recueil Mexicain, il paroît qu'Emmanuel, roi de Portugal, en fit présent au pape Clément VII, qui mourut en 1533. Après avoir passé par les mains de plusieurs possesseurs illustres, cette collection tomba entre celles du cardinal de Saxe-Eisenach qui les présenta à l'empereur Léopold. On ne peut douter que ces peintures ne soient l'ouvrage des Mexicains; mais elle sont d'un style tout-à-fait différent de toutes les autres. J'en ai fait graver une pour satisfaire la curiosité des lecteurs qui la croiront digne de leur attention. Si l'objet étoit assez important, il seroit possible de parvenir avec quelque attention & avec le secours des planches de Purchas & de l'archevêque de Tolède, à former quelques conjectures plausibles touchant le sens de ce tableau. Plusieurs figures sont absolument semblables, *AA* sont des boucliers & des dards à peu près de la même figure que ceux qu'on voit dans Purchas, pag. 1070, 1071, &c. *BB* représentent des temples qui ressemblent beaucoup à ceux de Purchas, p. 1109 & 1113, & à ceux de la seconde planche de Lorenzina. *C* est une bale de manteaux ou

d'habits de coton, dont la figure se trouve dans presque toutes les planches de Purchas & de Lorenzana. *EEE* paroissent être des capitaines Mexicains en habits de guerre, dont les ornemens singuliers ressemblent aux figures de Purchas, p. 1110, 1111, 1113. Je suis porté à croire que ce tableau représente un registre d'impôts, parce que la maniere d'exprimer les nombres s'y retrouve souvent. *DDD* &c. Boturini dit que la maniere de compter par des nœuds étoit aussi familiere aux Mexicains qu'au peuple du Pérou, p. 85; opinion qui paroît confirmée par la maniere dont les unités sont représentées dans les peintures Mexicaines que j'ai. Elles ressemblent parfaitement à une suite de nœuds faits à une corde.

La premiere édition de cet ouvrage avoit déjà paru, lorsque Mr. Waddilove qui s'est toujours plu à faire en ma faveur de nouvelles informations, a découvert dans la Bibliotheque de l'Escorial un volume in folio de quarante feuilles d'une espece de carton, chacune de la grandeur d'une feuille ordinaire de papier à écrire, contenant une grande quantité de diverses figures, grossieres & bizarres, faites dans le Mexique. Les couleurs en sont fraîches & l'explication de la plupart s'y trouve en Espagnol. Les vingt-quatre premieres pages sont les signes qui représentent les mois, les jours &c. Vers le

milieu de chaque feuille, il y a deux ou même un plus grand nombre de figures servant à désigner le mois, & environnées des signes des jours. Les dix-huit dernières feuilles ne sont pas si remplies de figures. On les prendroit pour des représentations de divinités ou des emblèmes d'objets différens. Suivant ce calendrier, qui se trouve dans la Bibliothèque de l'Escorial, l'année Mexicaine étoit composée de 286 jours, divisée en 22 mois de treize jours chacun. Chaque jour est figuré par un signe différent, pris de quelque objet sensible, comme un serpent, un chien, un lézard, un jonc, une maison &c. Les signes des jours dans le calendrier de l'Escorial sont précisément les mêmes que ceux mentionnés par Boturini, *idea* &c. p. 45. Mais, si nous pouvons ajouter foi à cet auteur, l'année Mexicaine étoit composée de 360 jours & divisée en dix-huit mois de 20 jours chacun. Il avance aussi que, dans chaque mois, l'ordre des jours étoit compté, d'abord, d'après ce qu'il appelle une progression *tredecennaire* de jours, depuis un jusqu'à treize, de la même manière que dans le calendrier de l'Escorial, ensuite, d'après une progression *septennaire* de jours, depuis un jusqu'à sept, ce qui fait vingt en tout. Dans ce calendrier, on n'a pas seulement distingué chaque jour, mais encore les qualités que l'on suppose être particulières à chaque mois. Dans tous les degrés

que l'esprit humain parcourt pour se perfectionner dans les sciences & les arts, il y a certaines foiblesses dont il semble ne pouvoir jamais se défaire. Toutes imparfaites qu'étoient les connoissances des Mexicains, en astronomie, elles semblent déjà altérées par l'astrologie judiciaire. On y suppose une force supérieure dont l'influence s'étend sur la naissance des personnes, & détermine leur fortune & leur caractère, suivant les mois où elles sont nées. On prédit dans ce calendrier que ceux qui naîtront dans un mois seront riches, dans un autre mois, belliqueux, dans un troisieme, voluptueux &c. Le carton, ou la matiere sur laquelle cet almanach est figuré, paroît, d'après la description qu'en fait Mr. Waddilove, assez semblable à celle qui se trouve dans la Bibliothèque impériale de Vienne. A plusieurs égards, les figures conservent quelque ressemblance avec celles que j'ai publiées. Les figures *D* qui me faisoient penser que ces peintures pouvoient être un registre d'impôts semblable à ceux qu'ont publié purchas & l'Archevêque de Toledo, sont regardés par M. Waddilove comme des figures qui désignent les jours, & j'ai trop de confiance dans un observateur aussi habile, pour douter que son opinion ne soit bien fondée. Il paroît par les caractères avec lesquels les explications de ces figures sont écrites, que l'on s'est procuré ce monument curieux des arts des

Mexicains, aussi-tot après la conquête de leur empire. Il est singulier que jamais aucun écrivain Espagnol n'en ait fait mention.

NOTE LV, pag. 40.

Le premier fut appelé le prince de la Lance mortelle, le second le partageur d'hommes, le troisième le verseur de sang, le quatrième le seigneur de la maison noire. Acosta, lib. VI, c. 25.

NOTE LVI, pag. 50.

Le temple de Cholula, qu'on regardoit comme le plus sacré de tous ceux de la nouvelle Espagne, en étoit aussi le plus considérable. Ce n'étoit cependant qu'un mont de terre solide, dont la base, selon Torquemada, avoit plus d'un quart de lieue de circuit & qui avoit quarante brasses de hauteur. Mond. Ind. lib. III, c. 19.

Suivant les différentes figures des temples qu'on trouve dans les peintures gravées par Purchas, il y a lieu de croire que tous ceux des Mexicains étoient construits de la même manière.

NOTE LVII, pag. 51.

Ce n'étoit pas seulement à Tlascala & à Tepeaca, mais à Mexico même, que les maisons du peuple n'étoient que des cabanes bâties avec de la terre ou des branches d'arbre. Elles étoient extrêmement basses & étroites, sans autres meubles que quelques vases de terre. Ainsi que

chez les Indiens les plus sauvages, plusieurs familles habitoient sous un même toit, sans avoir aucun appartement séparé. Herrera, *decad.* 2, *lib.* VII, c. 13, *lib.* X, c. 22, *decad.* 4, *lib.* IV, c. 17. Torquem. *lib.* III, c. 23.

NOTE LVIII, pag. 52.

Une personne qui a vécu longtems dans la nouvelle Espagne & qui a visité la plupart de ses provinces, m'a dit, qu'il n'y avoit dans toute l'étendue de ce vaste empire aucun monument, ni aucun vestige de quelque édifice qui fût plus ancien que le tems de la conquête, ni même aucun pont ou grand chemin, excepté quelques restes de la chaussée qui va de Guadeloupe à la porte de Mexico, par laquelle Cortès entra dans cette ville. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.* L'auteur d'un autre manuscrit observe qu'il ne reste pas le moindre vestige de l'existence d'aucun ancien bâtiment Indien, public ou particulier, ni à Mexico, ni dans aucune province de la nouvelle Espagne. J'ai traversé, dit-il, toutes les provinces adjacentes; c'est-à-dire la nouvelle Galice, la nouvelle Biscaye, le nouveau Mexique, Sonora, Cinaloa, le nouveau royaume de Leon, & le nouveau Santandero, sans avoir trouvé aucun monument digne de remarque, excepté des ruines près d'un ancien village dans la vallée de *Cafas-grandes*, au trentième

degré quarante-six minutes de latitude septentrionale, & à deux cents cinquante-huit degrés vingt-quatre minutes de longitude de l'isle de Tenerif, ou quatre cents soixante lieues au nord-ouest de Mexico. " Il décrit avec beaucoup d'exactitude ces ruines, qui paroissent avoir fait partie d'un méchant bâtiment de gazon & de pierres, recouverts d'une terre blanche ou de chaux. Un missionnaire lui avoit dit avoir vu les ruines d'un pareil bâtiment à environ cent lieues au nord-ouest, sur les bords de la riviere de saint-Pierre.,. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Ce qui donne beaucoup de crédit à ces témoignages, c'est qu'ils n'ont point été avancés pour soutenir quelque systême particulier, & que ce sont de simples réponses à des questions que j'avois faites. Il faut croire cependant que, lorsque ces voyageurs ont dit n'avoir trouvé aucunes ruines ni aucun reste d'ouvrages anciens dans l'empire du Mexique, ils ont seulement voulu faire entendre qu'il n'y restoit rien qui puisse donner quelque idée de grandeur ou de magnificence dans les ouvrages de ses anciens habitans. Car, suivant le témoignage de plusieurs écrivains Espagnols, il paroît qu'on voit encore quelques vestiges d'anciens bâtimens à Otumba, Tlascala, Cholula, &c. *Villa-Segnor, Theatre Amer, pag. 143, 308, 353. D. Franc. Ant. Lorenzana, ci-devant archevêque de Mexico & aujourd'hui de*

Toledo, dans son introduction à l'édition des cartes de la relation de Cortès qu'il a publiées à Mexico, parle de quelques ruines qu'on voit encore dans plusieurs villes par lesquelles Cortès a passé en se rendant à la capitale, p. 4. &c. Mais aucun de ces auteurs n'en donne la moindre description, & ces ruines paroissent si peu considérables, qu'à peine suffisent-elles pour faire voir qu'il y a eu autrefois quelque bâtiment dans ces endroits. Le grand tertre de terre à Cholulà, auquel les Espagnols ont donné le nom de temple, s'y trouve toujours, mais sans le moindre escalier pour y monter, & sans aucune apparence de pierre. Cette élévation ne paroît maintenant qu'une montagne naturelle, couverte d'herbe & d'arbrisseaux; & peut-être qu'elle n'a jamais été rien de plus. Torquemada, *lib. III, c. 19.* J'ai reçu une description fort exacte des ruines d'un temple près de Cuernavaca, sur la route de Mexico à Acapulco. Elles sont composées de larges pierres, aussi exactement jointes les unes aux autres que celles des bâtimens des Péruviens, dont nous parlerons dans la suite. Les fondations de ce temple forment un carré de vingt-cinq verges d'Angleterre, ou soixante-quinze pieds de roi; mais il diminue d'étendue à mesure qu'il s'éleve en hauteur, non par gradation, mais en se resserrant tout à coup à des distances régulières; de sorte qu'il doit avoir ressemblé à la figure B.

de la planche. Il se terminoit, à ce qu'on dit, en pyramide.

NOTE LIX, pag. 59.

Il paroît que les historiens Espagnols ont beaucoup exagéré le nombre des victimes humaines qu'on sacrifioit à Mexico. Suivant Gomera, il n'y avoit point d'année où l'on n'immolât vingt mille personnes aux divinités du Mexique, & il y avoit même des années où elles alloient à cinquante mille. *Cron. c. 229.* Les crânes de ces malheureuses victimes étoient rangés par ordre dans un bâtiment destiné pour cet effet, & deux des officiers de Cortès qui les avoient comptés, ont dit à Gomera qu'il y en avoit cent trente-six mille, *ibid, c. 82.* Le rapport d'Herrera est plus incroyable encore : il dit que le nombre des victimes étoit si grand qu'on en sacrifioit cinq mille en un jour, & en quelques occasions même jusqu'à vingt mille : *decad. 3, c. 16.* Torquemada les surpasse tous deux en exagération, car il prétend qu'on immoloit annuellement vingt mille enfans, sans compter les autres victimes. *Mond. Ind. lib. VII, lib. III, c. 21.* L'autorité la plus respectable en faveur de ce grand nombre de victimes est celle de Zimurraga, premier évêque de Mexico, qui, dans une lettre au chapitre général de son ordre, écrite en 1631, dit que les Mexicains sacrifioient tous les ans vingt mille

victimes. Davila, *Teatro eccles.* 126. D'un autre côté, Barth. de Las-Cafas remarque que si l'on avoit fait mourir tous les ans un si grand nombre d'hommes, le Mexique ne seroit jamais parvenu à ce degré de population qui surprit tous les Espagnols lorsqu'ils y arriverent, & il assure positivement que les Mexicains ne sacrifioient jamais plus de cinquante à cent personnes par an. Voyez sa dispute avec Sepulveda, qui se trouve jointe à sa *Brevissima relacion*, p. 105. Cortès ne spécifie pas le nombre des hommes qu'on sacrifioit annuellement ; mais B. Diaz Del Castillo dit que les Religieux Franciscains qu'on envoya dans la nouvelle Espagne immédiatement après la conquête, ayant fait des recherches à ce sujet, ont trouvé qu'on sacrifioit tous les ans deux mille cinq cens personnes à Mexico. C. 207.

NOTE LX, pag. 60.

Il est pour ainsi dire inutile d'observer que la chronologie Péruvienne est non-seulement obscure, mais qu'elle est même en contradiction avec les observations les plus exactes & les plus étendues sur la durée de chaque regne, dans quelque succession de Prince qu'on suppose. On a trouvé que le nombre moyen n'a pas passé vingt années. Suivant Acofta & Garcilaffo de la Vega, Huana Capac, qui mourut environ l'année 1527, a été le douzieme Inca. On ne peut pas compter que

la monarchie du Pérou ait duré plus de deux cents quarante ans; cependant ils assurent qu'elle a subsisté pendant quatre cens années. Acoſta, *lib. VI, c. 19.* Vega, *lib. I, c. 9.* Suivant ce rapport, la durée moyenne de chaque regne est portée à trente-trois ans, au lieu de vingt, nombre établi par les observations de Newton; mais les traditions des Péruviens étoient si imparfaites, que, quoique le total y soit fixé d'une manière positive, le nombre des années de chaque regne est cependant inconnu.

NOTE LXI, pag. 70.

Plusieurs des premiers historiens Espagnols assurent que les Péruviens sacrifioient des victimes humaines. Xerès, p. 190. Zarate, *lib. II, c. 2.* Acoſta, *lib. V, c. 19.* Mais Garcilasso de la Vega prétend que quoique cette coutume barbare eût subsisté parmi leurs ancêtres non civilisés, elle fut totalement abolie par les Incas, & qu'on n'a jamais offert de victime humaine dans le temple du soleil. Cette assertion & les raisons plausibles sur lesquelles il l'appuie, suffisent pour réfuter les écrivains Espagnols dont les récits ne paroissent fondés que sur des oui-dire & non sur ce qu'ils ont observé eux-mêmes. Vega, *lib. II, c. 4.* Les Péruviens dans une de leurs fêtes offroient des gâteaux, arrosés du sang tiré des bras, des sourcils & du nez de leurs enfans, *idem. lib. VII, c. 6.* Cette cérémonie

paroit avoir été une suite de leur ancienne coutume.

NOTE LXII, pag. 78.

Les Espagnols ont adopté ces deux coutumes des anciens Péruviens. Ils ont conservé quelques-uns des aqueducs ou canaux faits du tems des Incas, & en ont construit de nouveaux, au moyen desquels ils arrosent tous les champs qu'ils cultivent. Ulloa, *voyage*, tome 1, p. 422, 477. Ils continuent aussi à employer pour fumier le *guano*, ou la fiente des oiseaux de mer. Ulloa donne une description de la quantité presque incroyable qui s'en trouve dans les petites îles qui bordent la côte, *ibid.* p. 481.

NOTE LXIII, pag. 81.

Ulloa, *voyage*, tome 1, p. 286, &c. a décrit le temple de Cayambo, le palais des Incas à Callo dans la plaine de Lacatunga, & celui d'Atun-Cannar, qu'il a examinés avec beaucoup de soin. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1745, p. 435, un mémoire curieux de M. de la Condamine sur les ruines d'Atun-Cannar. Acosta parle des ruines de Cuzco qu'il a examinées, *lib. VI, c. 14*. Garcilasso, dans son style ordinaire, donne des descriptions pompeuses & confuses de plusieurs temples & autres édifices publics, *lib. III, c. 1, lib. VI, c. 14*. Don Zapata, dans un traité volu-

mineux sur le Pérou qui n'a pas encore été publié, donne la description de plusieurs monumens des anciens Péruviens, dont les autres écrivains n'ont pas fait mention: *manuscrit entre les mains de l'auteur*, articulo XXX. Ulloa tome I, pag. 391, parle de quelques anciennes fortifications Péruviennes, qui étoient aussi des ouvrages considérables & fort solides. Trois circonstances frappèrent principalement tous ces observateurs: 1^o. la grandeur énorme des pierres que les Péruviens avoient employées pour quelques uns de leurs bâtimens. Acosta en a mesuré une qui avoit trente pieds de long & dix-huit de large, sur six d'épaisseur; cependant il ajoute qu'il s'en trouvoit de beaucoup plus grandes encore à la forteresse de Cuzco. Il est difficile de concevoir comment les Péruviens pouvoient les remuer & les élever, même à la hauteur de douze pieds. 2^o. L'impéritie des Péruviens dans l'art de la charpente. Avec la patience & la persévérance naturelles aux Américains, ils peuvent être parvenus à donner aux pierres la forme qu'ils desiroient, principalement en frottant une pierre contre l'autre, ou par le moyen de leurs haches & autres instrumens de pierre; mais avec ces outils grossiers, ils n'ont pu faire que de foibles progrès dans la charpenterie. Les Péruviens ne pouvoient pas emmortaiser deux poutres ensemble, ni donner la moindre solidité

aux ouvrages de charpente. Comme ils ne fa-
voient pas former la clef des voûtes, ils ignoroient
tout-à-fait l'usage des cintres dans l'architecture,
& les auteurs Espagnols n'ont pu concevoir com-
ment ils pouvoient faire les toits des grands bâ-
timens qu'ils élevoient.

La troisieme particularité est la preuve frap-
pante que fournissent tous les monumens des Pé-
ruviens, de leur peu de génie & d'invention,
& de leur extrême patience qui n'étoit pas moins
remarquable. Aucune des pierres employées à
la construction de ces ouvrages ne recevoit une
forme particuliere ou égale aux autres, qui pût
la rendre propre à bâtir. Les Indiens les pre-
noient telles qu'elles tomboient des montagnes
ou qu'on les tiroit des carrieres. Les unes étoient
quarrées, les autres triangulaires, celles-ci con-
vexes, celles-là concaves. Ils employoient leur
art & leur industrie à les joindre ensemble, en
formant des creux dans l'une qui répondoient
parfaitement aux saillies & aux élévations d'une
autre. Cette lente opération, qu'ils auroient
pu abrégér si facilement en adaptant ensemble
les surfaces des pierres, soit en les frottant,
soit en les travaillant avec leurs haches de cui-
vre, paroîtroit incroyable, si l'on pouvoit en
douter en voyant les ruines de ces bâtimens.
Cela leur donne un aspect singulier aux yeux
des Européens. Il n'y a aucune suite réguliere
dans

dans les fondemens des bâtimens, & aucune pierre ne ressemble à une autre par sa forme & par ses dimensions; tandis que par l'industrie persévérante, mais mal entendue des Indiens, elles sont toutes jointes ensemble avec cette minutieuse exactitude dont j'ai parlé. Ulloa a fait cette observation sur les pierres de la forteresse d'Atun-Cannar, *voy. vol. 1, p. 387.* Pineto donne une pareille description de la forteresse de Cuzco, le plus parfait de tous les ouvrages Péruviens. *Zapata, manuscrit entre les mains de l'auteur.* Suivant M. de la Condamine, il y avoit des assises de pierres exactement parallèles & de même hauteur dans quelques parties des ruines d'Atun-Cannar; ce qu'il remarque comme une preuve des progrès des Péruviens.

NOTE LXIV, pag. 85.

Ces ponts, tendus par leur propre poids, agités par le vent ou dans un balancement continuel par le mouvement de la personne qui y passe, offrent d'abord à la vue un spectacle effrayant. Mais les Espagnols ont cependant trouvé que c'étoit la manière la plus aisée de passer les torrents du Pérou, sur lesquels il seroit difficile d'en construire de plus solides de pierre ou de bois. Il y a des ponts de liane dans le Pérou, si larges que les mulets peuvent y passer tout chargés: tel est celui qui est sur la rivière d'Apurimac, où

passent toutes les marchandises & autres effets dans lesquels consiste le commerce entre le Pérou & les provinces de Lima, de Cuzco, &c. On emploie une méthode plus simple pour passer des rivières moins considérables : un manequin, dans lequel se place le voyageur, est suspendu à un fort cable tendu d'un bord de la rivière à l'autre ; on pousse & tire le manequin par le moyen de deux cordes qui y sont attachées. Ulloa, *voyage au Pérou*, tome 1, p. 358.

NOTE LXV, pag. 99.

J'ai puisé mes idées sur ces faits dans la *Notitia breve de la expedicion militar de Sonora y Cinaloa, su exito Feliz, y vantojoso estado, en que por consecuencia de ello, se han puesto ambas provincias*, publiée à Mexico le 17 juin 1771, pour satisfaire la curiosité des négocians qui avoient fourni au vice-roi l'argent nécessaire pour faire cet armement. Les copies de cette notice sont rares à Madrid ; mais j'en ai obtenu une qui m'a mis à portée de communiquer ces faits curieux au public. Suivant ce récit, on a trouvé dans la mine de Yecorato de la province de Cinaloa un grain d'or de vingt-deux carats, pesant seize marcs quatre onces quatre ochavas ; ce qui fait environ quinze marcs, quatre onces trois grains, poids de France, qu'on a envoyé en Espagne comme un présent digne du roi, &

qui se trouve maintenant déposé dans le cabinet de Sa Majesté Catholique à Madrid.

NOTE LXVI, pag. 100.

L'incertitude des géographes sur ce point est singulière; car Cortès paroît avoir examiné les côtes de la Californie avec une grande attention. L'archevêque de Toledo a publié, d'après l'original qui se trouve entre les mains du marquis Del Valle, descendant de Cortès, une carte dressée en 1541, par le pilote Domingo Castillo, dans laquelle la Californie est placée comme une péninsule, qui s'étend à peu près dans la même direction qu'on lui donne aujourd'hui dans les meilleures cartes, & la pointe où le fleuve Colorado se jette dans le golfe, y est marquée avec précision. *Hist. de Nueva Espagna*, 327.

NOTE LXVII, p. 104.

Je dois ce fait à Monsieur l'Abbé Raynal, auteur de *l'hist. philosophique & politique des deux Indes*, tom. 3, p. 103; & après avoir consulté une personne intelligente, qui, ayant demeuré long tems sur la côte des Moskites, y a fait le commerce du bois de teinture, j'ai trouvé que cet ingénieux auteur a été bien informé. Le bois coupé près de la ville de Saint-François de Campêche est d'une qualité infiniment supérieure à celui de l'autre côté de Yucatan, & le com-

merce des Anglois dans la baie de Honduras tire à sa fin.

NOTE LXVIII, pag. 126.

Le P. Torribio de Benevente ou Motolina, a assigné dix causes de la dépopulation rapide du Mexique, auxquelles il donne le nom des dix fléaux. Il y en a plusieurs qui ne sont pas particulières à cette province seulement. 10. L'introduction de la petite vérole. Cette maladie fut portée pour la première fois dans la nouvelle Espagne, en 1520, par un Esclave negre de la suite de Narvaès. Torribio assure que la moitié du peuple des provinces où regna cette maladie, en mourut. A cette mortalité, occasionnée par la petite vérole, Torquemada ajoute les ravages affreux de deux maladies contagieuses qui régnerent en 1545 & 1576. Huit cents mille hommes périrent par la première, & plus de deux millions par la seconde, suivant le calcul exact fait par ordre des vice-rois. *Mond. Ind. tom. 1, p. 642.* La petite vérole ne fut introduite dans le Pérou que plusieurs années après l'invasion des Espagnols, mais fut très-fatale aux naturels du pays. Garcia, *Origen. p. 88.* 2°. Le nombre de ceux qui furent tués ou qui périrent de besoin pendant la guerre avec les Espagnols, sur-tout pendant le siège de Mexico. 3°. La grande famine qui suivit la réduction

de Mexico , parce que le peuple des deux partis avoit également négligé de cultiver les terres ; ce qui arriva dans toutes les autres contrées conquises par les Espagnols. 4^o. Les charges onéreuses imposées par les Espagnols aux Indiens de leurs *repartimientos*. 5^o. Le poids oppressif des taxes qu'ils n'étoient pas en état de payer, & dont ils ne pouvoient espérer aucune exemption. 6^o. Le grand nombre d'Indiens employés à rassembler l'or que les torrents charient des montagnes, qu'on forçoit à quitter leurs habitations sans aucune provision pour leur subsistance, & qu'on exposoit à toute la rigueur du froid dans ces régions élevées. 7^o. Les travaux immenses pour rebâtir Mexico, que Cortès pressa avec tant d'ardeur qu'il en mourut un nombre incroyable d'Indiens. 8^o. Le nombre d'hommes condamnés à l'esclavage sous différents prétextes & employés à exploiter les mines d'argent. Ces malheureux, marqués par leurs maîtres avec un fer chaud, comme le bétail, étoient conduits par troupeaux dans les montagnes. 9^o. La nature du travail auquel ils étoient condamnés, les vapeurs nuisibles de ces mines, la froideur du climat & le manque des vivres furent si funestes, que Torribio assure que la campagne autour de plusieurs de ces mines, principalement près de Guaxago, étoit couverte de corps morts, que l'air étoit

corrompu par leur puanteur, & que la quantité des vautours & des autres oiseaux de proie étoit si grande que leur nombre obscurcissoit le soleil. 100. Les Espagnols dans leurs différentes expéditions & dans leurs guerres civiles firent périr un grand nombre d'Indiens en les forçant de les servir de *tamemes* ou de porte-faix. Cette dernière oppression fut fatale aux Péruviens. La quantité d'Indiens qui périrent pendant l'expédition de Gonzale Pizarre dans les provinces qui sont à l'est des Andes, peut donner une idée de ce qu'ils ont souffert & faire juger combien leur nombre diminua. Torribio, *manuscrit*. Corita, dans sa *Breve y summaria relacion*, éclaircit & confirme plusieurs observations de Torribio, auxquelles il renvoie les lecteurs. *Manuscrit entre les mains de l'auteur*,

NOTE LXIX, pag. 127.

Montesquieu même a adopté cette idée, *lib. VIII, c. 18*; mais le desir qu'avoit ce grand homme d'établir un système, l'a rendu quelquefois peu attentif dans ses recherches, & son génie trop ardent lui a fait négliger plusieurs causes aussi évidentes que solides.

NOTE LXX, pag. 128.

On en trouve une preuve convaincante dans le testament d'Isabelle, où elle montre la plus ten-

dre sollicitude pour que les Indiens soient traités d'une manière douce & humaine. Ces louables sentimens de la reine ont été adoptés dans les loix publiques d'Espagne & servent d'introduction aux réglemens contenus sous le titre de *bon traitement des Indiens*; *Recopil. VI. tit. 10.*

NOTE LXXI, pag. 130.

Le tiers du septième titre du premier livre de la *Recopilacion*, qui contient les réglemens touchant les pouvoirs & les fonctions des archevêques, roule sur la charge qui leur est imposée comme protecteurs des Indiens, & parle de tous les cas où il est de leur devoir de les protéger contre l'oppression, tant dans leurs propriétés que dans leurs personnes. Non-seulement ils sont chargés par les loix de cette fonction, aussi humaine qu'honorable; mais ils l'exercent en effet.

Je pourrois en citer des preuves sans nombre tirées des auteurs Espagnols: mais je préfère de m'en rapporter à Gage, qui étoit peu disposé à accorder au clergé romain un mérite auquel il n'auroit pas eu droit de prétendre. *Survey, p. 142, 192, &c.* Henry Hawks, négociant Anglois, qui pendant cinq ans a résidé dans la nouvelle Espagne, avant l'année 1572, rend le même témoignage favorable au clergé romain. *Ha. kluit III, p. 466.* Une loi, donnée par Charles Quint, autorise non-seulement les évêques,

mais tous les ecclésiastiques en général, à informer & avertir le magistrat civil, dans le cas où quelque Indien seroit privé de sa liberté & de ses droits : *Recopil. lib. VI, tit. 6, Ley 14* : ce qui les constituoit protecteurs en titre des Indiens. Il y a eu des ecclésiastiques Espagnols qui ont refusé l'absolution à ceux de leurs compatriotes qui possédoient des *encomienda* & regardoient les Indiens comme des esclaves, ou qui les employoient à l'exploitation des mines. *Gonzale Davil, Teatro eccles, I, p. 157.*

NOTE LXXII, p. 131.

Suivant Gage, Chiapa dos Indios contient quatre mille familles, & il en parle comme d'une des villes Indiennes les plus peuplées de l'Amérique : p. 104.

NOTE LXXIII, p. 132.

Il est très-difficile de se procurer un état exact de la population des royaumes de l'Europe où la police est la plus parfaite & où les sciences ont fait les plus grands progrès. Dans l'Amérique Espagnole, où les connoissances sont encore au berceau, & où peu d'hommes ont le loisir de se livrer aux recherches de pure spéculation, on a fait peu d'attention à cet objet. Cependant en 1741, Philippe V. ordonna aux vice-rois & aux gouverneurs des différentes provinces de l'Amé-

rique, de faire un dénombrement des habitans de leurs districts & d'envoyer un état de leur nombre & de leurs occupations; en conséquence de cet ordre, le comte de Fuen-Clara, vice-roi de la nouvelle Espagne, chargea D. Josef Ant. de Villa-Segnor y Sanchez d'exécuter cette commission dans la nouvelle Espagne. Villa-Segnor publia le résultat de ses recherches dans son *Teatro Americano*, d'après les rapports des magistrats des différentes provinces, & d'après ses propres observations & la longue communication qu'il avoit eue avec la plupart des provinces. Son récit n'est cependant pas fidele. Des neuf dioceses dans lesquels l'empire du Mexique est divisé, il n'en a cité que cinq, savoir l'archevêché de Mexico & les évêchés de Los-Angeles, de Mechoacan, d'Oaxaca & de la nouvelle Galice. Il n'a fait aucune mention des évêchés de Yucatan, de Verapez, de Chiapa & de Guatemala, quoique la race des Indiens soit plus nombreuse en ce dernier endroit que dans aucune autre partie de la nouvelle Espagne. Dans le dénombrement du diocese fort étendu de la nouvelle Galice, il décrit bien la situation des différens villages Indiens; mais il ne spécifie le nombre des habitans que d'un petit nombre de ces villages. Les Indiens de cette vaste province, dans laquelle la puissance des Espagnols est encore imparfaitement établie, ne sont pas enre-

gistrés avec la même exactitude que dans les autres parties de la nouvelle Espagne. Suivant Villa-Segnor, voici l'état actuel de la population dans les cinq diocèses nommés ci-dessus, tant pour les Espagnols que pour les Negres, les Mulâtres & les Métis.

	Familles.
Mexico	105202
Los-Angeles	30600
Mechoacan	30840
Oaxaca	7296
Nouvelle Galice	16770
	<hr/>
	190708

A raison de cinq personnes par famille, le nombre total est de 953540.

Nombre des familles Indiennes dans les diocèses de

Mexico	119511
Los - Angeles	88240
Mechoacan	36196
Oaxaca	44222
Nouvelle Galice	6222
	<hr/>
Total.	294391

En comptant cinq personnes par famille, le nombre total est de 1,471,955. Nous pouvons compter avec d'autant plus de certitude sur le calcul du nombre des Indiens, qu'il est pris de

la matricule ou du registre suivant lequel on le voit le tribut qu'ils payoient. Puisque de neuf diocèses on en a omis totalement quatre, & que le dénombrement de la nouvelle Galice n'a été fait que très imparfaitement, nous pouvons en conclure que le nombre des Indiens dans l'empire du Mexique va au delà de deux millions.

Le calcul du nombre des Espagnols ne paroît pas être si exact. Villa-Signor remarque entremes généraux, que plusieurs Espagnols, Negres & Métis, résident ensemble dans plusieurs endroits, sans spécifier leur nombre. C'est pourquoi, si nous rassemblons tous ces habitans avec ceux qui demeurent dans les quatre diocèses qu'on a omis, le nombre des Espagnols & ceux des races mêlées peuvent probablement monter à un million & demi. Dans quelques endroits, Villa-Signor distingue les Espagnols, des trois races inférieures, de Negres, de Mulâtres & de Métis, & marque leur nombre séparément; mais en général il les joint ensemble. Cependant par la proportion observée dans les endroits où le nombre de chaque espèce est marquée, ainsi que par le détail de l'état de la population dans la nouvelle Espagne donné par d'autres historiens, il est clair que le nombre des negres & des habitans de race mêlée, excède de beaucoup celui des Espagnols. Peut-être doit-on porter ces derniers

à plus de cinq cents mille contre un million des autres.

Quelque defectueux que soit ce calcul, il ne m'a cependant pas été possible de me procurer des connoissances assez exactes du nombre des habitans du Pérou, pour former des conjectures aussi satisfaisantes sur l'état de sa population. Je fais qu'en 1761, le protecteur des Indiens dans la vice-royauté du Pérou comptoit qu'il y en avoit 612780, qui payoient le tribut au roi. Comme toutes les femmes & tous les mineurs étoient exempts de cette taxe, dans le Pérou, on doit supposer que le nombre des Indiens montoit à 2449120. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Je vais parler d'une autre méthode de calculer ou du moins de faire des conjectures touchant l'état de la population de la nouvelle Espagne & du Pérou. Suivant un état que j'ai lieu de croire exact, le nombre des copies de la bulle de la Crusada, envoyées au Pérou à chaque nouvelle publication, est de 1171253, & pour la nouvelle Espagne, de 2649326. On m'a dit qu'il n'y a qu'un petit nombre d'Indiens qui achètent la bulle, & qu'on la vend principalement aux Espagnols & aux habitans de race mêlée; de sorte que, suivant cette maniere de calculer, le nombre des Espagnols & des races mêlées monteroit au moins à trois millions.

Le nombre des habitans de plusieurs villes de l'Amérique Espagnole, peut nous donner quelque idée de l'étendue de la population, & corriger l'idée peu exacte, mais commune qu'on a dans la Grande Bretagne, du foible & misérable état de ces colonies. La ville de Mexico contient au moins 150000 habitans; Los-Angeles plus de 60000, tant Espagnols qu'habitans de race mêlée: *Villa-Segnor*, p. 247. Guadalaxara contient au-delà de 30000 ames, sans compter les Indiens: *ibid. lib. II. p. 206*. Il y en a 54000 à Lima: *D, Cosme Bueno, descr. de Peru 1764*. Carthagene en contient 25000; Potosi 25000; *Bueno*, 1767: Popayan plus de 20000: *Ulloa I, p. 287*. Les villes du second rang sont plus peuplées encore. Les villes & les établissemens les plus florissans des autres nations Européennes en Amérique ne peuvent entrer en comparaison avec ceux-ci.

Tels sont les calculs de la population de plusieurs villes, que j'ai trouvés répandus dans des écrivains que j'ai jugés dignes de foi. Mais je me suis procuré un dénombrement des habitans des villes de la province de Quito, sur l'exactitude duquel je puis compter, & que je communique au public, tant pour satisfaire sa curiosité, que pour rectifier les notions erronées dont j'ai parlé. Saint-François de Quito contient entre 50 & 60 mille habitans de diffé-

rentes races. Outre la ville, il y a dans ce *cor. regimiento* vingt-neuf cures établies dans les principaux villages, lesquels ont chacun de plus petits hameaux qui en dépendent, dont les habitans sont presque tous Indiens ou Métis. Il y a environ six à huit mille ames à Saint-Jean de Pasto, outre vingt-sept villages qui en dépendent. On compte à Saint-Michel d'Ibarra sept mille habitans & dix villages. Le district de Havalá contient entre dix-huit & vingt mille ames; celui de Tacuma dix à douze mille; celui d'Ambato huit à dix mille, & seize villages; la ville de Riombamba seize à vingt mille & neuf villages; le district de Chimbo six à huit mille; celui de Guayaquil seize à vingt mille & quatorze villages; le district d'Atuasi environ cinq à six mille & quatre villages; la ville de Cuenza vingt-cinq à trente mille & neuf villages fort peuplés; la ville de Laxa huit à dix mille & quatorze villages. Cette population, quoique médiocre, si l'on considère la vaste étendue du pays, est bien plus considérable qu'on ne le suppose communément. J'ai oublié de dire en son lieu que Quito est la seule province de l'Amérique Espagnole qu'on peut regarder comme un pays de manufactures. On y fabrique des chapeaux, des étoffes de coton & des draps grossiers, en assez grande quantité pour suffire non-seulement à la consommation de la province,

mais pour fournir un article considérable d'exportation dans les autres parties de l'Amérique Espagnole. Je ne fais si l'on doit regarder l'industrie singulière de cette province comme la cause ou comme l'effet de sa population; mais la passion pour tout ce qui vient de l'Europe est si grande parmi les vains habitans du nouveau monde, que l'on m'a assuré que les manufactures de Quito sont si peu estimées, qu'elles commencent à pencher vers leur déclin.

NOTE LXXIV, p. 139.

Ces audiences sont établies dans les endroits suivans; à Saint-Domingue, dans l'isle d'Hispaniola; à Mexico, dans la nouvelle Espagne; à Lima, dans le Pérou; à Panama, dans Terre-ferme; à Saint-Jacques de Guatimala; à Guadalaxara, dans la nouvelle Galice; à Santafé, dans le nouveau royaume de Grenade; à la Plata, dans la province de Los-Charcas; à Saint-François de Quito; à Saint-Jacques, dans le Chili; à Buenos-Ayres. Plusieurs grandes provinces dépendent de ces audiences; quelques-unes même sont si éloignées des villes où ces cours résident, qu'elles n'en peuvent tirer que peu d'avantage. Les auteurs Espagnols comptent douze de ces cours d'audiences, parce qu'ils y comprennent celle de Manille dans les isles Philippines.

NOTE LXXV, p. 148.

Vu la distance qui sépare le Pérou & le Chili de l'Espagne, & la difficulté qu'il y a de transporter par l'Isthme de Panama des effets d'une charge aussi considérable que le sont le vin & l'huile, les Espagnols de ces provinces ont obtenu la permission d'y planter des vignes & des oliviers. Mais il leur est rigoureusement défendu de faire passer du vin & de l'huile à Panama, à Guatimala, ou dans toute autre province, à portée d'en recevoir de l'Espagne, *Recop. lib. tit. 18. 15 & 18.*

NOTE LXXVI, p. 151.

Ce calcul a été fait par Benzoni, en 1550, cinquante-huit ans après la découverte de l'Amérique: *Hist. novi orbis, lib. III, c. 21.* Mais, comme Benzoni a écrit avec un esprit mécontent & porté à détracter en tout les Espagnols, il se peut que son calcul ait été trop foible.

NOTE LXXVII, pag. 153.

Je n'ai que des notions imparfaites sur le partage & la transmission des biens dans les colonies Espagnoles. Les auteurs Espagnols ne s'expliquent pas clairement sur ce sujet, & peut-être même n'ont-ils pas assez considéré les effets de leurs loix & de leurs institutions. Solorzano, *de jure ind. vol. 2, lib. II, lib. 16*, explique en quelque sorte l'introduction de la tenure

de *Mayorazgo* & parle de quelques-uns de ses effets. Villa-Signor en remarque une conséquence singulière. Il observe que, dans quelques-unes des situations les plus favorables de Mexico, une grande partie du terrain n'est pas occupée, ou est couverte par les ruines des maisons qu'on y avoit bâties autrefois. Il ajoute que ce terrain étant possédé par droit de *Mayorazgo*, & ne pouvant pas être aliéné; ces ruines deviennent éternelles. *Teatr. Amér. vol. I, p. 34.*

NOTE LXXVIII, p. 155.

Il n'y a aucune loi qui exclue les Créoles des charges, tant civiles qu'ecclésiastiques. Il y a au contraire plusieurs *Cedulas* qui recommandent de donner indistinctement des places de confiance aux personnes nées en Espagne & en Amérique. Betancurt y Figueroa *Derecho, &c. p. 4, 6.* Mais, malgré ces ordres répétés, on accorde dans presque tous les cas la préférence aux personnes nées en Espagne. L'auteur que nous venons de citer en donne une preuve singulière. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1637, on a nommé trois cents soixante-neuf évêques ou archevêques pour les différens diocèses de ce pays, & de ce grand nombre il n'y en a eu que douze qui fussent Créoles
p. 40.

Cette prédilection en faveur des Européens paroît subsister encore. Un Edit du Roi, rendu en 1776, accorde au chapitre de la cathédrale de Mexico la nomination des ecclésiastiques Européens, connus par leur mérite & leurs talens, pour être installés par le Roi dans les bénéfices vacans. *Manuscrit entre les mains de l'Auteur.*

NOTE LXXIX, p. 163.

Quelque modéré que puisse paroître ce tribut, l'indigence des Indiens est si grande dans plusieurs provinces de l'Amérique, que l'exaction en est insupportable. *Pegna, Itiner. par Parochos de Indios, p. 192.*

NOTE LXXX, pag. 164.

Dans la nouvelle Espagne on accordoit les *encomienda* pour trois & quelquefois pour quatre générations, à raison du mérite extraordinaire & des services des premiers conquérans, & du foible revenu du pays avant la découverte des mines de Sacotecas. *Recopil. lib. VI, tit. 2, c. 14, &c.*

NOTE LXXXI, pag. 165.

D. Ant. Ulloa, prétend que le travail des mines n'est pas nuisible, & en apporte pour preuve que plusieurs Métis ou Indiens qui n'appartiennent à aucun *repartimiento*, se louent volontaire

ment pour exploiter les mines, & que plusieurs Indiens continuent de plein gré ce travail, lorsque le tems prescrit pour leur service est fini. *Entretien. pag. 265.* Mais son opinion sur la salubrité de ce travail est contraire à l'expérience de tous les siècles. Par-tout où les hommes seront séduits par un salaire considérable, ils s'engageront à toute espece de travail, quelque fatigant ou dangereux qu'il puisse être. D. Hern. Carillo Altamirano rapporte un fait curieux, qui est incompatible avec l'opinion d'Ulloa. Par-tout où l'on exploite des mines, dit-il, le nombre des Indiens diminue; mais, dans les provinces de Campêche, où il n'y a point de mines, le nombre des Indiens a augmenté de plus d'un tiers depuis la conquête de l'Amérique, quoique le sol & le climat ne soient pas aussi bons qu'au Pérou & au Mexique. Colbert, *collect.* Dans un autre mémoire présenté à Philippe III, en 1609, le capitaine Juan Gonzales d'Azevedo dit que dans tous les districts du Pérou où l'on forçoit les Indiens de travailler aux mines, le nombre en étoit réduit à la moitié, & dans quelques endroits au tiers de celui qu'on en comptoit sous la vice-royauté de Don. Fr. de Toledo en 1581. Colbert, *collect.*

NOTE LXXXII, p. 166.

Comme un travail de cette espece ne peut être prescrit avec une exactitude précise, la tâche

qu'on impose aux Indiens paroît être fort arbitraire; & de même que le service exigé par les seigneurs féodaux de leurs vassaux, *in vinea, prato aut messe*, elle doit être extrêmement incommode & souvent gratuitement tyrannique. *Pegna itin. par Parochos de Indios.*

NOTE LXXXIII, p. 166.

L'espece de service, connu au Pérou sous le nom de *Mita*, est appelé *Tanda* dans la nouvelle Espagne où il n'a lieu que pour une semaine de suite. Personne n'est obligé de servir à une plus grande distance que celle de vingt-quatre milles de son habitation. Cette regle est moins oppressive pour les Indiens, que celle qui est établie au Pérou. *Mémoire de Hern. Carillo Altamirano, Colbert, collect.*

NOTE LXXXIV, p. 170.

C'est des loix mêmes qu'on peut en déduire les plus fortes preuves. La multitude & la variété des réglemens pour prévenir les abus, est ce qui peut nous donner une idée de leur nombre. Quoique les loix aient sagement réglé qu'aucun Indien ne sera tenu de servir dans les mines à plus de trente milles de distance de son habitation, nous apprenons cependant, par un mémoire présenté au roi par D. Hernan Carillo Altamirano, que les Indiens du Pérou sont souvent

obligés de travailler aux mines à cent, cent cinquante, & jusqu'à deux cents lieues de leurs habitations. Colbert, *collect.* Plusieurs mines sont situées dans des lieux si stériles & si éloignés des habitations ordinaires des Indiens, que la nécessité d'y avoir des ouvriers a obligé les rois d'Espagne de contrevenir plusieurs fois à leurs propres réglemens, & de permettre aux vice-rois de forcer les peuples des provinces les plus éloignées de se rendre à ces mines. Escalona *Gazophil. Perub. lib.*, I. c. 16. On doit cependant leur rendre la justice de dire qu'ils ont toujours été attentifs à adoucir cette oppression autant qu'il leur a été possible, en enjoignant aux vice-rois d'employer toute espece de moyens pour engager les Indiens à s'établir près des mines. *Id. ibid.*

NOTE LXXXV, pag. 176.

Torquemada, après avoir fait une longue énumération qui paroît assez exacte, conclut par dire qu'il y a quatre cents couvents dans la nouvelle Espagne, *Mon. Ind. lib. XIX*, c. 32. En 1745, il y avoit dans la seule ville de Mexico cinquante-cinq couvents. Villa-Segnor, *theat. Amer. I*, p. 34. Ulloa en a compté quarante dans Lima, & en parlant de ceux de filles, il dit qu'on pourroit en peupler une petite ville, tant le nombre des personnes renfermées est considérable. *Voy. tom. I*, p. 429. Philippe III,

dans une lettre adressée en 1620 au vice-roi du Pérou, remarque que le nombre des couvents à Lima étoit si grand, qu'ils occupoient plus de terrain que le reste de la ville. Solorz, *lib. III, c. 23, no. 57, lib. III, c. 16.* Torquemada, *lib. XV, c. 3.* Le premier couvent fut fondé dans la nouvelle Espagne en 1525, quatre ans seulement après la conquête. Torq. *lib. XV, c. 16.*

Suivant Gil Gonzales Davila, toute la Hiérarchie de l'église d'Amérique, dans tous les établissemens Espagnols, consistoit, en 1649, en un patriarche, six archevêques, trente-deux évêques, trois cents quarante-six chanoines, deux abbés, cinq chapelains du roi & huit cents quarante couvents: *Teatro ecclesiastico de Las Ind. occident. vol, I, pref.* Lorsque les Jésuites furent expulsés de l'Espagne, ils possédoient dans la province de la nouvelle Espagne trente collèges, maisons professes ou résidences; seize dans celle de Quito; treize dans le nouveau royaume de Grenade; dix sept dans le Pérou; dix-huit dans le Chili; dix-huit dans le Paraguay; en tout cent & douze. *Colleccion general de providencias basta acquitomadas sobre estranamento, &c. de la compaña; part. 1, p. 19.* Le nombre des Jésuites qu'il y avoit dans toutes ces maisons montoit à deux mille deux cents quarante-cinq. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

En 1644, la ville de Mexico présenta une requête au roi pour le prier de défendre qu'on y fondât de nouveaux couvens, & de mettre des bornes aux revenus de ceux qui s'y trouvoient déjà établis; vu que, sans cela, les maisons religieuses acqueriroient en peu de tems la propriété de tout le pays. Elle demandoit aussi qu'on mît des restrictions au pouvoir des évêques de conférer les ordres, parce qu'il y avoit alors dans la nouvelle Espagne plus de six mille ecclésiastiques sans bénéfice: *id. p. 16.* Il doit y avoir eu, sans doute, de grands abus, puisque la superstition des Espagnols Américains en étoit blessée au point de leur dicter des représentations pour les faire abolir.

NOTE LXXXVI, pag. 180.

Je ne me hasarderai point à faire la peinture des mœurs du clergé Espagnol, sur le seul témoignage des auteurs protestans; parce qu'on peut les soupçonner de prévention & d'exagération. Gage en particulier, qui plus qu'aucun autre protestant a eu l'occasion de connoître l'état intérieur de l'Amérique Espagnole, dépeint la corruption de l'église à laquelle il avoit renoncé, avec toute l'aigreur d'un nouveau converti; de sorte que je dois me méfier de son témoignage, quoiqu'il rapporte quelques faits très-curieux & très-frappans. Mais Bazoni parle de la débau-

che des ecclésiastiques en Amérique, très-peu de tems après qu'ils y furent établis : *Hist. lib. II, c. 19, 20*. M. Frezier, observateur intelligent & très-zelé pour sa religion, dépeint les mœurs corrompues des ecclésiastiques Espagnols dans le Pérou, particulièrement des moines réguliers, avec des couleurs plus fortes que celles que j'ai employées : *Voyage, p. 51, 215, &c.* M. Gentil confirme ce rapport : *voyage, Tom. 1, p. 34*. Coreal s'accorde avec ces deux voyageurs & y ajoute plusieurs circonstances singulières : *Voy. tom. 1, p. 61, 155, 161*. J'ai tout lieu de croire que les mœurs du clergé régulier sont encore extrêmement licentieuses, sur-tout dans le Pérou. Acofta lui-même avoue que la grande corruption des mœurs a été une suite de la permission accordée aux moines de renoncer à la retraite & à la discipline de leur couvent, & de s'introduire dans le monde en se chargeant du soin de desservir les paroisses des Indiens : *De procur. ind. salute, lib. IV, c. 13, &c.* Il parle sur-tout des vices dont j'ai parlé, & pense que les tentations en sont si redoutables qu'il penche vers l'opinion de ceux qui croient que le clergé régulier ne doit pas être chargé du soin des paroisses : *lib. V. c. 20*. Les défenseurs même des réguliers conviennent qu'il y a plusieurs grands abus parmi les moines de différens ordres, lorsqu'on les affranchit de la discipline monastique ;

& l'on peut croire par la maniere dont ils les défendent qu'on ne les a pas accusés tout-à-fait sans raison. Dans les colonies Françoises l'état du clergé régulier est à peu près le même que dans les établissemens Espagnols ; & il en est résulté les mêmes conséquences. M. Biet, supérieur des prêtres séculiers à Cayenne, a recherché avec autant de piété que de candeur les causes de cette corruption, qu'il impute principalement à l'exemption dont jouissent les réguliers de la juridiction & des censures de leurs ordinaires, aux tentations auxquelles ils sont exposés, & à leur commerce avec le monde. *Voy. p. 320.* Il est singulier que les auteurs qui ont censuré la licence des moines réguliers Espagnols avec la plus grande sévérité, concourent tous à défendre la conduite des Jésuites. Formés à une discipline plus parfaite que celle des autres ordres monastiques, ou animés par l'intérêt de conserver l'honneur de la société, qui étoit si cher à chaque membre, les Jésuites, tant du Mexique que du Pérou, ont toujours conservé une régularité de mœurs irréprochable. *Fresier, p. 233. Gentil t. 1, p. 34.* On doit rendre la même justice aux évêques & à la plupart des ecclésiastiques en dignité. *Fres. ibid.*

On vient de me communiquer les gazettes du Mexique pour les années 1728, 1729, 1730 ; & j'y ai trouvé une preuve frappante de cette

superstition basse & avilissante que j'avois déjà remarquée comme étant universelle dans l'Amérique Espagnole. Les gazettes d'une nation sont des moyens sûrs pour apprendre quels sont les objets qui occupent son attention & paroissent l'intéresser : les gazettes du Mexique ne contiennent gueres que des récits de rites religieux ; on n'y voit que des processions, des églises consacrées, des saints béatifiés, des fêtes, des autos-da-fé, &c. Les affaires du gouvernement ou du commerce, & même les événemens de l'Europe sont relégués dans un coin de ces feuilles périodiques, & n'en occupent qu'une très petite partie. Par les titres des ouvrages nouveaux, on voit aussi que les deux tiers ne sont que des traités de théologie scholastique ou de superstition monacale.

NOTE LXXXVII, pag. 181.

Solorzano, après avoir parlé de la morale corrompue du clerge régulier, avec cette sage réserve qui convenoit à un laïque Espagnol sur un sujet si délicat, se déclare ouvertement & avec beaucoup de fermeté contre l'usage de confier le soin des paroisses à des moines. Il cite plusieurs auteurs respectables, tant théologiens que politiques, dont le témoignage sert à confirmer son opinion : *de jure ind.* 2, lib. III, c. 16. On trouve dans la collection des mémoires de Colbert une preuve frappante de l'alarme occasionnée par

le projet du prince d'Esquilache pour exclure les prêtres réguliers des cures paroissiales. Les ordres monastiques firent présenter au roi plusieurs mémoires auxquels on répondit au nom du clergé séculier. On apperçoit que les deux partis ont mis beaucoup d'aigreur & d'animosité dans cette dispute.

NOTE LXXXVIII, pag. 187.

On excluait originairement de la prêtrise & des ordres religieux, non-seulement les Indiens, mais encore les *Métis* ou enfans d'un Espagnol & d'une Indienne. Mais par une nouvelle loi, promulguée le 28 septembre 1588, Philippe II. enjoit aux prélats de l'Amérique de conférer les ordres aux Métis, nés d'un mariage légitime, à qui ils trouveront les qualités requises, & de leur permettre de faire leurs vœux dans le couvent où ils auront fait un noviciat convenable. *Recopil. lib. I, tit. 7. l. 7*, Il paroît qu'on a eu quelque égard à cette loi dans la nouvelle Espagne; mais elle n'a eu aucun effet dans le Pérou. Sur des représentations faites à ce sujet à Charles II. en 1697, il donna un nouvel édit pour en ordonner l'exécution, & pour manifester sa volonté que tous ses sujets, tant Indiens que Métis & Espagnols jouissent des mêmes privilèges. Il paroît que l'aversion des Espagnols d'Amérique pour la race Indienne s'est opposée à l'exécution de cette ordonnance; car, en 1725,

Philippe V. fut obligé de renouveler l'injonction d'une manière plus précise. Mais les Espagnols du Pérou ont une haine & un mépris si insurmontables pour les Indiens, que le roi régnant a été obligé de donner une nouvelle force aux anciens édits par une loi publiée le 11 septembre 1774. *Real cedula. Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE LXXXIX, p. 192.

Ustariz, calculateur exact & circonspect, paroît admettre que la quantité d'argent qui ne paie point de droit peut être évaluée à cette somme. Suivant Herrera, il n'y avoit pas plus du tiers de l'argent venant du Potosé qui payât le quint du roi: *Decad. 8, lib. II, c. 15.* Solorzano dit aussi que la quantité d'argent qui circule en fraude est beaucoup plus grande que celle qui est monnoyée légalement après avoir payé le quint. *De ind. jure, vol. II, lib. V. p. 846.*

NOTE XC, pag. 197.

Lorsqu'on découvrit les mines du Potosé en 1545, les filons étoient si près de la surface qu'on en tiroit facilement le minerai, & si riches qu'on l'affinoit sans beaucoup de peine & à peu de frais, principalement par l'action du feu. Cette méthode d'affiner par la simple fusion continua jusqu'à l'année 1574, où l'on découvrit l'usage

du mercure pour affiner l'argent aussi-bien que l'or. Comme on exploite ces mines depuis deux siècles sans interruption, les filons se trouvent aujourd'hui à une telle profondeur que les dépenses pour en tirer le minerai sont devenues beaucoup plus considérables. D'ailleurs, ce qui est contraire à ce qui arrive dans la plupart des autres mines, la richesse des filons a diminué à mesure qu'on a fouillé plus profondément, & même à un tel point, qu'on est étonné de ce que les Espagnols persistent à les exploiter. On a découvert successivement d'autres riches mines; mais en général la valeur du minerai a diminué considérablement; tandis que la dépense de l'extraction a augmenté; de sorte que la cour d'Espagne a réduit, en 1736, le droit du *quint* pour le roi à un *dixième*.

Tout le vif-argent, dont on se sert dans le Pérou est tiré de la fameuse mine de Guanacablica, découverte en 1563. La couronne s'est réservé la propriété de cette mine, & les personnes qui achetoient ce vif-argent en payoient non-seulement la valeur, mais encore un *quint* comme un droit dû au roi. Mais, en 1761, on abolit ce droit sur le vif-argent, à cause de l'augmentation de la dépense qu'exige aujourd'hui l'exploitation des mines. Ulloa, *entretencimientos* 12-15, voy. 1, p. 505-523. Les lecteurs qui désireront d'apprendre la manière dont les

Espagnols procedent dans la fouille de leurs mines & l'affinage du minerai, entrouveront une description exacte dans *Acosta, lib. IV, c. 1-13.*

NOTE XCI, p. 198.

En conséquence de l'abolition de ce *quint*, & de quelques diminutions faites postérieurement sur le prix du vis-argent, opérations que l'augmentation des dépenses pour la fouille des mines avoit rendues nécessaires, le vis-argent qui se vendoit autrefois quatre-vingt pesos le quintal, se donne aujourd'hui par le roi à soixante pesos. Campomanes, *Educ. popul.* 2, p. 132.
Note. Le droit sur l'or est réduit à un vingtième, ou à cinq pour cent.

NOTE XCII, p. 201.

Il y a plusieurs preuves frappantes de l'état florissant où l'industrie étoit en Espagne au commencement du seizième siècle. Il y avoit en Espagne un nombre considérable de villes, qui toutes étoient peuplées fort au-delà de la proportion commune des autres parties de l'Europe: j'en ai expliqué la cause dans *l'histoire de Charles-Quint, tom. I, p. 148. de la trad. in-40.* Par-tout où les villes sont peuplées, l'espece d'industrie qui leur est particulière y augmente, & les ouvriers & fabricans y abondent. L'impulsion que le commerce de l'Amérique donne

à leur activité peut être clairement prouvée par un seul fait. En 1545, tandis que l'Espagne continuoit à fournir ses colonies, du fond de sa propre industrie, on commanda aux manufactures une si grande quantité de travail, qu'on ne crut pas qu'elles pussent l'achever en moins de 6 ans. Campomanes, p. 406. Une demande si considérable doit avoir donné un grand mouvement à l'industrie & avoir fait faire des efforts considérables. Nous apprenons qu'au commencement du regne de Philippe II, Séville seule, où le commerce avec l'Amérique étoit concentré, n'occupoit pas moins de seize mille métiers d'étoffes de soie & de laine, & cent trente mille ouvriers occupés à ces manufactures. Campomanes II, p. 472. Mais l'influence des causes que je détaillerai plus bas, fut si rapide, qu'avant la fin du regne de Philippe III, le nombre des métiers de Séville étoit réduit à quatre cents. Ustariz, c. 7.

Depuis que la première édition de cet ouvrage a paru, j'ai vu avec plaisir mes idées, sur le commerce ancien entre l'Espagne & ses colonies, confirmées & développées par D. Bernardo Ward, Membre de la société de Commerce à Madrid, dans son *Proyecto economico part. II. c. I.*, „ Sous les regnes de Charles-Quint & de Philippe II, dit-il, les manufactures d'Espagne & des Pays-Bas, soumis à leur domination, se trouvoient

dans l'état le plus florissant. Celles de France & d'Angleterre étoient dans leur enfance. La République des Provinces-Unies n'existoit pas encore. L'Espagne étoit la seule puissance Européenne qui eût des colonies avantageuses dans le nouveau monde. L'Espagne étoit alors en état de fournir aux besoins de ses colonies par les productions de son propre sol, par les marchandises fabriquées dans ses propres manufactures ; & tout ce qu'elle recevoit en retour n'appartenoit qu'à elle seule. Alors la politique exigeoit la prohibition des manufactures étrangères , parce que cette prohibition étoit possible. Alors l'Espagne pouvoit imposer de fortes taxes sur les marchandises exportées en Amérique ou sur celles qu'on en importoit ; elle pouvoit mettre les entraves qu'elle jugeoit à propos , à un commerce qui étoit tout entier entre ses mains. Mais , lorsque le tems & des révolutions successives eurent changé ces circonstances ; lorsque les manufactures d'Espagne commencerent à décroître , & que l'on ne put satisfaire aux besoins de l'Amérique qu'à l'aide des manufactures étrangères , il auroit fallu que les anciens principes & les premiers réglemens eussent été changés & adaptés aux variations que l'Espagne avoit éprouvées. La politique qui étoit sage dans un tems , est devenue absurde dans un autre.

NOTE XCIII, p. 213.

Jamais on n'ouvre aucune balle de marchandises, & jamais on n'examine aucune caisse d'argent : on reçoit les unes & les autres sur la déclaration verbale des personnes à qui ces effets appartiennent, & on ne trouve qu'un seul exemple de fraude pendant un long période que ce commerce s'est fait avec cette noble confiance. Tout l'argent monnoyé, porté du Pérou à Porto-Belo an 1654, se trouva altéré & mêlé d'une cinquieme partie de mauvais métal. Les négocians Espagnols, avec leur intégrité ordinaire, supporterent la perte entiere, & indemniferent les étrangers qui les employoient. On découvrit la fraude; & le trésorier des finances du Pérou, qui en étoit l'auteur, fut brûlé publiquement. *B. Ulloa, Retablif. de manif. &c. L. 2, p. 120.*

NOTE XCIV, p. 219.

On trouve plusieurs preuves remarquables de la rareté de l'argent en Espagne. De toutes les sommes immenses qu'on y a importées de l'Amérique, objet dont nous aurons occasion de parler dans la suite, Moncade assure qu'en 1619 il ne restoit pas en Espagne au-delà de deux cents millions de *pesos*, la moitié en argent monnoyé, le reste en vaisselle & en bijoux: *Restaur. de Espagna, disc. 3, c. 1.* Ustariz, qui publia son

excellent ouvrage en 1724, prétend qu'il ne restoit pas alors pour cent millions de monnoie, de vaisselle & de bijoux: *Théorie, &c. c. 3. Cam-pomanes*, d'après une remontrance de l'université de Toledé à Philippe III, observe, comme une preuve certaine de la rareté de l'argent, que les personnes qui prêtoient de l'argent, recevoient pour intérêt un tiers de la somme qu'ils avançoient. *Educ. popul. 1, p. 417.*

NOTE XCV, pag. 224.

Ce récit de la maniere dont les facteurs de la compagnie de la mer du sud faisoient leur commerce à la foire de Porto-Belo, qui leur fut ouverte par l'Assiento, a été tiré de Don Dion Alcedo y Herrera, président de la cour d'audience de Quito & gouverneur de la province: son témoignage mérite le plus grand crédit, parce qu'il a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte, & qu'il a été souvent employé à découvrir & à constater les fraudes dont il parle. Il est cependant probable que, comme sa représentation a été rédigée au commencement de la guerre qui se déclara entre la grande Bretagne & l'Espagne en 1739, elle est peut-être exagérée en quelques points. Le détail qu'il donne des faits est curieux, & se trouve même en quelque sorte confirmé par des auteurs Anglois, qui conviennent qu'il se commettoit beaucoup de fraude dans l'expédition

du vaisseau annuel, & que le commerce de contrebande de la Jamaïque & des autres colonies Angloises étoit devenu très-considérable. Mais on peut observer, à l'honneur de la nation Angloise, que ces opérations frauduleuses ne doivent pas être regardées comme des faits de la compagnie, mais comme une pratique deshonorante de ses facteurs & de ses agens. La compagnie elle-même souffrit une perte considérable par le commerce de l'Assiento, tandis que plusieurs de ses employés ont fait une fortune immense. *Anderfon, Chronol. deduct. II, pag. 388.*

NOTE XCVI, p. 232.

Il y a plusieurs faits curieux concernant l'institution, les progrès & l'influence de cette compagnie, qui sont peu connus des lecteurs Anglois. Quoique la province de Venezuela ou Carraque occupe une étendue de quatre cents milles le long de la côte, & qu'elle soit une des plus fertiles de l'Amérique, elle fut si négligée par les Espagnols, que, pendant les vingt années qui précéderent l'établissement de la compagnie, il ne partit que cinq vaisseaux d'Espagne pour cette province; & depuis 1706 jusqu'à 1722, c'est-à-dire pendant seize ans, il n'arriva pas un seul vaisseau de Carraque en Espagne: *Noticias de Real compaña de Carracas, p. 28.* Pendant tout ce tems l'Espagne a été obligée d'acheter

de l'étranger la grande quantité de cacao qu'elle consommoit. Avant l'établissement de la compagnie, Carraque n'envoyoit en Espagne ni tabac ni cuirs : *id.* p. 117. Mais, depuis que la compagnie a commencé ses opérations en 1731, l'importation du cacao en Espagne a considérablement augmenté. Pendant les trente années qui ont suivi 1731, le nombre des faneques de cacao (de cent dix liv. chacune) qu'on a importées de Carraque montoient à six cents quarante-trois mille deux cents quinze, tandis qu'il en est entré, pendant les dix-huit années qui ont suivi 1731, huit cents soixante-neuf mille deux cents quarante-sept faneques; & , si nous supposons qu'on continue d'en importer dans la même proportion pendant les douze années qui restent pour faire les trente, le nombre ira à un million quatre cents quarante-huit mille sept cents quarante-six faneques; ce qui fait une augmentation de huit cents cinq mille cinq cents trente-une faneques : *id.* p. 148. Pendant les huit années subséquentes à 1756, la compagnie a importé en Espagne quatre vingt-huit mille quatre cents quatre vingt-deux arobes (chacun de vingt-cinq livres) de tabac, & cent soixante dix-sept mille trois cents cinquante quatre cuirs : *id.* 161. Il paroît que depuis la publication des *Noticias de compaña* en 1765, son commerce a fait des progrès. Pendant les cinq années qui

ont suivi 1769, elle a importé cent soixante dix-neuf mille cent cinquante-six fanèques de cacao en Espagne, trente-six mille deux cents huit arobes de tabac, soixante-quinze mille quatre cents quatre vingt-seize cuirs & deux cents vingt-un mille quatre cents trente-deux pesos en especes: *Campomanes II*, p. 162. Ce dernier article est une preuve de l'accroissement des richesses de la colonie. Elle reçoit de l'argent du Mexique en retour du cacao qu'elle fournit à cette province, & cet argent est envoyé en Espagne ou employé à acheter des marchandises d'Europe. Outre cela, on a la preuve la plus évidente que cette province donne le double du cacao qu'elle produisoit en 1731. La quantité des bestiaux y est plus que triplée, & le nombre des habitans a considérablement augmenté. Les revenus de l'évêque, qui ne consistent qu'en dîmes, sont augmentés de huit jusqu'à vingt mille pesos. *Noticias*, p. 69. L'augmentation de la quantité de cacao importé en Espagne en a fait baisser le prix de quatre-vingt à quarante pesos la fanèque; *id* p. 61.

Depuis que la première édition de cet ouvrage a paru, j'ai appris que la Guyane, y compris toutes les vastes provinces situées sur les rives de l'Orenoque, les Isles de la Trinité & de Marguerite, fait partie des pays où la compagnie de Caraque avoit liberté de commerce par les anciennes chartes. *Real Cedula*, cron. 19, 1776. Mais

j'ai appris en même temps que l'institution de cette Compagnie n'a pas produit tous les effets avantageux que je lui ai attribués : plusieurs de ses opérations respirent encore l'esprit étroit & oppressif de monopole. Mais, pour éclaircir cette matière, je devrois entrer dans plusieurs discussions minutieuses que la nature de mon ouvrage ne comporte pas.

NOTE XCVII, p. 240.

Cet essai qu'a fait l'Espagne, d'ouvrir un commerce libre avec quelques-unes de ses colonies, a produit des effets si remarquables, que cet objet mérite quelques éclaircissimens. Les villes auxquelles on a accordé cette liberté sont, pour la province d'Andalousie, Cadix & Séville; pour celle de Valence & de Murcie, Alicante & Carthagene; Barcelone, pour la Catalogne & l'Aragon; Santander, pour la Castille; la Corogne, pour la Galice, & Gyon, pour l'Asturie. *Append. II, a la educ. popul. p. 41.* Ce sont là les ports du principal commerce de leurs districts respectifs, ou ceux qui sont situés le plus commodément pour l'exportation de leurs productions respectives. Les faits suivans nous donneront une idée des progrès du commerce dans les établissemens qui ont joui de ces nouveaux réglemens. Avant la liberté du commerce, les droits qu'on percevoit à la douane de la Havane alloient

à cent quatre mille deux cents huit pesos par an. Pendant les cinq années qui ont précédé 1774, ils montoient année commune à trois cents huit mille pesos. A Yucatan, les droits ont augmenté de huit mille pesos à quinze mille ; à Hispaniola, de deux mille cinq cents à cinq mille six cents ; à Porto-Rico, de mille deux cents à sept mille. En 1774, on évaluoit le total des marchandises importées de Cuba en Espagne à un million cinq cents mille pesos : *Educ. popul.* I, p. 450, &c.

NOTE XCVIII, p. 248.

On en trouve une preuve remarquable dans les deux traités de Don Pedro Rodrigue Campomanes, Fiscal du Conseil Royal & Suprême, (charge à peu près égale en dignité & en pouvoir à celle de procureur général en Angleterre) & directeur de l'académie royale d'histoire : l'un, intitulé *Discurso sobre el fomento de la industria popular*, l'autre, *discurso sobre la educacion popular de los artesanos y su fomento* ; le premier publié en 1774, & le second en 1775. Presque tous les points de quelque importance touchant la police intérieure, les impôts, l'agriculture, les manufactures, le commerce tant domestique qu'étranger, sont discutés dans ces ouvrages : il y a peu d'auteurs, même parmi les nations les plus versées dans le commerce, qui aient poussé si loin leurs recher.

ches, avec une connoissance aussi approfondie de ces différens objets, & avec un plus parfait mépris pour les préjugés nationaux & populaires, ou qui aient uni plus heureusement le calme des recherches philosophiques avec le zele ardent d'un citoyen animé par l'amour du bien public. Ces deux ouvrages sont fort estimés des Espagnols, ce qui est une preuve évidente du progrès de leurs lumieres, puisqu'ils sont en état de goûter un auteur qui pense avec tant d'élévation & de liberté.

NOTE XCIX, pag. 254.

Le Galion employé à ce commerce, au lieu de six cents tonneaux, auxquels il est limité par la loi, (*Recop. lib. XLV, l. 15*) est ordinairement de douze cents à deux mille tonneaux de port. Le vaisseau d'Acapulco, pris par le Lord Anson, au lieu de cinq cents mille pesos que porte la loi, avoit à bord un million trois cents treize mille huit cents quarante-trois pesos, sans compter l'argent non monnoyé montant à quarante-trois mille six cents onze pesos de plus. *Anson's voyage, p. 384.*

NOTE C, pag. 257.

Le prix de la bulle varie suivant le rang des personnes. Celles du moindre ordre, tel que les domestiques ou les esclaves, paient deux

réaux de la Plata ou environ vingt quatre sols de France; d'autres Espagnols paient huit réaux, & ceux qui occupent des charges publiques ou qui possèdent des encomiendas, sont taxés à seize réaux : *Solorz de jure ind. v. II, lib. 3, l. 25.* Suivant Chilton, négociant Anglois, qui a résidé long-tems dans les établissemens Espagnols, la bulle de la *Crusado* se vendit plus cher en 1570, puisque le plus bas prix étoit alors de quatre réaux. *Hakluit III, p. 461.* Ce prix paroît avoir varié en différens tems. Le droit levé pour la bulle par la dernière *prédication* se verra par la table suivante, qui donnera quelque'idée du nombre proportionnel des différentes classes de citoyens dans la nouvelle Espagne & dans le Pérou.

On donna pour la nouvelle Espagne :

Bulles à 10 pesos par tête	4
à 2 pesos.	22601
à 1 peso	164220
à 2 réaux.	2462500
	<hr/>
	2649325

Pour le Pérou,

à 16 pesos $4\frac{1}{2}$ réaux.	3
à 3 pesos 3 réaux.	14202
à 1 pesos $5\frac{1}{2}$ réaux.	78822
à 4 réaux.	410325
à 3 réaux.	668601
	<hr/>
	1171953

NOTE CI, p. 258.

Villa-Segnor, à qui nous devons la connoissance de ce fait, mérite la plus grande confiance sur ce point, parce qu'il étoit receveur général d'un des plus considérables départemens des revenus du roi, & qu'il étoit par conséquent à portée d'être bien informé. Jusqu'à présent on n'a donné en Anglois aucun détail aussi exact des revenus de l'Espagne dans aucune partie de l'Amérique, & les particularités en pourront paroître intéressantes & curieuses à quelques lecteurs.

De la bulle de la Crusado, publiée tous les deux ans, il provient un revenu annuel de

	150000
Du droit sur l'argent	700000
Du droit sur l'or.	60000
De la taxe sur les cartes.	70000
De la taxe sur le <i>pulque</i> , boisson dont les Indiens font usage.	161000
De la taxe sur le papier timbré.	41000
De la taxe sur la glace.	15522
De la taxe sur le cuir.	2500
De la taxe sur la poudre à canon.	71550
De la taxe sur le sel.	32000
De la taxe sur le cuivre de Mechocan.	1000
De la taxe sur l'alun.	6500
De la taxe sur le <i>juego de los Gallos</i> .	21100
De la moitié des annates ecclésiastiques.	49000

Du neuvieme du roi sur les évê-	
chés, &c.	68800
Du tribut des Indiens.	650000
De l' <i>alcava</i> , ou du droit sur la vente	
des effets.	721875
De l' <i>almajorifazgo</i> , (douane)	373333
De la monnoie.	357500
Total.	3552680

Cette somme revient à environ 18, 431, 122 liv. tournois, &, si nous ajoutons ce qui provient de la vente de cinq mille quintaux de vif-argent importé en Espagne des mines d'Almaden, pour le compte du roi, & ce qui revient de l'*Averia* & de quelques autres taxes, dont Villa-Segnor n'a pas parlé, on peut évaluer le tout à près de vingt-trois millions. *Teatr. Mex. vol. I. p. 38.* Suivant Villa-Segnor, le produit total des mines du Mexique monte, année commune, à huit millions de pesos en argent & à cinq mille neuf cents douze marcs d'or: *ib. p. 44.* On a parlé dans le cours de cette histoire de plusieurs branches du revenu; quelques-unes de celles dont on n'a pas eu occasion de faire mention, demandent un détail particulier. Le droit des *dîmes* dans le nouveau monde a été accordé à la couronne d'Espagne par une bulle d'Alexandre VI. Charles-Quint en régla la répartition de la manière suivante. Un quart est accordé à l'évêque

du diocèse, un autre quart au doyen & au chapitre & aux autres Dignitaires de la cathédrale. La moitié qui reste est divisée en neuf parties égales, dont deux, sous la dénomination de *Los dos Novenos reales*, sont payées à la couronne & font une branche du revenu du roi. Les sept autres parties sont destinées au maintien du clergé de la paroisse, à la construction & à l'entretien des églises & autres usages pieux : *Recopil. lib. I, tit. 16, ley 23, &c.* Avendano *Tbesaur. indic. vol. I, p. 184.*

L'*alcavala* est un droit levé en forme d'accise sur la vente des effets. En Espagne il monte à dix pour cent, & en Amérique à quatre pour cent. Solorzano, *Polit. Indiana, lib. VI, c. 8.* Avendano, *vol. I, p. 186.*

L'*almajorifazgo*, ou le droit qu'on paie en Amérique des marchandises importées & exportées, peut monter, année commune, à quinze pour cent. *Recopil. lib. VIII, tit. XVI, Ley 1.* Avendano, *vol. I, p. 188.*

L'*averia*, ou la taxe payée pour le convoi des vaisseaux qui arrivent & qui partent de l'Amérique, fut imposée pour la première fois lorsque François Drake remplit le nouveau monde de terreur par son expédition dans la mer du sud. Elle monte à deux pour cent sur la valeur des marchandises. Avendano, *vol. I, p. 189.* *Recopil. lib. XI, tit. 9, Ley, 34, 44.*

Je n'ai pu me procurer un détail exact des différentes branches des revenus dans le Pérou, postérieur à 1614. Suivant un manuscrit curieux concernant l'état de cette vice-royauté dans tous ses départemens, présenté au marquis de Montes Claros, par Franc. Lopez Caravantes, receveur général du tribunal de Lima, il paroît que le revenu public, autant que je puis estimer la valeur de l'argent dont Caravantes s'est servi pour arrêter ses Comptes, montoit

	ducats
à	2372768
Dépenses du gouvernement.	1242992
	<hr/>
Revenu net.	1129776
	<hr/>
Le total en livres tournois.	13124317
Dépenses du gouvernement.	6875280
	<hr/>
Revenu net.	6249037
	<hr/>

Mais il paroît qu'on a omis plusieurs articles dans ce compte, tel que le droit sur le papier timbré, sur les cuirs, sur les annates, &c. de sorte qu'on peut regarder le revenu du Pérou comme égal à celui du Mexique.

En faisant le calcul des dépenses du gouvernement de la nouvelle Espagne, je puis prendre pour modele celui du Pérou, où la charge annuelle de l'administration excède la moitié du

revenu: il n'y a pas lieu de croire qu'elle soit moins considérable dans la nouvelle Espagne.

Je me suis procuré un état du revenu total que l'Espagne tire de l'Amérique & des isles Philippines, qui est de plus fraîche date qu'aucun des autres états, comme le lecteur le verra par les deux derniers articles.

Alcavalas (Accise) & aduanas

(Droits de douane) pesos fort

&c. 2500000

Droit sur l'or & l'argent. 3000000

Bulle de la Crusado. 1000000

Portée jusqu'à. 6500000

Tribut des Indiens. 2000000

La vente du vif-argent. 300000

Papier exporté pour compte du
roi & vendu dans les magasins
royaux. 300000

Papier timbré, tabac & autres
petits droits. 1000000

Droit de monnoyage à raison d'un
réal de la Plata d'argent pour
chaque marc. 300000

Du commerce d'Acapulco, & du
cabotage de province en pro-
ce. 500000

La traite des Negres. 200000

Du commerce du *matbé* ou herbe
du Paraguai, dont les Jésuites

avoient autrefois le monopole. . .	500000
Des autres revenus appartenant autre-fois à cette société.	400000
Total.	<u>12000000</u>
Total en livres tournois.	60750000
Déduction faite de la moitié pour les dépenses de l'administration, il reste en revenu libre & net . . .	30375000

NOTE CII, p. 259.

Un auteur qui a long-tems suivi les spéculations du commerce, a calculé que les seules mines de la nouvelle Espagne rapportent tous les ans au roi pour son quint environ quarante-cinq millions de livres tournois : *Harris, collect. of voy. vol. II, p. 164.* Suivant ce calcul, le produit total des mines doit être d'environ deux cents vingt-cinq millions tournois, somme si exorbitante, & si peu conforme aux différens détails qu'on a de l'importation annuelle de l'Amérique, que les rapports sur lesquels ce calcul est fondé sont évidemment erronnés. Suivant Campomanes, on peut compter le produit total des mines de l'Amérique à trente millions de pesos, qui, a quatre schillings & demi, feroient 7425000 livres sterlings, dont le quint du roi, s'il étoit exactement payé, feroit 1485000 livres sterlings. Mais il faut déduire de cette somme les dépenses de l'adminis-

tration, qui sont très-considérables, comme il le paroît par la note précédente. *Educ. popular, vol. II, p. 131, note.*

NOTE CIII, p. 260.

Suivant Ulloa, toutes les marchandises étrangères exportées d'Espagne en Amérique paient différentes especes de droit montant ensemble à plus de vingt-cinq pour cent. Comme la plus grande partie des marchandises dont l'Espagne fournit ses colonies viennent de l'étranger, des droits sur un commerce si étendu doivent produire un revenu considérable. *Retabliff. des manufact. & du commerce d'Espagne, p. 150.* Il estime la valeur des marchandises exportées annuellement d'Espagne en Amérique, à huit, dix ou douze millions de piastres. *Id. p. 97.*

NOTE CIV, pag. 262.

Si l'on en croit Gage, le marquis de Serralvo gaignoit tous les ans un million de ducats, par le monopole du sel & par la part considérable qu'il prenoit dans le commerce de Manille & de l'Espagne. Il fit passer dans une seule année un million de ducats en Espagne, afin d'obtenir du comte Olivarès & de ses créatures une prolongation dans son gouvernement : p. 61.

Il obtint sa demande, & continua d'occuper cette place depuis 1624 jusqu'en 1635, ce qui fait le double du tems ordinaire.

Fin des Notes du quatrieme volume.

EXTRAIT SUCCINT

De la Lettre de Cortès à l'Empereur, dont il est parlé dans la Préface.

Cette Lettre est datée du 6 juillet 1519. Cortès dans sa seconde lettre dit qu'elle fut expédiée le 16 juillet.

LE grand objet des auteurs de cette lettre étoit de justifier leur conduite en établissant une colonie indépendante de la juridiction de Velasquès. Dans cette vue ils cherchent à diminuer le mérite que ce gouverneur pouvoit avoir eu en équipant les deux premiers armemens sous Cordoval & Grijalva, & ils prétendent que ces armemens avoient été faits, non par Velasquès, mais par les aventuriers engagés dans cette expédition. Ils tâchent aussi de déprécier les services de Cordova & de Grijalva, pour faire valoir davantage l'importance de leurs propres exploits.

Ils prétendent que le seul objet de Velasquès avoit été de commercer ou de faire des échanges avec les naturels du pays, & non de conquérir la nouvelle Espagne ou d'y établir une colonie. C'est ce que B. Diaz Del Castillo répète souvent : c. 19, 41, 42, &c. Mais il paroît qu'il eût été inutile de faire des armemens si considérables, si Velasquès

n'avoit pas eu pour but cette conquête & cet établissement.

Ils disent que Cortès fournit la plus grande partie des fonds nécessaires pour cet armement; mais cela ne s'accorde pas avec la médiocrité de sa fortune, suivant Gomera, Cron. c. 7, & B. Diaz, c. 20, ni avec ce que j'ai dit, note 3 du Tome III.

Ils observent que, quoiqu'un grand nombre d'Espagnols eussent été blessés en différentes rencontres avec les habitans de Tabasco, il n'en mourut pas un seul, & que tous se rétablirent en fort peu de tems; ce qui paroît confirmer ce que j'ai observé, vol. III, p. 62, concernant l'imperfection des armes offensives des Américains.

Ils donnent une idée des mœurs & coutumes des Mexicains. Ce récit est fort court; &, comme ils n'avoient résidé que peu de tems dans le pays, sans avoir une grande communication avec les naturels, il est aussi défectueux qu'inexact. Ils décrivent avec beaucoup de soin & avec un sentiment d'horreur des sacrifices humains offerts par les Mexicains à leurs Dieux, & assurent que quelques-uns d'entr'eux ont été témoins oculaires de cette barbare cérémonie.

Ils ont joint à leur lettre un catalogue & une description des présens envoyés à l'Empereur. Celui que Gomera a publié, Cron. c. 29, paroît copié sur celui-ci, & P. Martyr en décrit plusieurs articles dans son traité, de insulis nuper inventis, p. 354, &c.

CATALOGUE

DES LIVRES ET MANUSCRITS

ESPAGNOLS,

*Que M. ROBERTSON cite dans cette
Histoire.*

A.

ACARETE de Biscaye, Relation des voyages dans la riviere de la Plata, & de là par terre au Pérou. Exstat. Recueil de Thevenot, Part IV.

— A Voyage up the River de la Plata, and thence by Land to Peru, 8. London, 1698.

Acosta (Joseph de) Histoire Naturelle & Morale des Indes, tant Orientales qu'Occidentales, 8vo. Paris, 1600.

— Novi Orbis Historia Naturalis & Moralis. Exst. in Collect. Theod. de Bry, Pars IX.

— De Naturâ Novi Orbis, Libri duo, & de procurandâ Indorum salute, Libri sex, Salmant. 8vo. 1589.

— (Christov.) Tratado de las Drogas y Medicinas de las Indias Occidentales, con sus Plantas Dibuxadas al vivo, 4to. Burgos, 1578.

Acugna (P. Christop.) Relation de la riviere des Amazones, 12mo. Tom. ii. Paris, 1682.

— A Relation of the great River of the Amazons in South America, 8vo. Lond. 1698.

Alarchon (Fern.) Navigazione a Scoprire il Regno di sette Città. Ramusio III, 363.

- Albuquerque Coello (Duarte de) Memorial de Artes de la Guerra del Brasil, 4to. Mad, 1634.
- Alcázarado (Franc.) An Historical Relation of the Discovery of the Isle of Madera, 4to. Lond. 1675.
- Alcedo y Herrera (D. Dionysio de) Aviso Histórico-Político-Geográfico, con las Noticias más particulares, del Perú, Tierra Firme, Chili, y nuevo Reyno de Granada, 4to. Mad. 1740.
- Compendio Histórico de la Provincia y Puerto de Guayaquil, 4to. Mad. 1741.
- Aldama y Guevara (D. Jos. Augustin de) Arte de la Lengua Mexicana, 12mo. Mexico, 1754.
- Alvarado (Pedro de) Dos Relaciones a Hern. Cortés, referiendole sus Expediciones y Conquistas en varias Provincias de N. España. Exst. Barcia Historiad. Primit. tom. i.
- Lettere due, &c. Exst. Ramus III, 296.
- Aranzeles Reales de los Ministros de la Real Audiencia de N. España, fol. Mexico, 1727.
- Argensola (Bartolome Leonardo de) Conquista de las Islas Molucas, fol. Mad. 1609.
- Anales de Aragon, fol. Saragofoas, 1630.
- Arriaga (P. Pabla Jos. de) Extirpacion de la Idolatria del Perú, 4to. Lima, 1621.
- Avendagno (Didac.) Thesaurus Indicus ceu generalis Instructor pro Regimine Conscientiæ, in iis quæ ad Indias spectant, fol. 2 vol. Antwerp, 1660.

B.

- Barcia (D. And. Gonzal.) Historiadores Primitivos de las Indias Occidentales, fol. 3 vol. Mad. 1749.
- Barco Centinera (D. Martin di) Argentina y Conquista del Rio de la Plata Poema. Exst. Barcia Historiad. Primit. III.

- Barros (Joao de) Decadas de Asia, fol. 4 vol. Lisboa, 1628.
- Bellesteros (D. Thomas de) Ordenanzas del Perù, fol. 2 vol. Lima, 1685.
- Benzo (Hieron.) Novi Orbis Historia. De Bry America, Part. IV, V, VI.
- Betancurt y Figueroa (Don Luis) Derechos de las Iglesias Metro politanas de las Indias; 4to. Mad. 1637.
- Blanco (F. Matias Ruiz) Conversion de Espiritu de Indios Cumanagotos y otros, 12mo. Mad. 1690.
- Boturini Benaduci (Lorenzo) Idea de una nueva Historia general de la America Septentrional, fundada sobre material copiosa de Figuras, Symbolas Caracteres, Cantares y Manuscritos de Autores Indios, 4to. Mad. 1746.
- Botello de Morales y Vasconcellos (D. Francisco de) El Nuevo Mundo Poema Heroyco, 4to. Barcelona, 1701.
- Botero Benes (Juan) Descripcion de Todas las Provincias, Reynos, y Ciudades del Mundo, 4to. Girona, 1748.
- Brietius (Phil.) Paralela Geographiæ Veteris & Novæ, 4to. Paris, 1648.

C.

- Cabeza de Baca (Alvar Nunnez) Relacion de los Naufragios. Exst. Barcia Hist. Prim. Tom. i.
- Examen Apologetico de la Historica Narracion de los Naufragios. Exst. ibid.
- Commentarios de lo sucedido durante su gobierno del Rio de la Plata Exst. ibid.
- Cabo de Vacca Relatione de Exst. Ramusio III, 310.
- Cabota (Sebast.) Navigazione de. Exst. Ramus. II, 211.

- Calancha (F. Anton. de la) *Cronica moralizada del Orden de San Augustin en el Perú*, fol. Barcelona, 1638.
- California *Diario Historico de los Viages de Mar y Tierra hechos en 1768, al Norte de California de orden del Marques de Croix Virrey de Nueva Espanna*, MS.
- Calle (Juan Diaz de la) *Memorial Informatorio de lo que a su Magestad Proviene de la Nueva Espagna y Peru*, 4to. 1645.
- Caracas-Real-Cedula de Fundacion de la real *Compannia Guipuscoana de Caracas*, 12mo. Mad. 1765.
- Caravantes (Fr. Lopez de) *Relacion de las Provincias que tiene el Gobierno del Perú, los Officios que en él se Provèen, y la Hacienda que allí tiene su Magestad, lo que se Gasta de ella y le queda Libre, &c, &c. Dedicado al Marques de Santos Claros, Anno, de 1611*. MS.
- Cardenas y Cano (Gabr.) *Enfayo Cronologico para la Historia general de la Florida*, fol. Mad. 1733.
- Caro de Torres (Franc.) *Historia de las Ordenes Militares de Santiago, Calatrava y Alcantara*, fol. Mad. 1629.
- Carranzana (D. Gonçales) *A Geographical Description of the Coasts, &c. of the Spanish West-Indies*, 8vo. Lond. 1740.
- Casas (Bart. de las) *Brevissima Relacion de la Destruccion de las Indias*, 4to. 1552.
- *Narratio Iconibus Illustrata per Theod. de Bry*. 4to. Oppent. 1614.
- Bart. (de las) *An Account of the first Voyages and Discoveries of the Spaniards in America*, 8vo. Lond. 1693.
- Cassani (P. Joseph) *Historia de la Provincia de la*

- Compañia de Jesus del Nuevo Reyno de Granada, fol. Mad. 1741.
- Castanheda (Fern. Lop. de) Historia do Descobri-
mento e Conquista de India pelos Portugue-
ses, fol. 2 vol. Lisboa, 1552.
- Castellanos (Juan de) Primera Parte de las Ele-
gias de Varones Ilustres de Indias, 4to.
Mad. 1589.
- Castillo (Bernal Diaz del) Historia Verdadera de
la Conquista de Nueva Espanna, fol. Mad. 1632.
- Cavallero (D. Jos. Garcia) Breve Cotejo y
Valance de las pesas y Medidas de varias
Naciones, reducidas a las que Corren en Cas-
tilla, 4to. Mad. 1731.
- Cieça de Leon (Pedro de) Chronica del Peru,
fol. Sevill. 1553.
- Cisneros (Diego) Sitio, Naturaleza y Propieda-
des de la Ciudad de Mexico, 4to. Mexico.
1618.
- Cogullado (P. Fr. Diego Lopez) Historia de
Yucatan, fol. Mad. 1588.
- Collecaò dos Breves Pontificos e Leyes Regias
quæ forão Expedidos y Publicadas desde o
Anno 1741, sobre a Liberdade des Pessos
bene e Commercio dos Indos de Bresil.
- Coleccion General de las Providencias hasta
aqui tomadas por el Gobierno sobre el Estrag-
nimento, y Occupacion de Temporandades
de los Regulares de la Compannia, de Espan-
na, Indias, &c. Partes IV, 4to. Mad. 1767.
- Colon (D. Fernando) La Historia del Almiran-
te, D. Christoval Colon. Exst. Barcia Hist.
Prim. I. i.
- Columbus (Christ.) Navigatio quâ multas Regio-
nes hæctenus incognitas invenit. Exst. Nov.
Orb. Grynæ, p. 90.
- (Ferd.) Life and Actions of is Father Ad-

- miral Christoph. Columbus. Exst. Churchill's Voyages II. 479.
- Concilios Provinciales Primero y Segundo celebrados en la muy Noble y muy leal Ciudad de Mexico en los Annos de 1555 & 1565. fol. Mexico, 1769.
- Concilium Mexicanum Provinciale tertium celebratum Mexici, Anno 1585, fol. Mexici. 1770.
- Corita (Dr. Alonzo) Breve y sumaria Relacion de los Senhores, manera y Diferencia de ellos, que havia en la Nueva Espanna, y otras Provincias sus Comarcanas, y de sus Leyes, Usos y Costumbres, y de la Forma que tenían en Tributar sus Vasallos en Tiempo de su Gentilidad, &c. MS. 4to. pp. 307.
- Coronada (Fr. Vaf. de) Sommario di due sue Lettere del Viaggio fatto del Fra. Marco da Nizza al sette Citta de Cavola. Exst. Ramusio III. 354.
- Relation del Viaggio alle sette Citta. Ramusio III. 359.
- Cortès (Hern.) Quatro Cartas dirigidas' al Emperador Carlos V, en que hace Relacion de sus Conquistas en la Nueva Espanna. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. i.
- Cortesii (Ferd.) De insulis nuper inventis Narrationes ad Carolum V, fol. 1532.
- Correse (Fern.) Relationi, &c. Exst. Ramusio III. 225.
- Cubero (D. Pedro) Peregrinacion dela Mayor Parte del Mundo, Zaragoff. 4to. 1688.

D.

- Davila Padilla (F. Aug) Historia de la Fundacion y Discurso de Provincia de Santiago de Mexico, fol. Brufs. 1625.

Davila (Gil. Conzalez) Teatro Ecclesiastico de la Primitiva Iglesia de las Indias Occidentales, fol. 2 vol. 1649.

Documentos tocantes a la Persecucion, que los Regulares de la Compannia fuscitaron contra Don B. de Cardenas Obispo de Paraguay. 4to. Mad. 1768.

E.

Echavarri (D. Bernardo Ibannez de) El Reyno Jesuitico del Paraguay. Exst. tom. iv. Colleccion de Documentos, 4to. Mad. 1770.

Echave y Assu (D. Francisco de) La Estrella de Lima convertida en Sol sobre sus tres Coronas, fol. Amberes, 1688.

Eguiara el Egueren (D. Jo. Jos.) Bibliotheca Mexicana, five Eruditorum Historia Virorum in America Boreali natorum, &c. tom. Prim. fol. Mex. 1755. N. B. *Il n'a été traduit qu'un volume de cet ouvrage.*

Ercilla y Zuniga (D. Alonzo de) La Araucana Poema Eroico fol. Mad. 1733.

Escalona (D. Gaspar de) Gazophylacium Regium Peru Vicum, fol. Mad. 1775.

F.

Faria y Soufa (Manuel de) Historia del Reyno de Portugal, fol. Amber. 1730.

— History of Portugal from the first Ages to the Revolution under John IV, 8vo. Lond. 1698.

Fernandez (Diego) Historia del Peru, fol. Se- vill. 1571.

— (P. Juan Patr.) Relacion Historical de las Misiones de los Indios que Etaman Chiquitos, 4to. Mad. 1726.

Feyjóò (Benit. Geron.) Espannoles Americanos. Discurso VI. del tom. iv. del Teatro Critico. Mad. 1769.

— Solucion del gran Problema Historica, sobre la Poblacion de la America. Discurso XV. del tom. v. del Teatro Critico.

— (D. Miguel) Relacion Descriptiva de la ciudad y Provincia de Truxillo del Peru, fol. Mad. 1763.

Freyre (Ant.) Piratas de la America, 4to.

Frasso (D. Petro) De Regio Patronatu Indiarum, fol. 2 vol. Matriti, 1775.

G.

Galvo (Antonio) Tratado dos Descobrimentos antigos e modernos, fol. Lisboa, 1731.

Galvano (Ant.) The Discoveries of the World from the first Original unto the Year 1555. Osborne's Collect. II. 354.

Garcia (Gregorio) Historia Ecclesiastica y Seglar de la India Oriental y Occidental, y Predicacion del Santo Evangelio en ella, 12mo. Baeca, 1626.

— (Fr. Gregorio) Origen de los Indios del Nuevo Mundo, fol. Mad. 1729.

Godoy (Diego de) Relacion de H. Cortès, que trata del Descubrimiento de diversas Ciudades, Provincias y Guerras que tubo con los Indios. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. i.

— Lettera a Cortese, &c. Exst. Ramusio III. 300.

Gomara (Fr. Lopez de) La Historia general de las Indias, 12mo. Anv. 1554.

— Historia general de las Indias. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. ii.

— Cronica de la Nueva Espanna o Conquista de Mexico. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. ii.

Gumilla (P. Jos.) Histoire Naturelle, Civile & Géographique de l'Orenoque. Traduite par M. Eidous, 12mo. tom. iii. Avign. 1758.

Gufman (Nunno de) Relacion scritta in Omil-lan Provincia de Mechuacan della maggior Spagna nell 1530. Exst. Ramusio III. 331.

H.

Henis (P. Thadeus) Ephemerides belli Guarani-ci, ab Anno 1754. Exst. Collecion general de Docum. tom. iv.

Hernandès (Fran.) Plantarum, Animalium & Mineralium Mexicanorum Historia, fol. Rom. 1651.

Herrera (Anton. de) Historia general de los He-chos de los Castellanos en las Islas y Tierra-firme del Mar Oceano, fol. 4 vol. Mad. 1601.

— Historia General, &c. &c. 4 vol. Mad. 1730.

— General History, &c. Translated by Se-phens, 8vo. 6 vol. Lond. 1740.

— Descriptio Indiæ Occidentalis, fol. Amst. 1622.

L.

Leon (Fr. Ruiz. de) Hernandia Poema Heroi-co de la Conquista de Mexico, 4^{to}. Mad. 1755.

— (Ant. de) Epitome de la Bibliotheca Ori-ental y Occidental, Nautica y Geografica, fol. Mad. 1737.

Lima, A true Account of the Earthquake which happened there 28th October 1746. Translated from the Spanish, 8vo. Lon. 1748.

Lima Gozosa, Description de las festibas De-monstraciones, con que esta ciudad Celebri

- la real Proclamacion de el Nombre Augusto del Catolico Monarca D. Carlos III. Lima, 4to. 1760.
- Llano Zapata (D. Jos. Euseb.) Preliminar al Tomo I. de las Memorias Historico-Phyficas, Critico-Apologeticas de la America Meridional, 8vo. Cadiz. 1759.
- Lopez (Thom.) Atlas Geographico de la America Septentrional y Meridional, 12mo. Par. 1758.
- Lorenzana (D. Fr. Ant.) Historia de Nueva Espanna, escrita por su Esclarecido Conquistador Hernan Cortes, Aumentada con otros Documentos y Notas, fol. Mex. 1770.
- Lozano (P. Pedro) Descripcion Chirographica delos Territorios, Arboles, Animales, del Gran Checo, y de los ritos y Costumbres, de las innumerables Naciones que la habitan, 4to. Cordov. 1733.
- Historia de la Compannia de Jesus en la Provincia del Paraguay, fol. 2 vol; Mad. 1753.
- M.
- Madriga (Pedro de) Description du Gouvernement du Perou. Exst. Voyages qui ont servi à l'établissement de la comp. des Indes; tom. ix. 105.
- Mariana (P. Juan de) Discurso de las Enfermedades de la Compannia de Jesus, 4to. Mad. 1768.
- Martinez de la Puente (D. Jos.) Compendio de las Historias de los Descubrimientos, Conquistas y Guerras de la India Oriental, y sus Islas, desde los Tiempos del Infante Don Enrique de Portugal su inventor, 4to. Mad. 1681.

Martyr ab Angleria (Petr.) De rebus Oceanicis & Novo Orbe Decades tres, 12mo. Colon. 1574.

— De Insulis nuper inventis, & de moribus Incolarum. Ibid. p. 329.

— Opus Epistolarum, fol. Amst. 1670.

— Il Sommario cavato della sua Historia del Nuevo Mundo. Ramusio III. i.

Mechuacan Relacion de las Ceremonias, Ritos y Poblacion de los Indios de Mechuacan hecha al I. S. D. Ant. de Mendoza Virrey de Nueva Espanna, fol. MS.

Melendez (Fr. Juan.) Theoros Verdaderos de las Indias. Historia de la Provincia de S. Juan Baptista del Peru, del Orden de predicadores, 3 vol. Rom. 1681.

Mendoza (D. Ant. de) Lettera al Imperatore del Discoprimento della Terra Firma della N. Spagna verso Tramontano. Exst. Ramusio III. 355.

— (Juan Gonz. de) Historia del gran Reyno de China con un Itinerario del Nuevo Mundo, 8vo. Rom. 1585.

Monardes (El Dottor) Primera y Segunda y Tercera Parte de la Historia Medicinal, de las Cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales, que firven en Medecina, 4to. Sevilla 1574.

Moncada (Sancho de) Restauracion Politica de Espanna y deseos Publicos, 4to. Mad. 1746.

N.

Nizza (F. Marco) Relatione del Viaggio fatta per Terra al Cevole, Regno di cette Citta. Exst. Ramuf. III. 356.

Nodal, Relacion del Viage que hicieron los Capitanes Barth, y Gornz. de Nodal al descu-

brimiento del Estrecho que hoy es nombrado de Maire, y reconocimiento del de Magéllanes, 4to. Mad.

Historia de los Indios de Nueva España dividida en tres Partes. En la primera trata de los Ritos, Sacrificios y Idolatrias del Tiempo de su Gentilidad. En la segunda de su maravillosa Conversion à la Fè, y modo de celebrar las Fiestas de Nuestra Santa Iglesia. En la tercera del Genio y Carácter de aquella Gente; y Figuras con que notaban sus Acontecimientos, con otras particularidades y noticias de las principales Ciudades en aquel Reyno. Escrita en el Anno 1541 por uno de los doce Religiosos Franciscos que primero Pasaron a entender en su Conversion, MS. fol. pp. 618.

O.

Onna (Pedro de) Arauco Domado. Poema, 12mo. Mad. 1605.

Ordenanzas del Consejo real de las Indias, fol. Mad. 1681.

Ortega (D. Casimiro de) Resumen Historico del primer Viage hecho al rededor del Mundo, 4to. Mad. 1769.

Ossorio (Jerome) History of the Portuguese, during the Reign of Emmanuel, 8vo. 2 vol. Lond. 1752.

Ossorius (Hieron) De rebus Emmanuelis Lusitanæ Regis, 8vo. Col. Agr. 1572.

Ovalle (Alonso) Historica Relacion del Reyno de Chili, fol. Rom. 1646.

— **An Historical Relation of the Kingdom of Chili.** Exst. Churchill Collect. III. 1.

Oviedo y Bagnos (D. Jos. J.) Historia de la Conquista y Poblacion de Venezuela, fol. Mad. 1723.

Oviedo (Alonso) Summaria, &c. Exst. Ramusio III. 44.

Oviedo (Gonz. Fern. de) Relacion Summaria de la historia natural de las Indias. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. i.

Oviedo Historia Generale & Naturale. Dell Indie Occidentale. Exst. Ramusio. III. 74.

— Relatione della Navigazione per la Grandissima Fiume Maragnon. Exst. Ramus. III. 415.

P.

Palafox y Mendoza (D. Juan) Virtudes delos Indios o Naturaleza y Costumbres de los Indios de N. Espagna, 4to.

— Vie de Venerable Dom. Jean Palafox Evêque de l'Angelopolis, 12mo. Cologne, 1772.

Pegna (Jean Nugnez de la) Conquista y Antiguedades de las Islas de Gran Canaria, 4to. Mad. 1676.

Pegna Montenegro (D. Alonzo de la) Itinerario para Parochos de Indios en que tratan las materias mas particulares, tocantes a ellos para su buen administration, 4to. Amberes, 1754.

Peralta Barnuevo (D. Pedro de) Lima fundada o Conquista del Peru Poema Eroyco, 4to. Lima, 1732.

Peralta Calderon (D. Mathias de) El Apostol de las Indias y nuevas gentes San Francisco Xavier de la Compagnia de Jesus Epitome de sus Apostolicos hechos, 4to. Pamp. 1665.

Pereira de Berrido (Bernard.) Annales Historicos do estado do Maranhao, fol. Lisboa, 1749.

Peru-Relatione d'un Capitano Spagnuolo del Descoprimiento y Conquista del Peru. Exst. Ramus. III. 371.

Peru-Relatione d'un Secretario de Franc. Pizarro

- della Conquista del Peru. Exst. Ramusio III.
392.
- Relacion del Peru, MS.
- Pesquisa de los Oydores de Panama contra D. Jayme Munnos &c. por haverlo Commerciado illicitamente en tiempo de Guerra, fol. 1755.
- Philipinas--Carta que escribe un Religioso antiguo de Philipinas, a un Amigo suyo en Espanna, que le pregunta el Natural y Genio de los Indios Naturales de Estas Islas. MS. 4to.
- Piedrahita (Luc. Fern.) Historia general de las Conquistas del Nuevo Reyno de Granada. fol. Ambres.
- Pinelo (Ant. de Leon) Epitome de la Bibliotheca Oriental y Occidental en que se contienen los Escritores, de las Indias Orientales y Occidentales, fol. 2 vol. Mad. 1737.
- Pinzonius socius Admirantis Columbi--Navigatio & res per eum repertæ. Exst. nov. Orb. Gry. næi, p. 119.
- Pizarro y Orellana (D. Fern.) Varones illustres del N. Mundo, fol. Mad. 1639.
- Puente (D. Jos. Martinez de la) Compendio de las Historias de los Descubrimientos de la India Oriental y sus Islas, 4to. Mad. 1681.

Q.

- Quiros (Ferd. de) Terra Australis Incognita, or a New Southern Discovery, containg a fifth Part of the World lately found out, 4to. Lond. 1617.

R.

- Real Compannia Guipuzcoana de Caracas, Noticias historiales practicas, de los Successos y Adelantamientos de esta Compannia desde su Fundacion en 1728 hasta 1764, 4to. 1765.

- Recopilacion de Leyes de los Reynos de las Indias, fol. 4 vol. Mad. 1756.
- Relatione d'un Gentilhuomo del Sig. Fern. Cortese della gran Città Temistatan, Mexico, & delle altre cose della Nova Spagna. Exst. Ramus. III 304.
- Remesal (Fr. Ant) Historia general de las Indias Occidentales y particular de la Governacion de Chiapa y Guatimala, fol. Mad. 1620.
- Ribadeneyra (D. Diego Portichuelo de) Relacion del Viage desde que salio de Lima, hasta que llegò a Espanna, 4to. Mad. 1657.
- Ribadeneyra y Barrientos (D. Ant. Joach.) Manuel. Compendio de el Regio Patronato Indiano, fol. Mad. 1755.
- Ribas (Andr. Perez de) Historia de los Triumphos de Nuestra Sta Fe, entre Gentes las mas Barbaras, en las misiones de Nueva Espanna, fol. Mad. 1645.
- Riol (D. Santiago) Representacion a Philippe V. sobre el estado actual de los Papeles universales de la Monarchia, MS.
- Rocha Pitta (Sebastiano de) Historia da America Portouguesa des de o Anno de 1500 de su Descobrimiento ate o de 1724, fol. Lisboa 1730.
- Rodriguez (Manuel) Explicacion de la Bulla de la Santa Cruzada, 4to. Alcalá, 1589.
- (P. Man.) El Marannon y Amazonas, Historia de los Descubrimientos, Entradas y Reducion de Naciones, fol. Mad. 1684.
- Roman (Hieron.) Republicas del Mundo, fol. 3 vol. Mad. 1595.
- Rosende (P. Ant. Gonz. de) Vida del Juan de Palafox Arzobispo de Mexico, fol. Mad. 1671.
- Ruiz (P. Ant.) Conquista Espiritual hecha por los Religios de la Compannia de Jesus, en las Provincias de Paraguay, Uruguay, Parana y Tape, 4to. Mad. 1639.

S.

- Salazar de Mendoza (D. Pedro) Monarquía de España, tom. i, ii, iii, fol. Mad. 1770.
- Salazar y Olarte (D. Ignacio) Historia de la Conquista de Mexico-Segunda parte--*sans lieu & sans date.*
- Salazar y Zevallos (D. Alonz. Ed. de) Constituciones y Ordenanzas antiguas Annadidas y Modernas de la Real Universidad y estudio general de San Marcos de la Ciudad de los Reyes del Peru, fol. En la Ciudad de los Reyes, 1735.
- Sanchez (Ant. Ribero) Dissertation sur l'Origine de la Maladie Vénérienne, dans laquelle on prouve qu'elle n'a point été portée de l'Amérique, 12mo. Paris, 1765.
- Sarmiento de Gamboa (Pedro de) Viage al Estrecho de Magellanes, 4to. Mad. 1768.
- Santa Cruz (El Marquez) Comercio Suelto y en Compañia General, 12mo. Mad. 1732.
- Schemidel (Hulderico) Historia Descubrimiento del Rio de la Plata y Paraguay. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. iii.
- Sebara da Sylva (Jof. de) Recueil Chronologique & Analytique de tout ce qu'a fait en Portugal la Société dite de Jesus, depuis son entrée dans ce Royaume en 1540 jusqu'à son Expulsion en 1759, 12mo. 3 vol. Lisb. 1769.
- Sepulveda (Genesius) Dialogus de justis belli causis præsertim in Indos Novi Orbis; MS.
- Seyxas y Lovnro (D. Fr.) Theatro Naval Hydrographico, 4to. 1648.
- Description Geographica y Derrotero de la Region Austral Magellanica, 4to. Mad. 1690.
- Simon (Pedro) Noticias Historiales de las Conquistas de Tierra-Firme en las Indias Occidentales, fol. Cuenca, 1627.

Solis (D. Ant. de) Historia de las Conquistas de Mexico, fol. Mad. 1684.

—— History of the Conquest of Mexico.

—— Translated by Towfend, fol. 1724.

Solorzano Pereirra (Joan.) Politica Indiana.

—— De Indiarum jure five de justa Indiarum Occidentalium Gubernatione, fol. 2 vol. Lugd. 1672.

—— De Indiarum Jure, fol. Matriti, 2 vol. fol. 1629.

Suarez de Figueroa (Christov.) Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, 4to. Mad. 1613.

T.

Tarragones (Hieron. Gir.) Dos Libros de Cosmographia, 4to. Milan, 1556.

Techo (F. Nichol de) The History of the Provinces Paraguay, Tucuman, Rio de la Plata, &c. Exst. Churchill's Coll. VI. 3.

Torquemada (Juan de) Monarquia Indiana, fol. 3 vol. Mad. 1723.

Torres (Sim. Per. de) Viage del Mundo. Exst. Barcia Hist. Prim. III.

—— (Franc. Caro de) Historia de las Ordenes Militares de Santiago, Calatrava y Alcantara, desde su Fundacion hasta el Rey D. Falipe II. Administrador perpetuo dellas, fol. Mad. 1729.

Torribio (P. F. Jos.) Aparato para la Historia Natural Espannola la fol. Mad. 1754.

—— Dissertacion Historico-Politica y en mucha parte Geografica de las Islas Philipinas, 12mo. Mad.

U.

Ulloa (D. Ant. de) Voyage Historique de l'Amerique Meridionale, 4to, 2 tom. Paris, 1752.

- Noticias Americanas, Entretenimientos Physicos-Historicos, sobre la America Meridional y la Septentrional Oriental, 4to. Mad. 1772.
- (Franc.) Navigation per scoprire l'Isola delle Specierie fino al Mare detto Vermejo nel 1539. Exst. Ramus. III. 339.
- (D. Bernado) Rétablissement des Manufactures & du commerce d'Espagne, 12mo. Amst. 1753.
- Uztariz (D. Geron.) Theoria y Practica de Comercio & de Marina, fol. Madr. 1757.
- The Theory and Practice of Commerce and Maritime Affairs, 8vo. 2 vol. Lond. 1751.

V.

- Venegas (Miguel) A Natural and Civil History of California, 8vo. 2 vol. Lond. 1759.
- Varages (D. Thom. Tamaio de) Restauracion de la Ciudad del Salvador y Bahia de Todos Santos en la Provincia del Brasil, 4to. Mad. 1628.
- Vargas Machuca (D. Ber. de) Milicia y Descripcion de las Indias, 4to. Mad. 1699.
- Vega (L'Ynca Garcilasso de la) Histoire des Guerres Civiles des Espagnols dans les Indes, par Baudouin, 4to. 2 tom. Paris, 1648.
- Vega (Garcilasso de la) Histoire de la Floride; traduite par Richelet. 12mo. 2 tom. Leyd. 1731.
- Royal Commentaries of Peru, by Rycaut, fol. Lond. 1688.
- Veitia Linage (Jos.) The Spanish Rule of Trade to the West Indies. 8vo. Lond. 1702.
- Norte de la Contratacion de las Indias Occidentales, fol. Sevill. 1672.
- Verazzano (Giov.) Relazione delle Terra per

Iui Scoperta nel 1524. Exst. Ramusio III, p. 420.

Viage de Espanna. 12mo. 6tom. Mad. 1776.

Victoria (Fran.) Relationes Theologicae de Indis & de jure belli contra eos. 4to. Mad. 1765.

Viera y Clavijo (D. Jos.) Noticias de la Historia general de las Islas de Canaria. 4to. 2 tom. Mad. 1772.

Villagra (Gasp. de) Historia de Nuevo Mexico Poema. 12mo. Alcala, 1610.

Villa Sennor y Sanchez (D. Jos. Ant.) Theatro Americano. Descripcion general de los Reynos y Provincias de la Nueva Espanna. fol. 2 tom. Mex. 1746.

X.

Xerez (Franc. de) Verdadera Relacion de la Conquista del Peru y Provincia de Cuzco, Embiada al Emperador Carlos V. Exst. Barcia Hist. Prim. tom. III.

— Relatione, &c. &c. Exst. Ramusio III, 372.

Z.

Zarate (Aug. de) Historia del Descubrimiento y Conquista de la Provincia del Peru. Exst. Barcia. Hist. Prim. tom. III.

— Histoire de la Découverte & de la Conquête du Perou; 12mo. 2 tom. Paris 1742.

Zavala y Augnon (D. Miguel de) Representacion al Rey N. Sennor D. Philippe V, dirigida al mas seguro Aumento del Real Erario. *Sans lieu d'impression.* 1732.

Zevallos (D. Pedro Ordognez de) Historia y Viage del Mundo. 4to. Mad. 1691.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

*Contenues dans les Troisième & Quatrième
tomes de l'Histoire de l'Amérique.*

A.

- A** C A P U L C O, nature du commerce qu'on y fait avec Manille, T. IV, p. 253. Valeur du trésor trouvé à bord du vaisseau pris par le Lord Anson; T. IV, p. 328.
- A** g u i l l a r (Jerôme de), délivré par Fernand Cortès de la longue captivité qu'il avoit soufferte parmi les Indiens à Cozumel; T. III, p. 16.
- A** l c a v a l a, terme de la douane en Espagne, expliqué; T. IV, p. 332.
- A** l m a g r o (Diego de), sa naissance & son caractère, T. III, p. 230. s'associe avec Pizarre & Luque pour faire des découvertes, p. 231. Leur peu de succès, p. 233. Est négligé par Pizarre dans sa négociation en Espagne, p. 244. Se réconcille avec lui, p. 246. Conduit du secours à Pizarre dans le Pérou, p. 273. Origine des dissensions entre lui & Pizarre, p. 294. Envahit le Chili, p. 298. Est nommé gouverneur du Chili & marche vers Cuzco, p. 306. Enleve Cuzco à Pizarre, p. 308. Défait Alvarado & le fait prisonnier, p. 309. Est trompé par les négociations artificieuses de François Pizarre, p. 312. Est fait prisonnier, p. 317. Est jugé & condamné, p. 319. Est mis à mort, p. 320.
- A** l m a g r o le fils, se sauve chez les partisans de son pere

- à Lima; T. III, p. 333. Son caractère, *ibid.* Chef d'une conspiration contre François Pizarre, p. 334. Pizarre est assassiné, p. 337. Almagro nommé pour être son successeur, *ibid.* Situation critique où il se trouve, p. 342. Est défait par Vaca de Castro p. 343. Est trahi & exécuté, p. 344.
- Almajorifazgo*, droit de douane dans l'Amérique Espagnole, combien il rapporte; T. IV, p. 332.
- Alyarado* (*Alonse*) est envoyé de Lima par François Pizarre avec un corps d'Espagnols pour secourir ses freres à *Cuzco*; T. III, p. 309. Est fait prisonnier par Almagro, p. 310. Il s'échappe, p. 312.
- Alyarado* (*Pierre de*), est laissé par Cortès à Mexico pour y commander pendant qu'il marche contre Narvaès; T. III, p. 123. Il est assiégé par les Mexicains, p. 132. Sa conduite imprudente, p. 133. Son expédition à Quito dans le Pérou, p. 290.
- Amasones* (République des), qui, suivant François Orellana, existe dans l'Amérique méridionale, T. III, p. 330.
- Amérique*, causes de sa dépopulation, T. IV, p. 123. &c. Ce n'a pas été l'ouvrage réfléchi de la politique des Espagnols, p. 127, ni celui de la religion, p. 130. Population actuelle de l'Amérique, p. 131. Toutes les possessions des Espagnols en Amérique étoient soumises à deux vice-rois. p. 137. Troisième vice-royauté qu'on y a établie dans ce siècle, p. 138. Voyez *Mexico*, *Pérou*, *Pizarre*, &c.
- Américains*, antipathie entre ce peuple & les Negres, entretenue par les Espagnols; T. IV, p. 160. Leur état actuel, p. 162. Taxes qu'ils paient, *ibid.* Services qu'on en exige, p. 164. Comment ils sont gouvernés; p. 167. Protecteur des Indiens, ses fonctions, *ibid.* Raisons du peu de succès qu'on a eu à les convertir, p. 183.

- Andes*, expédition remarquable de Gonzalez Pizarre au travers des Andes, T. III, p. 326.
- Argent* (Mine d'), maniere dont les Péruviens l'affinent; T. IV, p. 86.
- Affiento*, explication de la nature de ce commerce T. IV, p. 222. Abus qui en résultent; moyens qu'on emploie pour les prévenir, p. 224. &c.
- Atahualpa* est nommé par son pere Huascar pour successeur au trône de Quito; T. III, p. 256. Défait son frere Huascar & usurpe l'empire du Pérou, p. 258. Envoie des présens à Pizarre, p. 261. Fait une visite à Pizarre, p. 266, qui se rend maître de sa personne, p. 270. Convient de sa rançon avec Pizarre, p. 272. Il demande inutilement sa liberté, p. 277. Sa conduite pendant sa détention, p. 280. On lui fait son procès, p. 282. Est exécuté, p. 284. Comparaison des auteurs qui parlent de sa conduite avec Pizarre & du traitement qu'il en a essuyé, p. 440.
- Audience* de la nouvelle Espagne établie par Charles-Quint, T. III, p. 223. Cours d'audience, leur juridiction; T. IV, p. 139.
- Ayeria*, taxe Espagnole pour les couvois d'Espagne en Amérique & d'Amérique en Espagne, quand imposée; T. IV, p. 332.

B

- Benalcazar*, gouverneur de Saint Michel, foumet le royaume de Quito; T. III, p. 289. Est destitué de son commandement par Pizarre, p. 412.
- Bêtes à cornes*, leur multiplication singuliere dans l'Amérique Espagnole; T. IV, p. 198.
- Bois de Campêche*, donne une grande importance aux provinces de Honduras & de Yucatan; T. IV, p. 102. Politique des Espagnols pour détruire le commerce du bois de teinture par les Anglois, p. 103.

Buenos-Ayres, dans l'Amérique méridionale, description de cette province; T. IV, p. 110.

Bulles du Pape, n'ont aucune force en Amérique Espagnole qu'après avoir été examinées & approuvées par le conseil royal des Indes; T. IV, p. 172. Voyez *Crusade*.

C

Cacao, le meilleur vient des colonies Espagnoles en Amérique; T. IV, p. 198. La manière d'en faire du chocolat, prise des Mexicains, p. 229.

Cadix, les galions & la flotte transportés de Séville à Cadix; T. IV, p. 212.

Californie (la péninsule de) découverte par Fernand Cortès; T. III, p. 224. Le véritable état de ce pays a été long-tems inconnu; T. IV, p. 99. Pourquoi méprisé par les Jésuites, p. 100. Compte favorable qu'en rend Don Joseph Galvès, *ibid.*

Campomanès, (Don Pedro Rodrigue) ses écrits sur la politique & sur le commerce; T. IV, p. 327. Son état du produit des mines Espagnoles en Amérique, p. 335.

Carraque, établissement de la Compagnie sur cette côte; T. IV, p. 230. Augmentation du commerce, p. 323.

Cartagène, le port de cette ville est le meilleur & le mieux défendu des tous ceux des possessions Espagnoles en Amérique; T. IV, p. 114.

Caryajal (François de) contribue à la victoire que Vaca de Castro remporte sur le jeune Almagro; T. III, p. 343. Encourage Gonzale Pizarre à s'emparer du gouvernement du Pérou, p. 366. Conseille Pizarre de s'arroger la souveraineté du pays, p. 372. Est pris par Gasca & exécuté, p. 393.

Castillo (Bernal Diaz del), son *historia Verdadero de Tome IV.*

Q

la Conquista de la Nueva España, T. III, p. 405.

Centeno (Diegue), passé du parti de Gonzale Pizarre à celui du vice-roi du Pérou; T. III, p. 369. Est défait par Carvajal & se cache dans une caverne, p. 372. Il en sort & se rend maître de Cuzco, p. 387. Est soumis par Pizarre, p. 388. Est employé par Gasca pour faire des découvertes dans les environs de la riviere de la Plata, p. 401.

Chapetones, quels sont les habitans qu'on distingue par ce nom dans les colonies Espagnoles en Amérique; T. IV, p. 155.

Charles III, roi d'Espagne, établit un paquebot entre l'Espagne & les colonies; T. IV, p. 234. Accorde la liberté du commerce à différentes provinces, p. 235. Et la liberté du commerce réciproque entre les colonies, p. 238.

Charles-Quint équipe une flotte à la sollicitation de Ferdinand Magellan, T. III, p. 201. Cede aux Portugais ses droits sur les isles Moluques, p. 207. Nomme Cortès gouverneur de la nouvelle Espagne, p. 211. Le récompense à son retour en Espagne, p. 280. Etablit une cour, nommée Audience de la nouvelle Espagne, p. 222. Ses conférences sur les affaires de l'Amérique, p. 344. Etablit de nouveaux réglemens, p. 351.

Chevaux, étonnement & idées des Mexicains à la première vue de ces animaux; T. III, p. 416. Expédient des Péruviens pour les rendre inutiles dans le combat, p. 448.

Chili (le), envahi par Almagro, T. III, p. 298. Comment soumis aux Espagnols, T. IV, 104. Bonté du climat & du sol, p. 105. Pourquoi négligé par les Espagnols, p. 107.

Chocolat, l'usage en a été imité des Mexicains; T. IV, p. 229.

Cholula dans le Mexique, arrivée de Cortès dans cette ville, & sa description: T. III, p. 73. Conspiration des Cholulans contre Cortès, découverte & cruellement punie, p. 74.

Cinaguilla, dans la province de Sonora, mines fort riches que les Espagnols y ont découvertes; T. IV, p. 98. Effets que ces découvertes peuvent produire: p. 99.

Cochénille, production importante, pour ainsi dire particulière à la nouvelle Espagne: T. IV, p. 197.

Colonies Espagnoles en Amérique; coup-d'œil sur leur gouvernement; T. IV, p. 122. Causes de leur dépopulation, p. 123. La petite vérole y cause de grands ravages, p. 126. Idée générale de l'administration des colonies Espagnoles, p. 133. L'autorité royale s'en est occupée de bonne heure, p. 134. Leur commerce exclusif fut le premier objet de la cour d'Espagne, p. 145. Comparées avec celles des anciens Grecs & Romains, p. 146. Grandes restrictions auxquelles elles sont soumises, p. 147. Lenteur des progrès de la population de l'Amérique par les Européens, p. 150. Elles sont découragées par les loix relatives à la propriété qu'on y établit, p. 151, & par la nature du gouvernement ecclésiastique, p. 153. Différentes classes d'habitans qui s'y trouvent, p. 155. Etat du clergé, p. 170. Forme & revenus du clergé, p. 173. Effets pernicioeux des institutions monastiques, p. 174. Caractère des ecclésiastiques dans les colonies, p. 176. Productions des colonies, p. 187. Leurs mines, p. 189. Celles du Potosi & de Sacotecas, p. 190. Maniere dont on y accorde l'exploitation des mines, p. 192. Funestes effets de cette exploitation, p. 194. Marchandises qui composent

- le commerce des colonies, p. 197. Surprenante multiplication des bêtes à cornes, p. 199. Avantage que les Espagnols en retiroient autrefois, p. 200. Pourquoi ces avantages ne subsistent plus, p. 202. Gardes-côtes établis pour y empêcher la contrebande, p. 224. Etablissement des vaisseaux de registre, p. 226. Les galions supprimés, p. 227. Etablissement de la compagnie des Carraques, p. 230. Etablissement des paquebots réguliers, p. 233. La liberté du commerce leur est accordée, p. 235. Nouveaux réglemens pour l'administration, p. 240. Réforme des cours de justice, p. 241. Nouvelle distribution des gouvernemens, p. 242. Etablissement d'une quatrième vice-royauté, p. 243. Tentatives pour réformer la politique intérieure, p. 245. Leur commerce avec les îles Philippines, p. 251. Revenu que l'Espagne en retire, p. 256. Dépense de l'administration, p. 260. Etat de leur population, p. 296. Nombre des couvens qui s'y trouvent, p. 309. Voyez *Mexico*, *Pérou*, &c.
- Commerce* (liberté de) établie entre l'Espagne & les colonies, T. IV, p. 235. Accroissement des revenus de la douane qui en résulte, p. 326.
- Corita* (Alonse,) ses observations sur la contrebande des colonies Espagnoles, T. IV, p. 250. Ses mémoires sur l'Amérique, p. 264.
- Cortès*, Fernand, sa naissance, son éducation & son caractère; T. III, p. 4. Est nommé par Velasquès pour commander la flotte qu'il avoit armée pour la nouvelle Espagne, p. 7. Velasquès devient jaloux de Cortès, p. 8. Il envoie des ordres pour le destituer & pour le faire arrêter, p. 10, 11. Cortès déconcerte ses desseins, p. 12. Etat de ses forces, p. 13. Réduit les Indiens à Tabasco, p. 16. Arrive à Saint-Jean d'Ulua, p. 17. Son entrevue avec deux chefs Mexicains, p. 20. Envoie des présens à Montézume, p.

25. En reçoit d'autres en retour, p. 24. Plan qu'il forme, p. 32. Etablit une forme de gouvernement civil, p. 38. Résigne la commission qu'il tient de Velasqués & prend le commandement au nom du roi, p. 39. Les Zempoallans recherchent son amitié, p. 43. Construit un fort, p. 46. Fait un traité avec plusieurs Caciques, p. 47. Découvre une conspiration parmi ses soldats & brûle ses vaisseaux, pag. 51. S'avance dans le pays, p. 55. Les Tlascalans s'opposent à son passage, p. 59. Il fait la paix avec eux, p. 66. Son zèle inconsidéré, p. 70. S'avance vers Cholula, p. 73. Il y découvre une conspiration & détruit les habitans, p. 74. S'approche de la capitale du Mexique, p. 77. Sa première entrevue avec Montézume, p. 80. Embarras où il se trouve dans Mexico, p. 87. Se rend maître de Montézume, p. 91. Le condamne aux fers, p. 97. Motifs de sa conduite, p. 98. Porte Montézume à se reconnoître vassal de la couronne d'Espagne, p. 103. Montant & partage du trésor, p. 105. Pousse les Mexicains à bout par son zèle imprudent, p. 110. Armement envoyé par Velasqués pour le déposer, p. 113. Ses délibérations à cette occasion. p. 120. Marche au devant de Narvaès & le fait prisonnier, p. 126. Engage les soldats Espagnols dans son parti, p. 130. Retourne à Mexico, p. 134. Conduite peu sage qu'il y tient à son arrivée, p. 135. Est vigoureusement assailli par les Mexicains, p. 137. Les attaque à son tour sans succès, p. 138. Mort de Montézume, p. 140. Bonheur singulier par lequel Cortès échappe à la mort, p. 143. Abandonne la ville de Mexico, p. 144. Est attaqué par les Mexicains, p. 145. Pertes considérables qu'il essuie à cette occasion, p. 148. Difficultés de sa retraite, p. 149. Bataille d'Otumba, p. 151. Défait les Mexicains, p. 154. Mutinerie de ses

- troupes , p. 158. Soumet les Tapeacans p. 160. Reçoit plusieurs secours, p. 161. Retourne à Mexico, p. 167. Etablit son quartier général à Tezeuco, *ibid.* Soumet ou se concilie les peuples voisins, p. 170. Cabales parmi ses troupes, p. 171. Sa prudence à les dissiper, p. 173. Construit & lance à l'eau ses brigantins, p. 175. Assiege Mexico, p. 178. Fait un assaut général pour prendre la ville; mais il est repoussé, p. 184. Evite la prophétie des Mexicains, p. 189. Fait Guatimosin prisonnier, p. 194. Prend possession de la ville, p. 195. Et de tout l'Empire, p. 199. Fait échouer un autre projet contre lui, p. 209. Est nommé gouverneur de la nouvelle Espagne, p. 211. Ses plans & ses dispositions, p. 212. Maniere cruelle dont il traite les Indiens, p. 213. Recherche de sa conduite, p. 218. Passe en Espagne pour se justifier, p. 221. Est récompensé par Charles-Quint, p. 222. Retourne au Mexique avec des pouvoirs limités, p. 223. Découvre la Californie, p. 224. Retourne en Espagne & meurt, p. 225. Examen de ses lettres à Charles-Quint, p. 408. Auteurs qui ont parlé de sa conquête de la nouvelle Espagne. p. 409.
- Conseil des Indes*, son autorité; T. IV, p. 142.
- Créoles*, dans les colonies Espagnoles en Amérique, leur caractère, T. IV. p. 156.
- Crusade* (bulle de la), publiée régulièrement tous les deux ans dans les colonies Espagnoles, tome IV, p. 257. Prix & montant de la vente à la dernière publication; p. 328.
- Cuba*, le tabac de cette isle est le meilleur de l'Amérique; T. IV, p. 198.
- Cuzco*, capitale de l'Empire du Pérou, fondé par Manco Capac, tome III, p. 263. Est pris par Pizarre, p. 289. Est assiégé par les Péruviens, p. 304. Est surpris par Almagro, p. 307. Est repris & livré au

pillage par les Pizarres, p. 318. Etoit la seule ville de tout le Pérou; T. IV, p. 89.

D.

Darien l'Isthme du), l'insalubrité de l'air nuit à l'accroissement de l'établissement qu'on y a formé; T. IV, p. 113.

De Solis (Antoine), son histoire de la conquête du Mexique; T. III, p. 407.

D'Esquilache (le prince), vice-roi du Pérou; mesures vigoureuses qu'il prend pour y réprimer les excès du clergé régulier, T. IV, p. 181. Rendues inutiles *ibid.*

Dimas, dans l'Amérique Espagnole; comment employées par le cour de Madrid; T. IV, p. 331.

E.

Eldorado, récit merveilleux de ce pays par François Orellana; T. III, p. 330.

Espagne. Idée générale de la politique de cette cour, relativement à ses colonies en Amérique; T. IV, p. 133. Elle interpose de bonne heure l'autorité royale dans les colonies, p. 135. Toutes ses possessions en Amérique soumises à deux vice-rois, p. 137. Création d'une troisième vice-royauté depuis, p. 138. Ses colonies comparées à celles de la Grèce & de Rome, p. 146. Avantages qu'elle retire de ses colonies, p. 200. Pourquoi ils ne sont plus si considérables, p. 202. Rapide décadence de son commerce, p. 205. Ce déclin augmenté par la manière dont on a réglé la correspondance avec l'Amérique, p. 209. Emploi des Garde-côtes pour empêcher le commerce interlope, p. 224. Etablissement des vaisseaux de registre, p. 226. Etablissement de la compagnie de Caraquez, p. 230. Les idées sur le commerce s'y étendent, p.

232. Liberté du commerce accordée à différentes provinces , p. 235. Revenu public de l'Amérique , p. 256. Détails sur ce sujet , p. 329.

F.

Fernandès (Don Diegue), son histoire du Pérou, T. III, p. 436.

Flotte (la) d'Espagne, détails sur ce sujet, T. IV, p. 213.

G.

Galions d'Espagne, la nature & la destination de ces vaisseaux ; T. IV, p. 212. Arrangement pour leur voyage, *ibid.*

Calvès (Don Joseph), envoyé pour découvrir le véritable état de la Californie ; T. IV, p. 101.

Garde-côtes établis par la cour d'Espagne pour empêcher le commerce interlope ; T. IV, p. 224.

Gasca (Pedro de la), nommé président de la cour d'audience de Lima ; T. III, p. 378. Son caractère & sa modération, p. 379. Pouvoirs dont il est revêtu, p. 380. Arrive à Panama, p. 381. Se rend maître de Panama, ainsi que de la flotte & des troupes qui s'y trouvent, p. 385. Marche vers Cuzco, p. 390. Les troupes de Pizarre passent de son côté, p. 392. Sa modération après la victoire, p. 393. Songe à occuper ses troupes, p. 400. Partage qu'il fait du pays entre ses compagnons, p. 401. Rétablit l'ordre & la police, p. 403. Réception qu'on lui fait à son retour en Espagne, p. 404.

Gomera, sa chronique de la nouvelle Espagne, tome III, p. 405.

Grenade (nouveau royaume de), en Amérique, par qui soumis à la couronne d'Espagne, Tom. IV, p. 118.

Son climat & ses productions, p. 119. On y établit une nouvelle vice royauté, p. 137.

Guatimala (l'Indigo de), supérieur à tous les autres d'Amérique; T. IV, p. 198.

Guatimofin, neveu & gendre de Montézume, succède à Quetlavaca dans l'empire du Mexique; T. III, p. 167. Fait prisonnier par Cortès, p. 194. Mis à la question pour l'obliger à découvrir ses trésors, p. 197. Est pendu, p. 215.

H.

Herrada (Juan de), assassine François Pizarre; T. III, p. 335. Meurt, p. 361.

Herrera, le meilleur historien de la conquête du Pérou; T. III, p. 409. son récit du voyage d'Orellana, p. 449.

Holguin (Pierre Alvarés), rassemble un corps de troupes à Cuzco; T. III, p. 321. Arrivée de Vaca de Castro qui prend le commandement, p. 342.

Honduras, la richesse de ce pays consiste dans le bois de Campêche; T. IV, p. 101.

Huana Capac, Inca du Pérou, son caractère & sa famille; T. III, p. 256.

Huascar Capac, Inca du Pérou dispute la succession de Quito à son frere Atahualpa; T. III, p. 256. Est défait & pris par Atahualpa, p. 257. Sollicite le secours de Pizarre contre son frere, p. 259. Est mis à mort par ordre d'Atahualpa, p. 274.

I.

Jésuites (les) obtiennent un pouvoir absolu dans la Californie; T. IV, p. 100. Leurs motifs pour mépriser ce pays, *ibid.*

Incas du Pérou, opinion sur l'origine de leur empire; T. IV, p. 63. Leur empire fondé sur la religion & la politique, p. 65. Voyez *Pérou*.

L.

Larrones (les îles) découvertes par Magellan; T. III, p. 204.

Las Casas (Barthelemi) réitère ses représentations en faveur des Indiens par ordre de l'Empereur; T. III, p. 348. Son histoire de la destruction de l'Amérique, p. 350.

Leon (Pierre Cieza de), sa chronique du Pérou; tome III, p. 435.

Lima (la ville de) dans le Pérou, fondée par Pizarre; T. III, p. 297.

Luque (Hernando de), prêtre, s'associe avec Pizarre dans son expédition au Pérou; T. III, p. 229.

M.

Magellan (Ferdinand), son arrivée à la cour de Castille; T. III, p. 199. Obtient une escadre pour faire des découvertes, p. 201. Passe le fameux détroit qui porte son nom, p. 203. Découvre les îles des Larrons & les Philippines, p. 204. Est tué, p. 205.

Malo (Saint), état de son commerce avec l'Amérique Espagnole; T. IV, p. 221.

Manco Capac, fondateur de l'Empire du Pérou; T. III, p. 263; T. IV, p. 64.

Manille (la colonie de), établie par Philippe II, roi d'Espagne; T. IV, p. 251. Commerce entre cette colonie & l'Amérique méridionale, p. 252.

Marina (Dona), esclave Mexicaine, son histoire; T. III, p. 18.

Métis, distinction qu'on en fait avec les Mulâtres dans les colonies Espagnoles en Amérique; T. IV, p. 158.

Mexicains, il se trouve dans leur langue une terminaison qu'on peut ajouter à chaque mot pour marquer le

respect: T. IV, p. 266. Maniere dont ils contribuent aux dépenses du gouvernement, p. 267.

Mexique, arrivée de Fernand Cortès sur cette côte; T. III, p. 16. Son entrevue avec les chefs des Mexicains, p. 20. Négociations avec Montézume avec des présens de la part des Espagnols, p. 23. Montézume envoie des présens à Cortès, avec ordre de ne pas approcher de la capitale, p. 24. Etat de l'empire dans ce tems. p. 27. Les Zempoallans recherchent l'amitié de Cortès, p. 43. Plusieurs Caciques entrent en alliance avec Cortès, p. 47. Caracteres des habitans de Tlascalala. p. 56. Les Tlascalans sont obligés de demander la paix, p. 65. Arrivée de Cortès à la capitale, p. 80. Description de cette ville, p. 84. Montézume se reconnoît vassal de la couronne d'Espagne, p. 103. Montant du trésor rassemblé par Cortès, p. 105. Pourquoi on y trouve si peu d'or, p. 107. Les Mexicains désespérés par le zèle inconsidéré de Cortès, p. 131. Leur attaque vigoureuse après le retour de Cortès, p. 136. Mort de Montézume, p. 140. La ville abandonnée par Cortès, 144. Bataille d'Otumba, p. 151. Les Tapeacans réduits, p. 160. Préparatifs des Mexicains pour prévenir le retour de Cortès, p. 165. Cortès attaque la ville avec une flotte sur le lac, 178. Les Espagnols repouffés en voulant prendre la ville d'assaut, p. 185. Guatimosin fait prisonnier, p. 195. Cortès nommé gouverneur de la nouvelle Espagne, p. 211. Ses plans & ses dispositions, p. 212. Maniere cruelle dont on traite les Indiens, p. 213. Nouveaux réglemens, p. 214. Coup d'œil sur la forme du gouvernement, la politique & les arts, T. IV, p. 1. L'ancien empire du Mexique mal connu. p. 5. Origine de cette monarchie, p. 7. Nombre & grandeur des villes, p. 13. Séparation des professions, p.

15. Distinction des rangs, p. 16. Constitution politique, p. 20. Pouvoir & magnificence de leur monarchie, p. 25. Forme du gouvernement, *ibid.* Dépense publique, p. 26. Police des Mexicains, p. 27. Leurs arts, p. 28. Leurs peintures, p. 31. Leur manière de mesurer le tems, p. 37. Leurs guerres continuelles & féroces, p. 38. Leurs cérémonies religieuses, p. 41. Imperfection de leur agriculture, *ibid.* Doutes sur l'étendue de l'Empire, p. 43. Défaut de communication entre les différentes provinces; p. 44. Le défaut de monnoie, p. 46. Etat de leurs villes, p. 48. Temples & autres bâtimens publics, p. 49. Religion, p. 57. Causes de la dépopulation du pays; p. 123. La petite vérole y est fatale, p. 126. Population actuelle, p. 131. Liste & caractere des auteurs qui ont écrit sur la conquête du Mexique; T. III, p. 408. Description de l'aqueduc pour fournir de l'eau à la capitale; T. IV, p. 269. Voyez *colonies*.

Michel (le golfe de Saint-), dans la mer du sud, colonie que Pizarre y établit; T. III, p. 251.

Mines de l'Amérique méridionale, grand motif de la population; T. IV, p. 96. Récit de ces mines, p. 189. Leur produit, p. 191. Ardeur avec laquelle elles sont exploitées, p. 192. Fatals effets qui en résultent, p. 194. Effets pernicieux que cause leur exploitation, p. 306. Produit que celles du Mexique donnent à la couronne d'Espagne, p. 331.

Moluques (îles), Charles-Quint vend aux Portugais le droit qu'y a l'Espagne; T. III, p. 207.

Monastiques (Institutions), effets pernicieux qu'elles occasionnent dans les colonies Espagnoles en Amérique; T. IV, p. 174. Nombre des couvens qu'il y a, p. 309.

Mulâtres, distinction qu'on fait entr'eux & les Métis dans les colonies Espagnoles; T. IV, p. 158.

N.

Narvaès (Pamphile) est envoyé par Velasquès au Mexique pour démettre Cortès, T. III, p. 116. Prend possession de Zempoalla, p. 124. Est défait & fait prisonnier par Cortès, p. 129. De quelle maniere il traite avec Montèzume, p. 423.

Negres, leur situation particuliere sous la domination Espagnole en Amérique, T. IV, p. 159.

Nugnès (Vela Blasco), nommé vice roi du Pérou pour mettre les nouveaux réglemens en vigueur; T. III, p. 354. Son caractère, p. 361. Met Vaca de Castro en prison, p. *ibid.* Différends qui s'élevent entre lui & la cour d'audience, p. 364. Est mis en prison. p. 365. Recouvre sa liberté, p. 367. Reprend le commandement, p. 368. Est poursuivi par Gonzale Pizarre, p. 369. Est défait & tué par Pizarre, p. 371.

O.

Olmeda (le P. Barthelemi) arrête le zele inconsidéré de Cortès à Tlascala dans le Mexique; T. III, p. 71. Est député par Cortès pour négocier avec Narvaès, p. 121.

Orellana (François), nommé pour commander une barque construite par Gonzale Pizarre, & le quitte, T. III, p. 328. Descend le Maragnon, *ibid.* Retourne en Espagne & fait le récit de ses découvertes merveilleuses, p. 329. Récit de son voyage donné par Herrera, p. 381.

Orgognès commande le parti d'Almagro contre les Pizarres; est défait par eux & tué; T. III, p. 399.

Otumba (Bataille d') entre Cortès & les Mexicains; T. III, p. 151.

Pacifique (Océan), par qui & pourquoi ainsi nommé, T. III, p. 204.

Paquebots, leur premier établissement entre l'Espagne & ses colonies en Amérique, T. IV, p. 233.

Pérou, ses côtes découvertes par Pizarre, T. III, p. 240. Seconde descente qu'y fait Pizarre, p. 248. Ses hostilités avec les Naturels du pays, p. 249. Etablissement de la colonie de Saint-Michel, p. 251. Etat de l'Empire du tems de l'invasion, p. 252. Le royaume partagé entre Huascar & Atahualpa, p. 556. Atahualpa usurpe le gouvernement, p. 258. Huascar demande le secours de Pizarre, p. 259. Atahualpa fait une visite à Pizarre, p. 266, qui se rend maître de sa personne, p. 270. Traite pour sa rançon, p. 272. On lui refuse la liberté, p. 277. Est mis à mort d'une manière cruelle, p. 284. Dissolution où se trouve l'Empire par cet événement, p. 285. Conquête de Quito par Benalcazar, p. 289. La ville de Lima fondée par Pizarre, p. 297. Invasion du Chili par Almagro, p. 298. Révolte des Péruviens, p. 300. Almagro exécuté par l'ordre de Pizarre, p. 320. Pizarre partage le pays entre ses troupes, p. 324. Progrès des Espagnols, p. 325. François Pizarre assassiné, p. 335. On reçoit de nouveaux réglemens au Pérou, p. 351. Le vice-roi mis en prison par la cour d'audience, p. 365. Le vice-roi défait & tué par Gonzale Pizarre, p. 371. Arrivée de Pierre de la Gasca, p. 381. Réduction & mort de Gonzale Pizarre, p. 393. Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou, p. 395. Cependant richement récompensées, p. 396. Leur profusion & leur débauche, p. 397. Férocité de leurs guerres civiles, p. 398. Leur mauvaise foi, p. 399. Exemples à ce sujet, *ibid.* Gasca partage le pays

entre les troupes , p. 401. Coup-d'œil sur la forme du gouvernement, la politique, les arts & les mœurs des Péruviens, T. IV, p. 4. Haute antiquité à laquelle ils prétendent, p. 60. Leurs archives, p. 61. Origine de leur gouvernement, p. 63. Fondé sur la religion, p. 65. Autorité absolue & illimitée des Incas, p. 66. Tous les crimes y étoient punis de mort, p. 67. Douceur de leur religion, p. 68. Son influence sur les institutions civiles, p. 71. Et sur leur système de guerre, *ibid.* Espece de propriété connue aux Péruviens, p. 73. Inégalité des conditions, p. 75. Etat des arts, p. 76. Etat avancé de l'agriculture, *ibid.* Leurs bâtimens, p. 79. Leurs grands chemins, p. 82. Leurs ponts, p. 84. Leur maniere de traiter la mine d'argent, p. 86. Autres ouvrages de leurs arts, p. 88. Etat imparfait de leur civilisation, p. 89. Cuzco étoit la seule ville, *ibid.* Nulle séparation marquée entre les professions, p. 90. Leur peu de commerce, *ibid.* Ils sont peu propres à la guerre, p. 91. Mangent la viande & le poisson crus, p. 94. Exposé succinct des autres provinces qui se trouvent dans la vice-royauté de la nouvelle Espagne, *ibid.* Causes de la dépopulation de l'Amérique, p. 123. La petite vérole y cause de grands ravages, p. 126. Auteurs qui ont parlé de la conquête du Pérou, T. III, p. 434. Maniere dont on y bâtit : T. IV, p. 285. Etat des revenus que la cour d'Espagne retire du Pérou, p. 333, voyez *colonies*.

Philippe II, roi d'Espagne, son esprit turbulent soutenu par les trésors de l'Amérique ; T. IV, p. 203. Etablit une colonie à Manille, p. 251.

Philippe III. épuise l'Espagne par une dévotion mal entendue ; T. IV, p. 181.

Philippines (Iles), découvertes par Magellan ; T. III, p. 204. *Philippe II*, roi d'Espagne, y établit une colo-

- nie , p. 251. Commerce entre ces îles & l'Amérique ; T. IV , p. 253.
- Pizarre* (Ferdinand) est assiégé dans Cuzco par les Péruviens ; T. III , p. 304. Il y est surpris par Almagro , p. 308. S'échappe avec Alvarado , p. 312. Prend la défense de son frere à la cour d'Espagne , p. 321. Est mis en prison , p. 323.
- Pizarre* (François) , sa naissance , son éducation & son caractère ; T. III , p. 229. S'associe avec Almagro & de Luque pour faire des découvertes , p. 221. Son peu de succès , p. 233. Est rappelé & quitté par la plus grande partie de ses troupes , p. 236. Demeure dans l'île de la Gorgone pour attendre des secours , p. 238. Découvre les côtes du Pérou , p. 240. Retourne à Panama , p. 241. Passe en Espagne pour demander du secours , p. 243. Obtient pour lui-même le commandement suprême , p. 244. Cortès lui donne un secours d'argent , p. 245. Débarque de nouveau au Pérou , p. 248. Etablit une colonie à Saint-Michel , p. 251. Etat de l'Empire du Pérou dans ce tems , p. 252. Cause de la facilité qu'il trouve à pénétrer dans le pays , p. 258. Huascar lui demande du secours contre son frere Atahualpa , p. 259. Etat de ses forces , p. 260. Arrive à Caxamalca , p. 263. Reçoit une visite de l'Inca , p. 266. Maniere perfide dont il se saisit de sa personne , p. 270. Convient avec Atahualpa pour sa rançon , p. 272. Partage le butin , p. 275. Refuse la liberté à Atahualpa , p. 277. Son ignorance connue par Atahualpa , p. 281. Donne une forme de procédure au jugement de l'Inca , p. 282. Le fait exécuter , p. 284. Marche vers Cuzco , p. 287. Honneur que lui confere la cour d'Espagne , p. 293. Commencement des discussions entre lui & Almagro , p. 294. Ses réglemens , p. 296. Fonde la ville de Lima , p. 297. Révolte des Péruviens , p. 300.

Cuzco pris par Almagro, p. 308. Pizarre amuse Almagro par ses négociations, p. 312. Défait Almagro & le fait prisonnier, p. 316. Fait exécuter Almagro, p. 320. Partage le Pérou entre ses troupes, p. 324. Nomme son frere Gonzale au gouvernement de Quito, p. 326. Est assassiné par Juan de Herrada, p. 335.

Pizarre (Gonzale) est nommé gouverneur de Quito par son frere François; T. III, p. 326. Son expédition au travers des Andes, p. *ibid.* Est abandonné par Orellana, p. 329. Situation fâcheuse où il se trouve, p. 331. Son retour malheureux à Quito, p. 332. Est choisi par le peuple pour s'opposer à Nugnès Vela, nouveau vice-roi, p. 362. Prend le gouvernement du Pérou p. 367. Marche contre le vice-roi, 369. Le défait & le tue, p. 371. Carvajal lui conseille de se saisir de la souveraineté du Pérou, p. 373. Préfere de négocier avec la cour d'Espagne, p. 375. Délibérations de cette cour sur sa conduite, p. 376. Ses procédés violens à l'arrivée de Pierre de la Gasca, p. 383. Se résout à s'opposer à lui par force ouverte, p. 385. Marche pour soumettre Centeno à Cuzco, p. 387. Le défait, p. 388. Est abandonné par ses troupes, p. 392. Est pris & mis à mort, p. 393. Ses partisans étoient des gens sans mœurs, p. 399.

Ponts. Description de ceux des Péruviens; T. IV, p. 289.

Potosi. Comment on y a découvert ses riches mines d'argent; T. IV, p. 190. Elles sont fort épuisées & à peine dignes d'être exploitées, p. 316.

Protecteur des Indiens dans l'Amérique Espagnole, ses fonctions; T. IV, p. 167.

Q.

Quetzlavaca, frere de Montézume, lui succede au trone du Mexique; T. III, p. 165. Conduit lui-même les

- vigoureuſes attaques qui obligent Cortès d'abandonner la capitale , *ibid.* Meurt de la petite vérole , p. 167.
- Quinquina.* Production particulière au Pérou ; T. IV , p. 197.
- Quipos* ou registres historiques des Péruviens ; T. IV , p. 61.
- Quito* , (le royaume de) conquis par Huana Capa , Inca du Pérou ; T. III , p. 256. Est laiffé à ſon fils Atahualpa , *ibid.* Révolte du général d'Atahualpa après la mort de ce prince , p. 287. Est ſoumis par les Eſpagnols ſous Benalcazar , p. 289. Benalcazar eſt démis , & Gonzale Pizarre eſt nommé gouverneur à ſa place , p. 411.

R.

- Regiſtre* , (vaiffeaux de) pourquoi établis pour le commerce entre l'Eſpagne & ſes colonies , T. IV , p. 226. On les ſubſtitue aux Galions , p. 228.
- Rio de la Plata* & le Tucuman , deſcription de ces provinces ; T. IV , p. 109.

S.

- Sacotecas.* Découverte de ſes riches mines d'argent ; T. IV , p. 190.
- Sancho* , (Don Pedro) ſon hiſtoire de la conquête du Pérou ; T. III , p. 434.
- Sandoval* , cruautés horribles qu'il commit au Mexique ; T. III , p. 214.
- Sandoval.* (François Tello de) eſt envoyé au Mexique par Charles-Quint , en qualité de viſiteur de l'Amérique ; T. III , p. 354. Sa modération & ſa prudence , p. 355.
- Serralvo* , (le Marquis de) tréſors conſidérables qu'il

- amasse pendant sa vice-royauté en Amérique; T. IV, p. 336.
- Séville*. Accroissement extraordinaire des manufactures de cette ville par le commerce de l'Amérique; T. IV, p. 319. Son commerce est fort déchu, *ibid.*

T.

- Tabac* de l'isle de Cuba, est le meilleur de toute l'Amérique, T. IV, p. 198.
- Tapia*, (Christoval de) est envoyé d'Espagne au Mexique pour démettre Cortès & pour lui succéder; mais il manque sa commission; T. III, p. 209.
- Tlascala* dans le Mexique, caractere des habitans de cette province; T. III, p. 58. Arrêtent les Espagnols à leur passage, p. 59. Sont obligés de demander la paix, p. 65.
- Tucuman* & Rio de la Plata, description de ces provinces; T. IV, p. 109.

V.

- Vaca de Castro*, (Christoval) est envoyé d'Espagne pour régler le gouvernement du Pérou; T. III, p. 322. Arrive à Quito, p. 339. Défait le jeune Almagro, p. 343. Sa sévérité, p. 344. Prévient une révolte concertée pour s'opposer à ses nouveaux réglemens, p. 359. Est mis en prison par le nouveau vice-roi, p. 361.
- Valverde*, (le Pere Vincent) sa harangue singulière, à Atahualpa, Inca du Pérou; T. III, p. 267. Donne son approbation au jugement d'Atahualpa, p. 283.
- Vega*, (Garcilaso de la) ses commentaires sur les auteurs Espagnols concernant le Pérou; T. III, p. 436.
- Velasques*, (Diegue de) ses préparatifs pour soumettre la nouvelle Espagne; T. III, p. 1. Son embarras à

choisir un commandant pour cette expédition, p. 2.
 Nomme Fernand Cortès, p. 4. Motifs qui le déterminent à ce choix, p. 7. Devient jaloux de Cortès, p. 8. Ordonne que Cortès soit démis & arrêté, p. 9, 10. Envoie un armement au Mexique pour prendre Cortès, p. 113.

Venezuela, histoire de cet établissement; T. IV, p. 115.

Vice-rois, toutes les possessions Espagnoles en Amérique sont soumises à deux; T. IV, p. 137. Un troisième établi dans ce siècle, p. 138. Leurs pouvoirs, *ibid.* Nomination d'un quatrième, p. 243.

Vif-argent, la propriété des fameuses mines de Guanacabelica réservée à la cour d'Espagne; T. IV, p. 317. Pourquoi le prix en est tombé, *ibid.*

Villa-Segnor, son récit de l'état de la population dans la nouvelle Espagne; T. IV, p. 298. Détails qu'il donne des revenus de l'Amérique Espagnole, p. 330.

Villesagno, (Antoine) un des soldats de Cortès fomente une révolte parmi ses troupes; T. III, p. 171. Est découvert par Cortès & pendu, p. 173.

X.

Xerès, (François de) secrétaire de Pizarre, le premier auteur qui ait parlé de son expédition au Pérou; T. III, p. 434.

Ximènes, (le cardinal) favorise l'entreprise de Ferdinand Magellan; T. III, p. 201.

Y.

Tucatan, (la province de l') en quoi consiste sa richesse; T. IV, p. 101. Politique de la cour d'Espagne, relativement à cette province, p. 103.

Z.

Zarate, (Don Augustin) son histoire de la conquête du Pérou; T. III, p. 435.

Zummaraga, (Juan de) premier évêque du Mexique; détruit toutes les anciennes annales de l'Empire du Mexique; T. IV, p. 6.

*Fin de la Table des Matieres
des Tomes III. & IV.*





